



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

Etude sur Pathelin; e

Stanford University Libraries



3 6105 048 256 023

840.6

E46



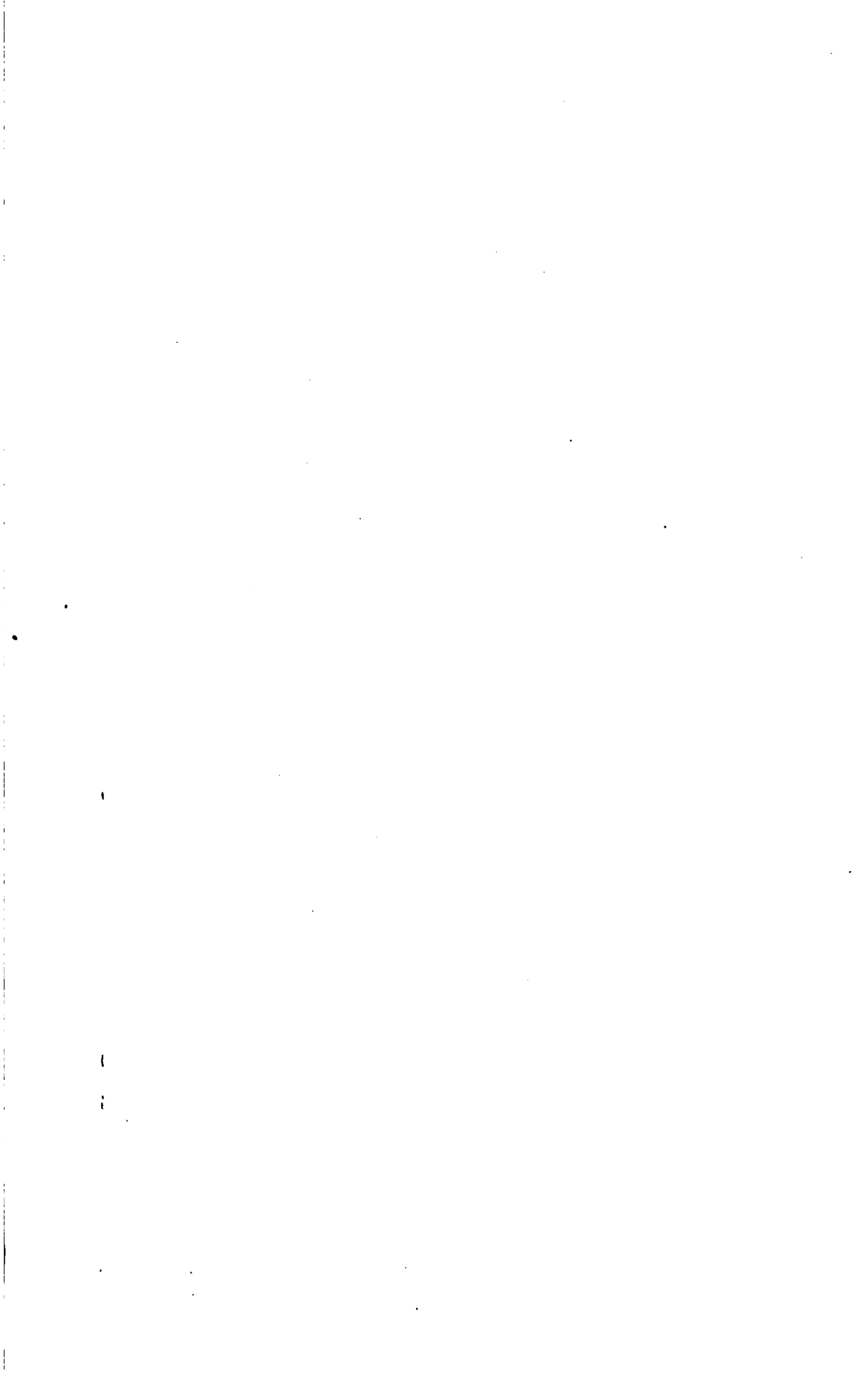
LELAND·STANFORD·JUNIOR·UNIVERSITY





ÉTUDE SUR PATELIN

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS



c

285878

1981 0909A7

A MON AMI

LOUIS CONS



Maître pierre pathelin

ACQ. EXTR.
N.º 5009



La marque de Pierre Levet

1489 ou 1490

ELLIOTT MONOGRAPHS

IN THE ROMANCE LANGUAGES AND LITERATURES

Edited by

EDWARD C. ARMSTRONG

5

ÉTUDE SUR PATHELIN

ESSAI DE BIBLIOGRAPHIE ET D'INTERPRÉTATION

PAR

RICHARD TH. HOLBROOK



BALTIMORE
THE JOHNS HOPKINS PRESS

PARIS
LIBRAIRIE E. CHAMPION

1917

54.

285878

WIA 0911 09072472

A MON AMI

LOUIS CONS



PRÉFACE

La première partie de cette Étude est une bibliographie raisonnée, comprenant seize imprimés et quatre manuscrits. On verra, je crois, que cette partie contient des détails exacts et suffisants sur les origines des textes les plus importants. Si, dans certains cas, les faits que je signale et les conclusions que j'en tire laissent quelque chose à désirer, c'est que les notes que j'ai prises au cours de plusieurs séjours en France ne suffisent pas, si nombreuses qu'elles soient, à justifier des conclusions plus précises ; faute de mieux, j'espère avoir pu orienter mes lecteurs, leur offrir les moyens de contrôler mes recherches et de les pousser jusqu'au point où un texte quelconque n'aura plus rien à leur cacher, quant à son origine. J'ai dû m'arrêter à l'année 1550, environ, convaincu, pourtant, que ni avant cette date ni après il n'existe de texte dont l'origine soit vraiment et entièrement mystérieuse ou inconnue. Le nombre de pages mises à ma disposition étant limité, j'ai dû être très bref, peut-être trop bref, sur bien des détails qui pourraient être fort utiles à ceux qui tiennent, comme moi, à produire des résultats « définitifs ».

La deuxième partie constitue un commentaire sur certains vers dont le sens m'a semblé douteux. Le but de tous ces petits chapitres n'est point de résoudre les problèmes qu'ils soulèvent ; ce sont précisément les problèmes (plutôt, quelques-uns des problèmes) que je n'ai pas réussi à résoudre que je voudrais soumettre aux recherches plus approfondies ou plus heureuses de ceux qui se sont occupés ou qui s'occuperont de l'étude de *Pathelin* ou d'autres textes qui peuvent aider à l'éclaircir. Ce n'est donc qu'un commentaire provi-

soire qu'on trouvera dans cette monographie, et ce commentaire provisoire est très loin d'embrasser tout ce que j'ai trouvé de difficile dans le texte de *Pathelin*. Que dis-je ? Le texte lui-même est « provisoire ».

A la fin j'ajoute une liste des vers douteux que je n'aurais pu étudier sans dépasser le nombre de pages que doit comporter ce volume.

Puisque tout le monde connaît les magnifiques travaux d'Anatole Claudin et que son *Histoire de l'Imprimerie en France* renvoie à tant d'autres recherches, j'ai cru remplir suffisamment mon devoir en mentionnant au fur et à mesure les ouvrages que j'ai trouvés les plus utiles pour mes recherches ; pour se renseigner sans perte de temps on n'aura qu'à consulter l'Index qui termine cette Étude.

Quant à l'édition critique qui m'occupe depuis si longtemps, et dont d'autres travaux m'ont si souvent obligé de remettre la publication, je compte pouvoir l'achever avant la fin de 1920 ; entre temps, j'espère qu'on voudra bien m'aider à la rendre aussi bonne que possible ; voilà le but de cette Étude, et voilà pourquoi je l'appelle « provisoire ».

Je ne saurais terminer cette préface sans exprimer ma reconnaissance à quatre personnes. M. Louis Cons m'a donné maint bon conseil au cours de mes études, car c'est à lui que je dois presque tout ce que j'ai dit à propos de la paternité de *Maître Pathelin*. A M^{me} Cons je suis redevable de beaucoup de vérifications exécutées avec le plus grand soin sur les textes originaux. Après avoir lu mon manuscrit, M. A. L. Guérard m'a aidé à corriger certains défauts de style, et M. C. D. Vatar a bien voulu me signaler quelques erreurs et certaines obscurités qu'il a découvertes dans les épreuves.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE I

LES TEXTES PRIMITIFS

I

OBSERVATIONS GÉNÉRALES

II

DÉTAILS SUR LES IMPRIMÉS PRINCIPAUX

1. Le <i>Pathelin</i> de Guillaume Le Roy.....	3-10
2. Le <i>Pathelin</i> de Pierre Levet.....	10-13
3. Le <i>Pathelin</i> de G. Beneaut.....	13-14
4. Le <i>Pathelin</i> de Pierre Le Caron.....	15-22
5. Le <i>Pathelin</i> de Marion Malaunoy.....	22-28
6. Le <i>Pathelin</i> de Jean Herouf ou Herulf.....	28-31
7. Le <i>Pathelin</i> « Ye 317 », de Treperel.....	31-33
8. Le <i>Pathelin</i> « Ye 242 », de Treperel.....	33-34
9. <i>Maistre pierre pathelin, Imprime a Paris par Iehan Treperel a lenseigne de lescu de France</i>	34
10. <i>Maistre Pierre Pathelin</i> [Paris, vers 1505].....	34-35
11. <i>Maistre pierre Pachelin</i>	35-39
12. L'édition B. M., C. 8. b. 11 (2) : <i>Maistre pierre Pathelin</i> ..	39-40
13. L'édition B. M., 242. a. 12 (1) : <i>Maistre Pierre Pathelin</i> ...	40-41
14. <i>Maistre pier-re Pathelin</i>	41-42
15. Le <i>Pathelin</i> de Jean Bonfons.....	42-44
16. Le <i>Pathelin</i> de Galiot du Pré.....	44-45

III

LES MANUSCRITS

1. Le manuscrit 1723.....	46
2. Le manuscrit Bigot.....	46-48
3. Le manuscrit La Vallière.....	48-50
4. Le manuscrit de Harvard.....	50-51

CHAPITRE II

COMMENTAIRE SUR QUELQUES PASSAGES DU TEXTE
DE *PATHELIN*

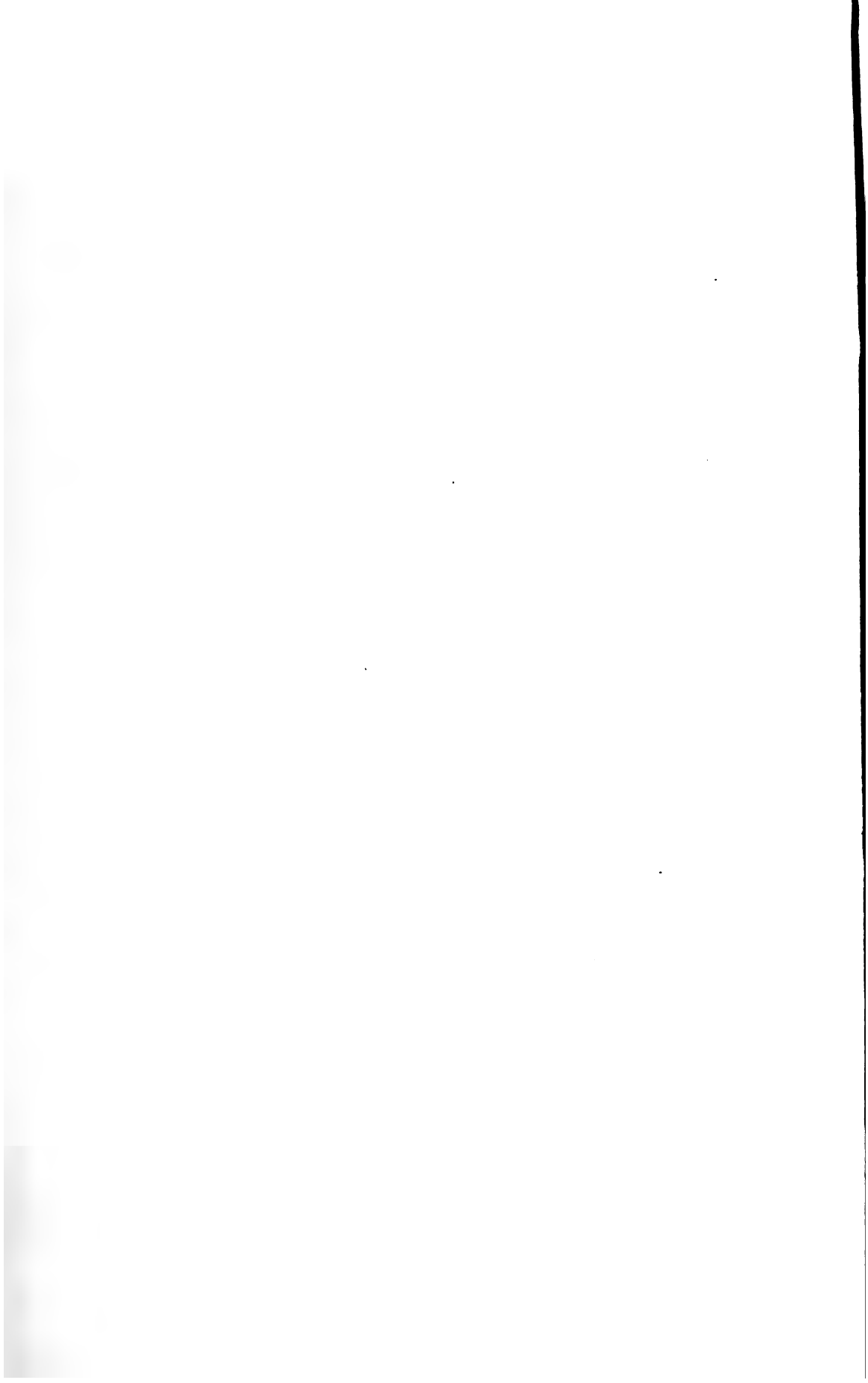
1. <i>Cabasser</i> , v. 3.....	52-55
2. <i>Aduocat dessous lorme</i> , v. 13; <i>Aduocat potatif</i> , v. 770....	55-62
3. <i>Grimaire</i> , v. 19.....	62-67
4. <i>Chaudes testes</i> , v. 52.....	67-70
5. <i>Gentil marchande</i> , v. 65.....	70-74
6. <i>Dieu il soit</i> , v. 101.....	75-77
7. <i>Ainsi</i> , v. 138.....	77-78
8. <i>Quoncques ne virent pere ne mere</i> , v. 217.....	78-80
9. <i>La grant froidure</i> , v. 245, et la date de <i>Pathelin</i>	81-92
10. <i>Ric a ric</i> , v. 272; <i>de par une longaine</i> , v. 273.....	93-98
11. <i>Flageoler</i> , v. 476.....	98-102
12. <i>Ne garder leure</i> , v. 491.....	103-106
13. <i>Sans le mien</i> , v. 547.....	106-108
14. <i>Lui pour le lui</i> , v. 1290.....	108-110

APPENDICE

Liste supplémentaire de vers ayant besoin d'un commen- taire.....	111-112
Index.....	113-115

LISTE DES ILLUSTRATIONS

Planches.	Pages.
I. La marque de Pierre Levet (1489 ou 1490). Frontispice...	4
II. La Destruction de Troye la Grant.....	4
III. Cy finist la Destruction de Troye la Grant.....	5
IV. Le Doctrinal de Sapience (4 février 1485).....	8
V. Cy finist le Doctrinal de Sapience (4 février 1485).....	9
VI. Le Livre des Saintz Anges (20 mai 1486).....	12
VII. Cy finist le Livre des Saintz Anges (20 mai 1486).....	13
VIII. Le Blason de Faulses Amours (8 novembre 1486): la marque de Pierre Levet.....	16
IX. Cy fine le Blason de Faulses Amours (8 novembre 1486)...	17
X. Le Grant Testament François Villon (1489): la marque de Pierre Levet.....	22
XI. Cy finist le Grant Testament François Villon (1489).....	23
XII. Le Drapier chez Pathelin. Édition anonyme. British Museum: C. 8. b. 11 (2).....	38
XIII. Maistre Pierre Pathelin. Édition anonyme. British Museum: C. 8. b. 11 (2). Finis.....	39
XIV. Le Drapier chez Pathelin. Édition anonyme. British Museum: 242. a. 12 (1).....	40
XV. Maistre Pierre Pathelin. Édition anonyme. British Museum: 242. a. 12 (1). (Finis).....	41
XVI. Titres de Galiot du Pré (1532) et d'Antoine Bonnemère (1533).....	44
XVII. A. — Galiot du Pré (1532) et B. — Antoine Bonnemère (1533). Les vers 948-984.....	45
XVIII. <i>Maistre Pierre en contant sur ses dois</i> . Première illus- tration de Pierre Levet.....	50
XIX. <i>Dea cest trop</i> . Deuxième illustration de Levet.....	51
XX. <i>Ho. plus bas</i> . Troisième illustration de Levet.....	98
XXI. <i>Quoy dea chascun me paist de lobes</i> . Quatrième illustra- tion de Levet.....	99
XXII. La scène du procès. Cinquième illustration de Levet.....	110
XXIII. Pathelin veut être payé. Sixième illustration de Levet....	111



CHAPITRE I
LES TEXTES PRIMITIFS

I

OBSERVATIONS GÉNÉRALES

Des textes de *Pathelin* quels sont les plus anciens? Cette farce s'est conservée, tout en subissant toutes sortes de mutilations, dans au moins une trentaine d'éditions, et dans plusieurs manuscrits. Peut-on établir, par des méthodes convaincantes, l'affiliation réelle de tous les textes connus et accessibles¹. Peut-on démontrer quelle forme de *Pathelin* doit primer toutes les autres et par conséquent servir de base à une édition critique?

Dans plusieurs bibliographies, on trouve des réponses à ces questions, mais les hypothèses sont beaucoup plus nombreuses que les preuves: Jusqu'au mois de juin 1905, c'est-à-dire pendant plus de quatre siècles, on n'avait offert au public que des conjectures, fondées sur des examens incomplets.

Dans la *Modern Philology* de cette date on a pu voir des preuves que c'est Germain Bineault (Beneaut) qui a copié

1. On en trouvera des listes incomplètes dans l'édition critique de F. Génin, dans le *Répertoire* de Petit de Julleville et dans la préface que M. Emile Picot a mise en tête de la reproduction en fac-similé du *Pathelin* de Marion de Malaunoy, 1904 [1905]. Des éditions dont parle M. Picot, je n'ai pas pu voir celles qu'il désigne par *i*, par *k* et par *m*, ni deux éditions faisant partie de la bibliothèque de feu le baron James de Rothschild; par contre, j'ai pu étudier plusieurs éditions peu connues, quoique je n'en aie considéré que deux ou trois dans la présente étude bibliographique. Les deux éditions du British Museum (voir *infra*, pp. 39-40) figurent sous les lettres *l* et *m* dans la liste de M. Picot.

l'édition de Pierre Levet, et non Levet qui a copié Bineault, comme l'avaient déclaré MM. Claudin et Picot et d'autres bibliographes. Et, dans les *Modern Language Notes* de mars 1906 (« *Pathelin in the Oldest Known Texts : Part I* »), par des comparaisons plus minutieuses, ayant trait aux textes de ces deux éditions, aussi bien qu'à leurs bois, ces preuves ont été définitivement établies.

Dans le second article, grâce à la courtoisie et à la sagacité de M. A. Rosset¹, j'ai pu montrer par une preuve physique quels feuillets du seul exemplaire connu du *Pathelin* de Guillaume Le Roy sont contrefaits, point sur lequel il n'avait existé jusqu'alors que des conjectures discordantes. Je citerai pour la seconde fois ce que M. Rosset m'a écrit à ce sujet en 1905 (lettre du 13 octobre) : « ... le papier [des feuillets contrefaits] étant un peu plus épais que l'ancien et [ce qui est plus important] le *foulage* ayant manqué, le verso des pages contrefaites ne laisse pas apparaître les caractères imprimés au recto [c'est-à-dire, imités à la plume]. » Cette preuve était aussi facile que convaincante : toutes les pages authentiques de l'édition de Le Roy révèlent le *foulage* de sa presse.

Ce que je n'ai pas pu *démontrer* alors, et à l'heure actuelle nous n'avons que des indices, non pas des preuves, c'est que le texte de Le Roy ait incontestablement précédé celui de Levet. C'est là une chose dont personne ne doute, mais que personne n'a démontrée. Cette question me semble capitale, et je me propose de découvrir la vraie généalogie de tous les anciens textes de *Pathelin*, car il n'y en a aucun qu'on ait le droit, sans l'avoir examiné scrupuleusement, de déclarer un dérivé sans valeur ; il est au moins concevable qu'une édition imprimée avant, disons, 1550, nous apporte des leçons qui ne se trouvent dans aucun autre texte, imprimé ou manuscrit, et qui nous ramènent vers l'auteur. De plus, beaucoup des éditions relativement modernes contiennent des leçons qui, quoique inventées par des libraires ou des imprimeurs, ont autant de droit à la considération que les « corrections » offertes

1. Bibliophile de Lyon. M. Rosset a acheté ce livre en 1902.

pour les mêmes vers par des savants modernes. Les imprimeurs des quinzième et seizième siècles n'étaient pas tous des gâcheurs d'ouvrage, et rejeter leurs leçons ou variantes en alléguant que leurs textes ne sont que des copies évidentes, ce serait se priver d'un secours souvent fort précieux, car ces gens avaient, sur bien des points, une compétence linguistique qui nous manque, et leurs variantes, qu'elles s'expliquent par un désir de rendre le texte plus intelligible, ou que ce soient des substitutions inconscientes, ou tout bonnement des fautes grossières, nous serviront non seulement à éclaircir le texte de *Pathelin* mais à déterminer les dates des changements qu'il a subis.

II

DÉTAILS SUR LES IMPRIMÉS PRINCIPAUX

1. — *Le Pathelin de Guillaume Le Roy*

On attribue cette édition à Le Roy sur des témoignages purement intérieurs : son format et son caractère typographique. Elle montre, en fait, la même fonte que Le Roy a employée dans plusieurs livres qu'il a signés et datés, et on affirme qu'il a abandonné cette fonte vers 1486¹.

Deux curieuses erreurs dans le *Pathelin* de Levet (1489 ou 1490²) indiquent que sa source était paginée comme l'édition de Le Roy et, par conséquent, que Levet s'est servi de l'édition de Le Roy ou de quelque édition antérieure ou intermédiaire qui s'est perdue³.

1. La *Destruction de Troye la Grant* (1485), les *Proprietes des choses* (26 janvier 1485), le *Doctrinal de Sapience* (février 1485), le *Liure des Saincts Anges* (30 mai 1486). Voyez les *Modern Language Notes*, mars 1906, p. 68, et les fac-similés insérés dans le présent volume.

2. Voyez *infra*, p. 11.

3. Il est probable que plusieurs éditions ont entièrement disparu ; chose bien plus étrange, la plupart des éditions qu'on connaît n'ont survécu que dans un seul exemplaire connu : Le Roy, Levet, Beneaut, Le Caron, Malaunoy, etc.

Tout au bas de la page 6 dans *Le Roy* on trouve les vers suivants¹ :

Pathelin en contant sur ses dois
 [80] Pour vous. deux aulnes et demye
 et [pour] moy trois voire bien quatre
 ce sont

La page 7, dans *Le Roy*, commence correctement par :

Guillemette
 Vous comptez sans rabatre
 qui dyable les vous prestera

Dans *Levet* (de même dans *Beneaut*, qui l'a copié), le vers 82 commence ainsi :

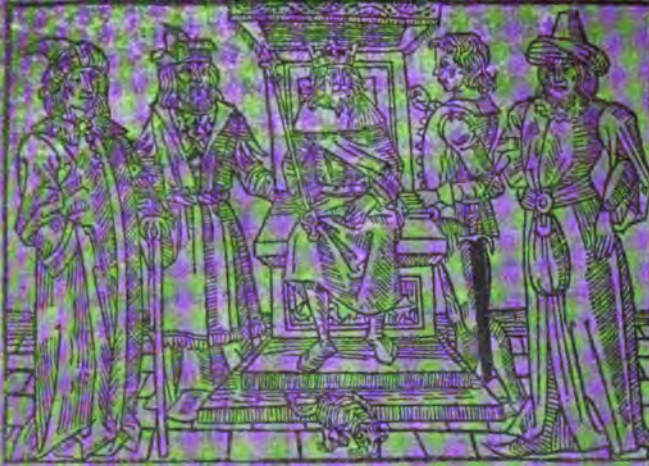
ce sont : ne sont mie

Voici ce qui est arrivé : en composant le vers 82, *Levet* (ou son compositeur) permit à sa « copie » (sa source immédiate) de s'ouvrir à la page 16, et là son regard tomba sur les vers suivants, près du bas de la page :

Pathelin
 [260] Trois aulnes pour moy et pour elle
 elle est haulte deux et demye
 ce sont six aulnes ne sont mie

Il est presque superflu de signaler la ressemblance extraordinaire de ces deux groupes de vers ; et il est à peine besoin de relire les vers 261-262 pour voir comment ils ont trompé l'imprimeur et ce qu'il y a pris ; il n'y a d'étrange que la coïncidence. Les vers 261-262 sont la source de la leçon *ne sont mie*, cela saute aux yeux ; mais ce qu'il faut noter avec un soin particulier, c'est que dans *Le Roy* le vers 82 reste incomplet tout au bas d'un verso et que les vers 261-262 se trouvaient presque au même point sur le verso 16. Si le vers 82 s'était trouvé plus haut, il est peu probable que

1. Toutes mes citations reproduisent aussi exactement que possible les textes originaux ; ce sont des copies diplomatiques.



O Diuans
 Deesses et dieux
 Parfaits et glorieux
 Qui gouvernez les cieulx
 Du cueur vous remercie
 Bien doy estre Joyeux
 Quant Je voy de mes yeulx
 Ma cite qui est meulx
 Que deuant restablie
 Laquelle par enuie
 Feste assaille
 Des grecz arse et bruye
 Par soit iniurieux
 Bien est droit que vous Dye
 Tout le temps de ma Vie
 Louenge et melodie
 De cueur ententieux
 Car ay Je de present
 Establi noblement
 Par oustaige epressant

Ma grant Bille de troye
 Que les grecz faulcment
 Par vng consentement
 M'is dient a finement
 Quant en Jeunesse esloye
 Mais douleur me maistroye
 Et de cueur Je sermoye
 Quant Il fault que Je soye
 Traictet si laide ment
 Ma seur que tant ay moye
 Qui tant est simple et coye
 Les grecz en ont fait proye
 Trop deshonnestement
 Ma douleur renouuelle
 Quant Je pense a la fille
 Qui est ma propre seur
 Etienne on l'appelle
 Je suis dolant pour elle
 Et pour son deshonneur
 Si en ay grant douleur

B 1

La Destruction de Troye la Grant

Imprimé par G. Le Roy

1485

Sans faire plus de loingnement
Mon frere et moy vers en alons
Si vous m'excusez humblement
De vostre aide et de vostre aidement
Si dieu plaist le deservirons
Mon leu frere or nous partons
Si vous plaist et si nous hastons
D'adventurer nostre com'paignie
Et or nos pays retournerons
Car puis que cy faicuous anons
Et tres nous ne demourrons ny e
Adonc se'z vont et leurs gens
aussi se'z puis n'esto'z dira
Puis que chascun se'z veult a'ler
Je men' iray sans plus parler
En pille de n'este'z de nuy
Et vous se'z t'oye de mander
Beausseignours car sans plus tarder
De partir suis tout resolu
Mais iay le cuer tout espardu
De troy en fait que iay perdu
Et que je ne rem'iray ny e
Mais puis que les dieux l'ont voulu
Ainsi soit et pour tout salu
Adieu toute la compaignie
Aors se'z va et manifeste'z dira
Paris sire a dieu vous dy
Et vous e'vas mon cher seigneur
E'vas
Quant a moy se'z t'oye dira
Dionex
Paris sire a dieu vous dy
Paris
Et ces se'z mon iray aussi
De ce no'z magn'ise la greigneur
Aeneste'z
Paris sire a dieu vous dy
Et vous e'vas mon cher seigneur

Ulys
Puis que nous avons acheuee
De nostre ieu la demonstration
Paris
D'enez en gre si vous agreee
Puis que nous l'avons achete'e
Ulys
Je men' renors en ma contree
Dionex
Et moy aussi sans demource
Puis que nous l'avons achete'e
De nostre ieu la demonstration
Ulys
Or a este'premierement
Par les troyans t'ame helen'e
Et puis les grecz mis en grant peine
Et troye a'ise' finablement
Paris
En fortune na nullement
Francee cest chose certaine
Ulys
Or a este'premierement
Par les troyans t'ame helen'e
Dionex
Si vous pions tres humblement
Que recevez de n'este'z saine
No'z dies car sans ruse villain'e
Aurons tout se'z l'atement
Ulys
Or a este'premierement
Par les troyans t'ame helen'e
Et puis les grecz mis en grant peine
Et troye a'ise' finablement
Ulys
Cy finist la destruction de troye la
grant mise par parsonage'z imp'ee
a troy par maistre gual'be le roy fi
nee lan mil.ccc. quatre vingtz & d.

Cy finist

La Destruction de Troye la Grant

1485

Levet eût fait cette erreur. Il a dû s'en apercevoir, car, ayant composé la ligne erronée, il a repris son travail au bon endroit, mais sans détruire ses quatre syllabes superflues (*ne sont mie*), qui donnent, en effet, douze syllabes au vers 82.

Qu'on ouvre maintenant le fac-similé de *Le Roy* à la page 44. On y trouvera tout en bas :

Guillemette

[732] Paix iescoute
ne scay quoy qui va flageolant
il sen va si fort grumelant
qui semble qui poye [= doye] resuer

A quatre lignes du haut de la page 44 *Le Roy* a :

Guillemette

[778] Par mon serment il ma ouye
il semble quil doye desuer
Je feray semblant de resuer
alez la

Dans Levet, le vers 735 fait la troisième ligne du haut de la page 40, et y prend cette forme :

quil semble quil doye desuer

Tout au haut de la page 42, dans *Le Roy*, on trouve :

Pathelin

[736] Il n'est pas temps de me leuer

Le vers 736, avec « Pathelin » en vedette, suit correctement le vers 735 dans les deux éditions, en sorte que nous trouvons dans *Le Roy* la rime *resuer* : *leuer*, et dans Levet *desuer* : *leuer*.

Ainsi pour la seconde fois, si je ne me trompe, Levet s'est égaré parce qu'il regardait la dernière ligne d'une page. En tournant deux feuillets à la fois, il a vu un groupe qui pouvait facilement le tromper, car *Le Roy*, à tort, assigne les vers 778-780, avec le *alez la* du vers 781, tout entiers à

« Guillemette », et le *qui semble qui poye resuer* de Le Roy (v. 735) se trouve être presque identique à son *il semble quil doye desuer* (v. 779).

En un mot, la source immédiate de Levet a dû être une édition paginée exactement comme celle de Le Roy, et comme ce n'est pas Le Roy qui a fait les deux erreurs que je viens de relever, il faut conclure que son édition est plus ancienne que celle de Levet, ou bien qu'elle reproduit un texte plus ancien, moins éloigné de celui de l'auteur, tout en étant elle-même moins ancienne que l'édition de Levet; cette dernière alternative me semble tout à fait invraisemblable.

Il y a plusieurs autres leçons qui appuient la thèse que Le Roy a précédé Levet, mais puisque je les ai étudiées ailleurs (*Modern Language Notes*, mars 1906), je me bornerai à un simple renvoi; comparez, pourtant, la leçon *chaudes testes*¹ de Le Roy (v. 52) avec la leçon *saiges testes* de Levet. Laquelle en est la *lectio difficilior*? Comparez, aussi, les leçons suivantes des vers 531-535, en notant que c'est encore Le Roy qui offre la *lectio difficilior* (v. 533), quoique sa leçon devienne facile à comprendre, et forme un très bon vers, si on le ponctue de la façon suivante :

		Guillemette
Le Roy :	[531]	Ha guillaume Il ne fault point courir de chaume ycy me bailliez ses brocars alez sorner à vos coquars
	[535]	a qui vous voudrez iouer
Levet :	[533]	icy ne bailler ses brocars ales sorner a voz cocars a qui vous vouldries iouer

Voici comment j'éditerais Le Roy :

Ha ! Guillaume,
il ne fault point couvrir de chaume
ycy. Me bailliez ces brocars?
*Etc*².

1. Cf. *infra*, ch. II, § 4.

2. Depuis le commencement du xvi^e siècle, presque tous les typographes ont préféré les capitales pour toutes les lettres initiales, c'est-

Est-ce qu'on peut décider cette question d'antériorité par une comparaison dont le but serait de montrer que le texte est « meilleur » dans Le Roy que dans Levet, ou vice versa ? Si par « meilleur » on doit comprendre *évidemment beaucoup plus clair, beaucoup plus correct comme document du français qu'on parlait et écrivait vers 1460*, je crois qu'une telle comparaison ne produira jamais que des résultats bien vagues, qu'une quantité variable de *pour* et de *contre* ; tantôt ce serait Le Roy, tantôt ce serait Levet qui l'emporterait. Non, pour résoudre ce problème il faut trouver des indices spéciaux, des faits de nature à convaincre tous ceux qui savent distinguer une impression d'avec une preuve. Si les détails que je viens de signaler ne suffisent pas à démontrer que l'édition Le Roy soit, en effet, plus ancienne que celle de Levet, il ne reste, à mon avis, qu'une seule méthode scientifique d'en établir la date, et encore cette méthode peut promettre plus qu'elle ne tiendra :

On connaît quatre livres, signés et datés, que Le Roy a imprimés avec les mêmes caractères dont il s'est servi pour son *Pathelin*. Or, si Le Roy n'a pas renouvelé cette fonte, et rien n'indique qu'il l'ait renouvelée, certaines lettres, surtout certaines capitales, ne manqueront pas de révéler des cassures. Si ces cassures sont plus nombreuses et plus frappantes dans le *Pathelin* que dans les autres livres, il s'ensuivra que le *Pathelin* est le dernier membre de la série, résultat de peu de valeur. Si, au contraire, elles se trouvent être moins nombreuses et moins frappantes que dans tel autre membre, on pourra fixer la date du *Pathelin* à quelques mois près. Je ne me dissimule pas ce que cette méthode aurait de coûteux et de difficile ; je l'ai appliquée avec succès en comparant plusieurs impressions de la marque de Pierre Levet, mais une

à-dire, pour la première lettre de chaque ligne, lorsqu'il s'agit de vers. Cette tradition peut être belle, mais elle a l'inconvénient d'amener des confusions dans certains cas, surtout si une ligne ou un vers doit être ponctué par l'un des signes suivants : ? (ou) ! (ou) — (ou) ... Comme la clarté me semble plus importante que cette tradition, je ne me servirai de capitales que là où l'on s'en sert en imprimant de la prose.

maître s'ignorant est bien plus facile à étudier qu'un nombre indéterminé de lettres capitales.

Quelle me soit à l'acte précise in *Pathelin* le Le Roy jusqu'à nouvel ordre, gardons (1885 et 1896) : « *Chacun exagère énormément en déclarant que le texte de cette comédie est infiniment meilleur et plus correct (dans l'édition de Le Roy) que dans les autres éditions anciennes du xv^e et du xvi^e siècle* ». Quiconque comparera Le Roy et Levet, non seulement vers par vers, mais lettre par lettre, apprendra que les variantes de Levet sont pour la plupart purement orthographiques : cependant, il y en a de fort significatives ou de fort importantes, quoiqu'il n'y en ait pas une qu'il n'ait pu introduire dans son texte sans autre source que son intelligence¹.

Un fait sur lequel il faut insister, en parlant in *Pathelin* de Le Roy, c'est que partout où Levet diffère de Le Roy d'une façon particulière c'est toujours la leçon de Levet qu'on trouve dans les éditions postérieures, si ce n'est quelque variante nouvelle.

Grâce à M. Rosset, la Société des textes français modernes a pu publier un fac-similé de l'édition de Le Roy (1907), mais, comme ce fac-similé est épuisé, et que l'édition de Le Roy doit servir de base à la plupart de mes recherches et de celles de tous les Pathelinistes, je tiens à la décrire plus en détail.

Cette édition porte le titre *Maître Pierre pathelin* (p. 1, non signée). La page 2 est blanche. Au haut de la page 3 (a ii), on lit *Maître pierre commence* : puis, les vers 1-20. Avant 1802, le seul exemplaire connu (celui de M. Rosset) avait perdu cinq feuillets : a viij, f i, f v, f viij, f viij (pp. 15-16, 73-74, 81-82 et 85-88). Pour citer M. Picot, « vers 1830,

1. La plupart des variantes de Levet sont purement orthographiques ou typographiques (*acabasser*, Le R : *a cabasser* ; *viz*, Le R : *vis* ; *quatre*, Le R : *quatre* ; *souloit*, Le R : *souloit* ; etc.), et tout le monde serait d'accord sur ce point dans la majorité des cas ; à mon avis, il n'en est pas ainsi de *tenon* (Le R : *tenons*), ni de *Taisez* (Le R : *Taisiez*), ni de *auocas* (Le R : *aluocas*), etc., car ici il peut s'agir de vraies différences de son ; il est évident que *avec* (Le R : *ausques*) ne compte que pour deux syllabes !

ò Vne grande Dame fut rauie en esprit et vit Vne grande coteffe
 morte laquelle auoit este moult son acointe. et vit les dyables
 qui luy ostoyent lame du corps et la menoyent en enfer. Celle
 contesse en elle plaignant en grans gemissemens disoit Helas
 moy che stine Je me doy bien doulloir. car Jay este en ma vie assez
 caste de moy corps. assez abstinence de ma bouche. assez misertor
 dieuse et pitieuse aux poures. et ne suis pas damnee que pour
 le donement de moy corps vain et orgueilleux que Jay trop aime
 et moult de fois en ay este chastite et admonestee. mais Je ne
 me voulu oncques chastier ne astiner. mais y metoye grant pe
 ne et labeur pour plaire aux hommes et pour sy peu de chose et sy
 peu de temps que en sy peu deure Je suis d'ance pardurablement.

¶ Du don de paour contre orgueil.

L premier don du saint esprit est le don de paour. ce
 don teete hors tous les pechez du cuer. mais propre
 ment Il estourte la racine d'orgueil et y plante la ra
 cine d'humilite. Le saint esprit demande au pecheur quaterre re
 tictions quant Il seueille. et le refuse de peche et luy ouvre ses
 ceulx du cuer Il luy rend son sens et memoire et luy demande
 ou es tu. Cest adire regarde cheuf en quelle doulueur et en quel
 peche tu es en ce monde. car tu es ainsi comme celluy qui dort en
 peril en la nef et point ne la sent ne entent son peril. Apres Il
 te demande dont viens tu. cest adire regarde cheuf ta vie en
 arriere. car tu viens de la cauerne au dyable. en laquelle tu as
 gaste ta vie et perdu ton temps et tous tes biens que dieu ra
 uoit comme Apres Il luy demande que fais tu. cest adire comment
 tu es foible deuers le corps et deuers lame. Tu cuides estre
 sain et fort. par auenture tu as au cuer les humeurs de In
 fection naturelle qui te mettent a la mort du corps. et en la met tu
 as les humeurs de peche qui te mettront a la mort de nef se la
 grace de dieu ne te recoit Apres Il luy demande ou vas tu. cest
 adire pense et regarde et ten viens. car tu vas a la mort ou tu
 cheras es mains des dyables Tu vas au Iuzenec ou tu trou
 ueras la Justice si cruelle et se droicturiere et si puissante q nul ny

Le Doctrinal de Sapience

Imprimé par G Le Roy

4 Février 1485

Coppinger fit exécuter à la plume, non pas d'après un original qu'il n'avait pu trouver, mais d'après les éditions de Germain Beneaut et de Pierre Levet, sans suivre exactement ni l'une ni l'autre, des imitations destinées à combler les lacunes ». Les feuillets perdus portaient neuf pages de texte : les vers 234-265, 1367-1396 (*fi*), 1502-1539, et tout ce qui suit le *paye tost* du vers 1563 jusqu'à la fin de la pièce, qui devait se terminer au milieu de la page 87, si Levet complète *Le Roy* correctement.

Tel que l'ont transmis *Le Roy* et Levet, le texte est trop court d'un vers, qui se trouvait, apparemment, entre les vers 918 et 920. Actuellement, *rauezeie* (v. 919), quoi que cela veuille dire, s'accouple à *ayst* ; c'est là l'explication du nombre impair de vers : 1599¹.

Dans *Le Roy*, comme dans tous les autres textes anciens de cette pièce, beaucoup de vers, au lieu de disparaître tout à fait, ont perdu un mot ou plusieurs. Une omission notable dans l'édition de *Le Roy* se rencontre au v. 699 (*Cest tresbelle demande*), que Levet complète joliment en ajoutant *au feu* à *l'encor et navez vous point doye* du *Drapier* (v. 698). Notons, aussi, qu'au v. 1531 (contrefait dans *Le Roy*) Levet n'a que *pour tout vray*, fragment que Galiot du Pré a fort bien complété, en 1532, en faisant dire à Pathelin *Or nen croyez rien*.

On n'a qu'à étudier la pagination de l'édition de *Le Roy* pour se convaincre qu'elle n'a jamais contenu d'illustrations. Quant à son texte, il est enlaidi d'un assez grand nombre de fautes d'impression dont la plupart se retrouvent dans Levet, et en beaucoup d'endroits on y rencontre des leçons tellement corrompues qu'on ne réussira peut-être jamais à les expliquer et à les « corriger » d'une façon satisfaisante ; pourtant, dans bien des cas, nos fiches ou un peu de bon sens nous permettront, je crois, de deviner juste.

1. Partout ailleurs *Pathelin* a toujours un nombre pair de mots à la rime, quel que soit le caractère des syllabes qui la constituent. La versification des farces médiévales n'a pas encore été l'objet d'une étude approfondie.

Il me semble possible que l'auteur de *Pathelin*, que ce fût Guillaume Alocis (comme M. Louis Cons se propose de le démontrer), ou quelqu'un d'autre, ait pu avoir des relations personnelles avec Le Roy, qu'il ait pu même corriger les épreuves de sa pièce, mais que néanmoins il ait pu y laisser toutes les erreurs qu'on y trouve dans l'édition de Le Roy, et je pourrais citer à l'appui de cette thèse beaucoup d'ouvrages du xvi^e ou du xvii^e siècle qui fourmillent d'erreurs, quoique imprimés du vivant de leurs auteurs. Quelle que soit la vérité, arrivés au texte de Le Roy, nous entrons dans une obscurité qui n'est éclairée que par les feux follets de nos conjectures. Comme on l'a vu, ou comme on le verra, l'édition de Le Roy doit avoir la préférence sur tous les autres textes, imprimés ou manuscrits.

2. — *Le Pathelin de Pierre Levet*

(Bibliothèque Nationale, Inv. Rés. Ye 243)

Le frontispice de cette édition est la marque d'imprimeur de Pierre Levet : un cœur blanc, contenant les initiales P (R) L et surmonté d'une croix (c'est-à-dire d'un T), etc., le tout encadré. Au-dessus, on lit le titre : *Maistre pierre pathelin*.

C'est cette marque qui permet de dater cette édition. Elle a comme *terminus a quo* le 20 octobre 1489, car ce jour-là Levet acheva d'imprimer sa seconde édition du *Blason de faulses amours* (voir le colophon), et dans cette seconde édition du *Blason* sa marque, presque intacte dans l'édition de 1486, montre une mince raie blanche qui prouve que le bois même était fendu du sommet de la croix jusqu'à un point situé à quatre millimètres du bord supérieur de la planche¹. Dans le Villon de Levet, daté (1489), et dans son *Pathelin*², cette

1. Voyez la reproduction en fac-similé dans l'édition de MM. Piaget et Picot, vol. I, p. 466.

2. Voyez les reproductions.

raie arrive jusqu'au bord, et certaines autres cassures moins frappantes s'y voient, quoique ces défauts et d'autres visibles sur cette marque réimprimée ne révèlent pas avec certitude si Levet a imprimé son Villon avant son *Pathelin*, ou vice versa. La marque me paraît un peu plus usée dans le Villon que dans le *Pathelin*, ce qui me porte à croire que le *Pathelin* précéda et qu'il fut imprimé, par conséquent, vers la fin de novembre 1489; mais la date certaine (après le 20 octobre) est assez précise comme *terminus a quo*. Notre *terminus ad quem* est fixé par la date imprimée à la fin de l'édition de Germain Beneaut (ou Bineault) : le 20 décembre 1490.

Le *Pathelin* de Beneaut a exactement le même format que celui de Levet; comme pagination, ces deux éditions diffèrent à peine d'une ligne. Ce qui est plus important encore, elles ont, chacune, six gravures sur bois placées exactement aux mêmes points. Par conséquent, Levet a copié Beneaut ou Beneaut a copié Levet. Le copiste est Beneaut; en voici la preuve.

Les six gravures (plutôt les douze « bois » ¹) ne peuvent pas décider cette question d'antériorité, car toutes ont été tirées sur des planches différentes : partout où il y a le même sujet, on distingue, à y regarder de près, des différences de dessin. La preuve que Levet n'a pas copié Beneaut est fournie par le texte, et elle est irrécusable. Comparez :

[273]	Le R & Levet :	Nenny de par une longaine
	Beneaut :	Nenny en sanglante estrainne
[323]	Le R & Levet :	quel vin ie boy. vostre feu pere
	Beneaut :	quel vin buuoit vostre feu pere
[1031]	Le R & Levet :	il ma broulle de pelle mesle
	Beneaut :	il ma barboulle de pelle mesle
[1425]	Le R & Levet :	par la char bieu moy las pierre [= pe-
		chierre]
	Beneaut :	par la char bieu ne par saintot pierre

1. Comme on emploie ce mot pour désigner le produit du tirage aussi bien que le (bois de) poirier ou le (bois de) buis même, au sens propre, on court un certain risque d'être ambigu; j'espère avoir évité tout malentendu dans les cas où l'ambiguïté est possible.

Notons enfin que Beneaut met tout le vers 173. deux-
sième qui a lui seul suffit à montrer que c'est Beneaut qui a
copié Levet. Ce vers a la même forme dans Le Roy et Levet :

(70) une à autre comme en fait

Si Levet avait copié Beneaut, il aurait fallu un miracle
pour qu'il s'accordât exactement avec Le Roy tout en diffé-
rant si radicalement le Beneaut dans les leçons qu'on vient
de comparer et dans au moins une trentaine d'autres¹. Ajou-
tons que Beneaut ne reproduit aucune leçon significative de
Le Roy sans que Levet la reproduise aussi. Evidemment
Beneaut a suivi Levet ; et par conséquent l'édition de Levet
est sortie de la presse avant le 20 décembre 1490, mais on
sait que si on tient compte du temps qu'exige la composition,
etc., l'édition de Levet a dû paraître entre novembre 1489, envi-
ron, et le milieu d'octobre 1490. Il est probable que Levet a
publié son *Pathelin* et son *Villon* presque simultanément, mais
il vaut mieux se méfier des hypothèses ; d'ailleurs, une déter-
mination plus exacte de cet intervalle aurait plus de valeur pour
ceux qui s'occupent de l'histoire de l'imprimerie que pour les
philologues ; je ne désespère pas pourtant de pouvoir préciser
davantage la date du *Pathelin* de Levet. Réussir à dater à
quelques mois près, au moins à une année près, toutes les
éditions connues de cette pièce, découvrir au moins la source
ou les sources de tous les manuscrits (quoiqu'ils soient tous
des copies d'imprimés), voilà un idéal dont la réalisation semble
possible et un but que je crois avoir déjà atteint dans la plu-
part des cas.

L'édition de Levet est la première qui nous ait conservé le
texte presque tout entier ; les lacunes qu'on y remarque sou-

1. Je profite de cette occasion pour corriger quatre erreurs peu
importantes que j'ai laissées paraître dans l'article de mars 1906 ; (a) au
lieu de « and page 87 » (presque à la fin de la p. 67) lisez « and pages 85-
90 » ; (b) p. 69, n. 21, ajoutez : « Le Roy also wrongly assigns 1149-52
to *Pathelin* » ; (c) p. 71, au début, au lieu de « (423) » lisez « (432) » ;
(d) p. 71, n. 33, au lieu de « Le Roy and Levet have » lisez « Beneaut
and Levet have ».

Qu'on nous se soit la dicte hystoire raconte illec meismes
 que le dit saint ange apres quil eust parle de vobis pechiez
 adiousta ceulx qui sensuyuent disant ainsi. **S**achés q
 tu dois adiouster aus dictes coupes mortifiantes les inflammations
 des personnes spirituelles. **L**e huytiesme peche est negligence te-
 pidite ou froideur de cuer aus choses spirituelles. **C**ecy nest si non
 contempnement de son propre salut et soy mesmes laisser aller &
 chroir en tepidite en disant quil aduengne a homme ce quil doit
 aduenir & quil est desia delibere sil doit estre sauue ou dampne.
Ceste deffaulte et paresse met ia lomme en de desperacion. et si met
 lomme en doute de la foy parquoy souuenteffoys il se habandonne
 a tous pechiez. **E**t puyz que lomme est desia en tel estat il a desia
 grant sentement de sa propre dampnacion. **C**este partie est celle
 qui emble les biens spirituels. car elle ne permet que lomme prouffi
 re ne aequeste riens pour auoir le royaume de paradis ne que ne soit
 follement de soy mesmes. et par consequent il ne doute dieu & si
 ne larme ne son prochain aussi. **C**ar comme dit la sainte escrip-
 ture. *Qui negligit vitam suam mortificabitur.* Et deult dire que
 celluy qui a ceste negligence perd ia la vie spirituelle. **C**ar il se
 dampnera. **R**aison pourquoy. **C**ar iamais telle personne na de dieu
 nulle inflammation ne sentement a riens de bien faire ne penser ne
 merite a effect. **E**t ainsi come tout inutile et sans prouffit & de dieu
 laisse. **L**e neuuesieme peche qui mortifie en lomme vraye charite en
 mortifiait toute deuotion cest viure en mauuaise compaignie. **C**ar
 ainsi come la biesse pour viue quelle soit se elle est eslongee des au-
 tres bieses tantost yert partie de sa chaleur. ainsi est il de lomme es-
 longee de bonne compaignie incontinent yert sa ferueur et deuotion.
 et apres yert la bonte de sa coustume & bonne conuersacion. **P**our
 ceant dit la sainte escripture. que avec les fais tu seras fait. et avec
 les mauuais; mauuais. **L**e dixiesme peche mortifiant les dic-
 tes ferueurs cest pyre amour de soy restascanor soy mesmes aimer
 de sordonnement en obcuiperant a sa pyre dolente et en laissant &
 contempnant ce que dieu deult et comant. **C**eulx cy font leur dieu
 deulx meismes desquelz parle nostre seigneur ihesu crist. que le neure
 sera celluy qui se perdra et se humiliera en toute vie pour lamour
 de nostre seigneur ihesu crist. car finalement cestuy se sauuera. **E**t

Le Livre des Saintz Anges

Imprimé par G. Le Roy

20 Mai 1486

L n'est homme mortel qui des anges puisse dire leur hautesse
 Ballant ne excellence selon ce que Sic Damasceus en ses sen-
 tences. Le livre d'andree est le livre des anges selon ma ig-
 norance conpose de a divers des sainctz docteurs & sainctz peres de sus
 alleguez. Ne ceste si pou a faire graces a Dieu tout puissant. En
 le offrant a moult honnorable & sage cheualier messire pierre d'aites
 maistre hostel de tres haute & puissant prince ichon par la grace de dieu
 roy d'aragon regnant lan que copede mil trois cens quatre vingz &
 touse. Suppliant a vostre bonte quil vous plaise a prendre cestuy pe-
 tit service de ma simplicitte a la reuerence de moiseigneur saint michel
 & des sainctz anges aus quels scay que auos especialle deuotion. Et
 vous plaise que sil y a riens prouffitabile ne dign eul louenge que tout
 soit attribue a celluy qui est fontaine de tous biens & de qui deualent
 tous biens cest de nostre seigneur dieu. Et se deffault y a soit attri-
 buee a ma ignorance laquelle nest suffisante a traiter ne determiner
 ne aussi escrire tant haute tant grande & tant secularie matiere co-
 me est des sainctz anges. Toutefois tout ce qui est escript ie le soub-
 mect tousiours a la correction de nostre mere sainte eglise laquelle
 dieu veuille conuict & adresser tousiours par sa misericorde et a vous
 et a nous si face et a tout vostre hostel. En especial par les merites de
 monseigneur saint michel et des sainctz anges aus quels vous reco-
 mande a iust chierement come ie puis. Et en tout soit avec vous ihesu-
 crist tousiours par sa clemence. Amen.

Et finist le livre des sainctz anges. Imprime a loyon par mai-
 stre guillaume le roy. le. pp. iour du moy de may. Lan de grace M. ccc.
 lxxxvi.

Cy finist le Livre des Saintz Anges

20 Mai 1486

lèvent des doutes sur certains vers ; elles ne portent aucune atteinte perceptible à l'ensemble ; au contraire, on pourrait biffer un assez grand nombre de vers sans nuire ni à l'intrigue ni à la psychologie de cette pièce.

Autant qu'on sache, le *Pathelin* de Levet est la première pièce de théâtre, sauf les comédies de Plaute et de Térence, qu'un imprimeur se soit donné la peine de pourvoir d'illustrations. Ces illustrations ¹, au nombre de six, ont été faites pour *Pathelin* et conviennent admirablement au texte ; plusieurs imprimeurs postérieurs les ont copiées, en général indirectement, et c'est là un fait qui permet de dater plusieurs éditions. Comme Levet a reproduit fidèlement le texte de Le Roy partout où celui-ci est authentique, il a dû le reproduire avec la même fidélité là où le seul exemplaire de Le Roy qu'on ait trouvé contient des feuillets contrefaits. Les divergences de Levet sont pour la plupart insignifiantes, et parfois il témoigne d'un certain sens critique ; il est dommage qu'il n'ait pas *édité* sa source encore davantage, car évidemment il savait mieux que nous le français de cette époque. Dans ma prochaine édition critique j'ai l'intention de donner un fac-similé de cette belle et précieuse édition.

3. — *L'édition de Germain Beneaut*

(Bibliothèque Nationale, Inv. Rés. Ye 237)

C'est la première édition datée et la première qui porte le nom de son imprimeur : *Explicit maistre pierre pathelin || Imprime aparis au scaumō deuât le || palois pargermaï beneaut iprimeur || le XX^{me} iour de decembre || lan mil iiii c iiiïxx et dix*. Elle porte le titre *Pathelin le grant et le petit* (p. 1).

1. Dans la première édition de ma traduction (Boston, 1905), la reproduction en fac-similé de la marque de Levet montre des retouches dont je ne suis pas responsable ; toutes les autres reproductions qu'on voit dans cette édition, comme dans celle de 1914, y compris la marque, sont exactes. Ces sept bois ont tant d'intérêt que je les ai fait insérer dans cette monographie.

Si étrange qu'il paraisse, ce titre se réfère, non pas à deux farces de *Pathelin*, mais à l'édition de Villon que Beneaut a imprimée la même année que son *Pathelin* : *Cy finiat le grant testament maistre francois villon son codicille ses ballades & iargü Et le petit testament Imprime a paris par germain bineaut Imprimeur demourant au saumont deuant le pallois lan mil üii e quatre vings & dix*. Il est évident que Beneaut a imprimé son Villon peu après son *Pathelin* (l'année finissait en mars) et je ne doute pas qu'il ne doive tout son texte de Villon à Levet aussi bien que celui de son *Pathelin*.

Les bois de cette édition représentent : (1) Guillemette (dans le Villon de Levet, c'est la Grosse Margot) ; (2) *Pathelin* (dans le Villon de Levet, c'est Villon) ; (3) le Berger et le Drapier (même illustration que la quatrième du *Pathelin* de Levet, mais retournée et *refaite*) ; (4) Guillemette (répétée) ; (5) le Berger et le Drapier (répétés) ; (6) la scène du Procès (refaite) ; (7) la scène du Procès (répétée). On voit que Beneaut a reproduit deux des six illustrations du *Pathelin* de Levet ; mais n'ayant ni exactement les mêmes dimensions ni exactement les mêmes lignes, elles ont été tirées sur d'autres planches et, par conséquent, c'est par une comparaison des deux textes qu'il faut décider la question d'antériorité.

Les fautes d'impression sont plus nombreuses dans Beneaut que dans Levet ; plusieurs de ses bévues sont telles qu'elles permettent de reconnaître tout de suite et infailliblement la source (Beneaut), ou l'une des sources d'un petit nombre d'éditions postérieures. Pourtant, on verra que cette édition n'a été l'unique source d'aucune autre édition ; toutes les éditions postérieures remontent, en général indirectement, au *Pathelin* de Pierre Levet. Beneaut n'a corrigé en bon critique que deux ou trois vers : *bonne memoire* (v. 687) fait neuf syllabes, il en fait *bon memoire* ; *chanter sa messe* (v. 855) n'est pas picard, il en fait *canter sa meesse* (sic), ce qui peut ajouter au passage en question un peu plus de couleur locale que l'auteur lui-même n'avait songé à en mettre. Cette variante et l'omission du vers 179 sont les deux traits les plus notables du texte de Beneaut.

4. — *Le Pathelin de Pierre Le Caron*

Grâce à la courtoisie de M. Édouard Rahir, qui l'a mis à ma disposition en 1904, je puis donner une description assez complète de l'unique exemplaire de cette édition de *Le Caron*.

Maistre || *Pierre Pachelin* [sic] ¹. Sous ce titre, la marque de *Le Caron*. 37 feuillets. Entièrement gothique, comme toutes les éditions de cette pièce jusqu'à celle de Galiot du Pré ou de Janot (1532). Une moyenne de 32 lignes à la page pleine. Les feuillets ont actuellement 19 centimètres de haut, 12 centimètres de large. Sur une page quelconque, la partie imprimée a 16 centimètres de haut en moyenne.

« Quatre feuillets qui manquaient dans le cahier *f* ont été remplacés par 4 ff. imprimé en 1840. » (Picot). Les feuillets ainsi réimprimés avec des caractères plus grands commencent par le v. 1404 (*avant que ie puisse estre ouy*) et finissent par le *Bee* du v. 1557.

Après le titre, vient une page portant deux bois côte à côte : *Pathelin* et *Guillemette*. Ces deux bois avaient figuré déjà dans le *Villon* de *Levet* (1489) pour représenter ce poète et la *Grosse Margot* ; puis *Bensaut* en avait fait un *Pathelin* et une *Guillemette*. Dans le *Caron*, ces deux illustrations sont suivies de *Maistre pierre commence*, etc.

Voici le colophon : ¶ *Cy finist la farce de maistre* || *pierre pathelin* Imprimee a || *paris par Pierre Le Caron* || *imprimeur demourât a paris a lenseigne de la rose en la* || *rue de la iufrie ou a la grât* || *porte du palais*. C'est là que *Le Caron* s'établit après avoir quitté son officine « en la rue neufue saint Marry apres lenseigne des Ratz ou au Palais, empres la porte », c'est-à-dire, après 1496, environ. Son *Pathelin* dut être imprimé peu avant 1500. Vers cette année il mourut, laissant son commerce à sa femme, *Marion de Malaunoy* (ou « *La Carronne* »), qui publia, elle aussi, un *Pathelin*.

1. Voyez § 11, p. 35.

Ce livre de Le Caron contient, outre les deux passe-partout ci-dessus mentionnés, les bois suivants :

2. Après le v. 265, les deux passe-partout, répétés.

3. Après le v. 510, une illustration nouvelle (?) : Pathelin dans son lit ; au milieu, Guillemette, debout ; à sa gauche (à notre droite), une petite fille tenant de chaque main un vase. Guillemette tend vers Pathelin quelque réceptacle qu'elle tient de sa main gauche ; dans sa main droite elle tient un petit objet qui est tout près de la bouche de Pathelin. Guillemette est habillée plus ou moins comme une religieuse ; Pathelin porte un bonnet de nuit.

4. Entre les vv. 1026 et 1027, un bois représentant deux hommes qui causent ensemble ; derrière eux, un fragment de la muraille d'une ville. Cette illustration n'a, naturellement, rien à voir avec le texte de *Pathelin* ; elle avait figuré dans *Le Chevalier délibéré* d'Olivier de la Marche, imprimé par A. Verard (le 8 août 1488), avec d'autres illustrations qu'on retrouve dans une édition imprimée par Jean Lambert (1493-1500). Le Caron effaça l'inscription mise par Verard sur cette illustration.

5. Pathelin et le Berger, sur le v. 1237. Ce bois ressemble au bois correspondant de Levet, mais il est retourné et n'a pas les mêmes lignes ; dans Levet il se trouve après le v. 1033.

6. Après le colophon, sur le verso, même bois que le précédent (5).

Le *Pathelin* de Le Caron a une moyenne de 32 lignes à la page pleine ; celui de Levet, 29. Voilà pourquoi Le Caron n'aurait pas pu insérer ces illustrations aux points qui avaient été commodes pour Levet (et Beneaut), quand même il l'aurait voulu.

Le Caron n'omet pas le v. 179 et il ne reproduit aucune des variantes bien marquées de Beneaut ; j'essayerai de montrer que sa source est Levet.

Le Caron n'a pas copié Le Roy. En voici les preuves : Au v. 52, comme Levet, il a *sages testes* (Le R : *chaudes testes*).

Le blason de faulſes amours



Le Blason de Faulſes Amours

Édition de Pierre Levet

8 Novembre 1486

Pl. VIII.

[Page 16]

Quo dices que nous poursuivons,
Mais la raison est endormie
La chair est plus que dieu amie
Et de la de quop nous serons

Encores ne dure
Daine verlore
Picuses flours
Leste figure
L'uyet procure
Til tre de plours
A plaisirs courtes
Longues doulours
Et ce voiant ie ducil conclure
Le blason de faulces amours
Quistemēt monstrent q̄ leurs tours
Sōt telz que on nen doit auoir cure

Cy fine le blason de faulces a/
mours Imprime a Paris par Pier
re Venet. lan Mil. cccc. lxxviii. Le
viii. iour de Novembre.



Cy fine le Blason de Faulses Amours

8 Novembre 1486

Aux vv. 80-81, il reproduit l'erreur de Levet, en ajoutant *ne sont mie*. Au v. 533, il n'a pas *ycy me bailliez ses brocars*, comme Le Roy, mais *ici ne bailler ses brocars*, comme Levet. Au v. 699, Le Roy a perdu deux syllabes; Levet y insère *au feu*; de même Le Caron.

Le Caron n'a pas copié Beneaut. Voir ci-dessus; voir aussi les *Modern Language Notes* de mars 1906.

Le Caron a copié Levet. Si la preuve de cette thèse n'est pas absolue, elle aura, au moins, le mérite d'indiquer exactement la place que ce texte doit prendre dans la longue série des éditions connues.

Comment est-il arrivé à Le Caron de choisir pour ses illustrations 3 et 4 les mêmes points que Levet et Beneaut, tout en reproduisant tous les traits les plus frappants du texte de Levet? A cette question, ajoutons ce fait: Lorsque Marion de Malaunoy imprima son édition à elle, elle suivit avec une fidélité plus exacte qu'intelligente le texte de son mari — assertion à confirmer plus loin; mais, arrivée aux vv. 746 ss., environ, elle a dû se dire que le texte de Le Caron était par trop corrompu; en tout cas, à ce point, environ, elle l'abandonne et se met à imprimer, ou à « corriger », d'après Levet. Levet lui donne à peu près 200 vers, soit pour son texte, soit pour ses corrections qui sont peu soignées; alors elle se remet à reproduire le texte de son mari, y compris presque toutes les erreurs de celui-ci, même les plus grossières. Dans l'officine de Marion de Malaunoy il y avait donc un exemplaire de l'édition de Pierre Levet, d'où je conclus que Le Caron s'est servi en effet du texte de Levet et de ce même exemplaire. Enfin si Le Caron n'a pas copié le texte de Levet, quel texte a-t-il donc copié? Quelque édition perdue, dérivée directement, ou bien moins indirectement, de celle de Levet? Cela se peut, évidemment; mais, à mon avis, la source directe du *Pathelin* de Le Caron, c'est le *Pathelin* de Pierre Levet.

Le *Pathelin* de Le Caron offre beaucoup de variantes, dont quelques-unes seront utiles, mais en général ce ne sont que

des fautes, souvent étonnantes, et Le Caron ne nous apporte rien, de bon ou de mauvais, qu'il n'eût pu produire sans consulter d'autre texte que celui de Levet.

Voici quelques-unes des erreurs les plus caractéristiques de cette édition, celles qui nous serviront le mieux à démêler l'origine de toute une série d'éditions postérieures.

Au v. 19, Le Caron a *longuement* ; ce mot rime bien moins exactement avec *despesche*, on le voit, que ne le fait *longue piece*, la leçon de Le Roy et de Levet. Malaunoy répète cette erreur.

Au v. 127, Le Caron omet *dieu* ; de même Malaunoy, et plusieurs autres.

Le Caron n'omet pas le v. 131 (*mainteffois et bien largement*) ; Malaunoy l'omet, tout en comblant la lacune par l'insertion d'un vers de son cru (*Ainsi quil est certainement*), preuve suffisante que Le Caron n'a pas copié Malaunoy.

Au v. 260, Le Caron omet *et pour elle* ; de même Malaunoy et plusieurs autres imprimeurs, qui indiquent ainsi leur source.

Le Caron transpose une partie du v. 863 au v. 866 et vice versa :

henriey henriey ne de que maignen
ych salgneb conselapen

Voici la leçon de Le Roy et de Levet :

henrien henrien conselapen
ych salgneb nede que maignen

Malaunoy fait de même, sauf qu'elle change *conselapen* en *conselayen*, variante qu'elle transmet à plusieurs autres imprimeurs. Evidemment, à ce point Malaunoy a eu recours à Levet, car rien n'indique qu'elle ait utilisé Le Roy ou Beneaut.

Au lieu de *quon et my mette ung peu deaue* (v. 874), Le Caron donne :

et quoy my mettre ung peu deaue

Malaunoy corrige cette erreur, tout en omettant *peu*, lacune qu'on rencontre dans plusieurs éditions postérieures.

Au v. 896, Le Roy et Levet impriment :

iehan du quemin sera ioyeulx [Levet : *ioyeux*].

Le Caron :

iehan du quainay sera ioyeux

Malaunoy reproduit la leçon de Levet ; également au v. 898, où Le Caron a remplacé *saint miquiel* par *saint iean*.

Sa plus grande faute, celle qui permettra de reconnaître sans peine et sans le moindre risque d'erreur toute une famille d'éditions (la famille Le Caron-Malaunoy), Le Caron la fait aux vv. 1007-08. Cette faute était destinée à être répétée mot à mot, ou avec de nouvelles aggravations, par Marion de Malaunoy et par six ou sept autres imprimeurs qui ont copié, directement ou indirectement, son édition. Le Roy et Levet donnent aux vv. 1007-08 la forme que voici :

quoy dea chascun me paist de lobes
chascun men porte mon auoir
et prent ce qu'il en peult auoir

Le Caron : quoy dea chûn memporte mon auoir
et prent ce quil en peut auoir

Le hasard ne joue pas deux fois de cette façon.

Malgré ses fautes (elle répète la plupart de celles de Levet et y en ajoute un nombre considérable), cette édition est belle et elle contient plusieurs leçons qui méritent d'être signalées. En voici quelques-unes des plus intéressantes :

[173] Ses deniers a qui les vouloit

Le Roy et Levet ont *denrees*, ce qui fait neuf syllabes¹.

[1164] Pour ce vecy que tu feras

1. Littré a suggéré : *Ses denrees a qui vouloit*.

Le Roy et Levet (*pour ce vecy qui fera*) ont perdu une syllabe. Génin a inventé la leçon : « Et pour ce vecy qu'il faudrà ». Je ne sais pas ce qu'il faut lire.

Dans Le Roy et Levet, aux vv. 1203-04, on lit :

or vien apres moy nous niron [Levet : *nyron*]
nous deux ensemble pas en voye

Le Caron, qui a trouvé cette leçon bizarre ou incorrecte, la transforme de la façon suivante :

pas tous deux par une voye

mais ce changement laisse le vers trop court d'une syllabe. La leçon de Le Roy et de Levet est-elle correcte ? Plusieurs éditions la reproduisent, mais cela ne prouve rien, car les fautes les plus grossières se répètent d'édition en édition. Pourtant on rencontre parfois, en vieux français, des arrangements de mots qui nous paraissent d'abord tout à fait « bizarres » et qu'une lecture plus étendue nous révèle comme très courants et très corrects à l'époque. Est-il inutile d'ajouter que c'est le langage familier du moyen âge qu'on connaît le moins et que *Pathelin* est l'un des documents qui semblent l'avoir le mieux conservé, quoique *Pathelin* soit en vers et que tous les hommes, y compris M. Jourdain, aient toujours employé exclusivement la prose dans leur conversation naturelle ?

Au v. 1208 (*se tu ne payes l'argent*), Le Caron ajoute une syllabe en changeant *l'argent* en *largement*. Le texte de *Pathelin*, tel qu'on le trouve dans les éditions primitives, contient d'autres abréviations transmises par quelque scribe.

Le Caron modernise (en tout cas, il change) le *non a* des vv. 713, 719, 726, en imprimant *non na* (c'est-à-dire, *non n'a*).

Levet attribue les vv. 572-73 et le *vous criez* [*criez*] du v. 574 à « *Pathelin* ». Le Caron les rend au Drapier.

Dieu y soit (v. 1071) montre que Le Caron a bien compris l'abréviation, *dieu yst*, que reproduisent Le Roy et Levet.

Quoique cette « correction » se retrouve dans l'édition Malaunoy, M. Schneegans a cru devoir imprimer : « Dieu aïst ! Dieu y puist advenir ! » Il faut lire :

Dieu y soit ! Dieu puist avenir !

Ces deux façons de saluer étaient fréquentes.

La meilleure des corrections dues à Le Caron se trouve au v. 76. Le Roy et Levet y impriment :

Le Roy : dung gris vert ou dune brunette
 Levet : dung gris vert dung drap de brunette
 Le Caron : dung gris verd dung drap de brucelle

Évidemment, Le Roy a laissé son regard errer au v. 92 (*me fault. iii. quartiers de brunette*) et Levet n'a fait que corrompre le texte davantage. Ce qui est plus curieux, c'est qu'au lieu d'adopter la leçon de Malaunoy (c'est-à-dire, de Le Caron), M. Schneegans garde la leçon de Le Roy, tout en citant la leçon de Malaunoy dans une note. La justesse de cette vieille correction me paraît aussi évidente que la source de l'erreur qu'elle corrige. On aura donc :

quel couleur vous semble plus belle
 dung gris vert dung drap de brucelle

Au v. 167, Le Roy et Levet ont ceci :

tant plus vous voy dieu par le pere

Le Caron a changé ce juron en *par dieu le pere*, et cette variante a été adoptée par tous les éditeurs postérieurs ; mais que de tout temps les jurons aient violé la logique ou la syntaxe, des milliers d'exemples le prouvent, et préférer la leçon de Le Caron à celle de Le Roy, n'est-ce pas risquer de perdre une leçon originale et en même temps moins banale que cette variante ?

Remarquons, enfin, que presque partout Le Caron remplace *chez* par *cheuz*. Guillaume Alecis paraît avoir employé sou-

vent la forme *cheux*, et *cheux* était peut-être la forme la plus usitée en Normandie, mais Marion Malaunoy revient à *ches*. Je n'ai appelé l'attention sur ce trait du texte de Le Caron que pour en préciser un peu mieux le caractère.

Résumons quelques faits importants : *Le Pathelin* de Le Caron a été imprimé entre 1495 ou 1496 et 1500 ; Le Caron a reproduit, en y introduisant beaucoup d'erreurs (pour la plupart insignifiantes) et en le corrigeant aux cinq ou six points que j'ai indiqués, le texte de Levet ; comme plusieurs autres éditions de *Pathelin*, celle-ci n'est connue que par un seul exemplaire, qui se trouvait il y a douze ans à la librairie Rahir (Passage des Panoramas, Paris). Cette édition est la source principale de celle de Marion de Malaunoy, femme de Le Caron ; c'est à ce texte de Le Caron, plutôt qu'à ceux de Le Roy et Levet, que remonte tout un groupe d'éditions que je nommerai le groupe Le Caron-Malaunoy. L'édition de Le Caron est la cinquième des éditions connues.

5. — *Le Pathelin de Marion Malaunoy*

Puisque la Société des anciens textes français a publié un fac-similé de cette édition et que ce fac-similé est accessible à tous les philologues, je pourrai passer rapidement sur certains détails (surtout, sur ceux que M. Picot a relevés dans sa préface) ou les omettre.

Le titre : *Maistre || Pierre pathelin Hystorie*. Sous ces mots, on voit une illustration (Pathelin et le Drapier), répétée entre *Sus aulnez* (v. 256) et ¶ *Le drapier* (sur ¶ *Et ie vous demande*). Cette illustration révèle que Malaunoy connaissait le deuxième bois de Levet, mais les deux dessins ne se ressemblent que par le sujet.

Le verso de ce premier feuillet porte les vv. 1-16, au-dessus desquels on voit, placés côte à côte, les deux personnages qui, après avoir représenté dans le Villon de Levet (voir *supra*, p. 14) François Villon et la grosse Margot, servirent à Beneaut pour représenter Pathelin et Guillemette. Ici,

Le grant testament villon/et le petit.
Son codicille. Le iargon & ses balades



Le Grant Testament Villon

Édition de Pierre Levet

1489

Pl. X.

[Page 22]

Par le bon renomme Villon
Qui ne mehgue figure ne date
Sec et noir comme escouellon
Il na tente ne pauillon
Qu'il nait laisse a ses amis
Et na mais qui pou de Villon
Qui sera tantost a fin mis

Cy finist le grant testament
maistre francois Villon, Son
codicille ses ballades et argo
Et le petit testament. Imprimé
a paris Lan mil. CCC. LXXX. qua
trevingts et huit



Cy finist le Grant Testament François Villon

Imprimé à Paris par Pierre Levet

1489

« Pathelin » et « Guillemette » sont identifiés par des banderoles. Ces deux figures ont été tirées sur des bois ou des planches de métal moins usés que les bois de Beneaut ; comme M. Picot, je crois qu'« il est fort possible qu'un fondeur parisien ait fait cliquer les figures. [plutôt, quelques-unes des figures] destinées à illustrer un livre aussi répandu que *Pathelin* ». N'ayant pu faire photographier aucun détail de l'édition Le Caron, je ne sais si Malaunoy a employé exactement les mêmes bois (ou planches de métal) que lui.

La troisième illustration ne diffère pas de la première.

La quatrième (placée après *Et quoy*, v. 510) est une « nouveauté » : elle représente Pathelin et Guillemette (!) dans un large lit à baldaquin. Ils ont l'air de causer, et Pathelin semble écouter comme s'il attendait l'arrivée du Drapier. Au pied d'une estrade, sur laquelle est placé le lit, on voit un chien qui dort, une paire de pantoufles, etc. Suivant la mode de cette époque, les deux époux se sont couchés tout nus, quoiqu'ils portent des bonnets de nuit. On voit que l'artiste ne s'est pas laissé gêner par son texte. Tout cela représente fort bien une chambre à coucher de cette époque, évidemment, mais ce qu'on pouvait voir au théâtre (c'est-à-dire, sur de simples tréteaux érigés devant quelque église ou peut-être à la foire), c'était naturellement quelque chose de moins compliqué ; en un mot, une scène de farce dans laquelle Maître Pierre se couchait tout seul et complètement vêtu. Quant au chien, je ne sais si Pathelin en possédait, et je laisserai à d'autres la solution de ce problème.

La cinquième illustration, qui doit représenter le Drapier et le Berger, a été tirée sur le bois retourné que Beneaut avait fait pour reproduire la quatrième illustration de Levet.

Sous le v. 1216, Malaunoy a essayé de représenter la scène du procès en mettant côte à côte deux illustrations qui ont dû figurer isolément dans d'autres livres. L'une (à notre gauche) doit représenter Pathelin ; c'est plutôt le portrait d'un clerc. L'autre nous montre un vrai juge, assis sur une grande chaise, et à côté de lui un tout petit greffier, assis par terre.

Le C. & Mal. : Luy qui est homme si rebelle
 [202] Le C. & L. : men plaist trestant que c'est douleur
 Mal. : Si me plaist tant que cest douleur.

Afin qu'il ne reste même pas l'ombre d'un doute sur l'origine des éditions de Le Caron et de Malaunoy et pour pouvoir démontrer définitivement l'origine de plusieurs éditions postérieures, je citerai maintenant une série des variantes (en général, des *erreurs*) de Malaunoy, en choisissant celles qui m'ont semblé les plus significatives, les plus frappantes, celles qui auront le plus de valeur comme points de repère. Les leçons que Malaunoy ne peut devoir qu'à Le Caron seront indiquées par un astérisque ; je désignerai de nouveau par « (?) » tous les cas où ma liste des variantes de Le Caron m'a fait défaut. Voir aussi la note.

- V. 155 : *contre la paroy* ; L. : *encontre la paroy* ;
 Le C. : (?).
 V. 279 : *Ce sont six escus* ; L. : ... *huit escus* ; Le C. :
huit (?).
 V. 206 : *Et ouy dea* ;* L. : *Et ouy bien*.
 V. 260 : M. et Le C. omettent *et pour elle*.
 V. 225 : *Tant quil* ; L. ; *quaque il* ; Le C. ; *quaque*
il (?).
 V. 271 : *Cinq & six* ;* L. : *et cinq et six*.
 V. 274 : *plus perte ou gaigne* ;* L. : ... *ou plus gaigne*.
 V. 281 : *a ia que vous viendrez* ;* L. : ... *quant vous*
vendres.
 V. 304 (et 494) : *Rien quelzconques* ; L. : *Rien quiconques*.
 V. 314 : *aura beu & galle* ;* L. : *aura et beu & galle*.
 V. 335 : *Non quil puist* ;* L. : *non or quil peult*.
 V. 381 : *Ce quauons* ; L. : *quancque auons* ; Le C. : (?).
 V. 401 : *tout ce quilz* ; L. : *tout quant quilz* ; Le C. : (?).
 V. 446 : *tu as* ;* L. : *tant as*.
 V. 522 : *Qua. il nest il* ; L. : *Ouay. nest il* ; Le C. : (?).
 V. 524 : *vient tout maintenant* ; L. : *vient tout venant* ;
 Le C. : (?).

- : V. 569 : *& est ce* ; L. : *en esse* ; Le C. : (?).
 V. 595 : *Dou il* ; L. : *dont il* ; Le C. : (?).
 V. 597 : *Car iay parle a luy* ; L. : *a luy parle* ; Le C. :
 (?).
 V. 604 : *oncques ou* ; L. : *oncques que* ; Le C. : (?).
 V. 605 : *oncq autre* ; L. : *point aultre* ; Le C. : (?).
 V. 622 : *auons* L. : *na vous* ; Le C. : (?).
 V. 628 : *venez le veoir* (bonne correction) ; L. : *venez
 voir* ; Le C. : (?).
 V. 636 : *Ha maistre pierre* ; L. : *iehan* ; Le C. : (?).
 V. 652 : *en par tous les* ; L. : *en de par les* ; Le C. : (?).
 V. 661 : *rompre la teste* ; L. : *tuer* ; Le C. : (?).
 V. 685 : *qui se peult* ; L. : *que ce* ; Le C. : (?).
 V. 726 : *Non a pour quoy* ; L. : *non a mais a quoy* ,
 Le C. : *Non na. pour quoy*.
 V. 736 : *se leuer* ;* L. : *me leuer*.
 V. 743 : *si mescreant* ; L. : *si tresmescreant* ; Le C. : (?).
 V. 746 : *A ung tel ort villain brustier* ; L. : *En ung
 tel or* ; Le C. : *brutyer* ;
 V. 786 : *oncques tempeste* ; L. : *telle tempeste* ; Le C. :
 (?).
 V. 787 : *Nouystes tel* ; L. : *ne ouystes ne tel* ; Le C. :
 (?).
 V. 841 : *Auez ouy* ; L. : *aeuz entendu* ; Le C. : (?).
 V. 853 : *En celle* ; L. : *en chelle* ; Le C. : (?).
 V. 871 : *corumetrie* ;* L. : *comme trie*.

Bien que la proportion des erreurs (ou parfois des corrections) de Malaunoy ne soit pas moins grande après ce point, je n'en signalerai que quelques-unes :

V. 933 : *gargouille* (pour *barbouille*). V. 945 : *bonne sep-
 maine* (pour *bote sepmaine*). V. 948 : *Vá fou tuba* (pour *Va
 foutre va.*) V. 1048 : *Tu [les] rendras*. V. 1176 : *Que autre
 [mot] nysse*. V. 1183 : *Que ie [te] die*. V. 1197 : *ie [vous]
 prie*. V. 1283 : *vous bauez* (correction de *vous lauez*). V. 1294.
Ha conart (pour ou *cornards*). V. 1308 : M. & Le C. omettent

qui lauez. V. 1469 : *De drap [a] ung [tel] entendeur*. V. 1498 : *venir* (pour *tenir*). V. 1581 : *autre chose* (pour *autre parole*).

Dans les notes que j'ai écrites en étudiant l'unique exemplaire de *Le Caron* (été de 1904), je n'ai consigné que les variantes vraiment caractéristiques ; il est donc probable que la plupart de mes « (?) » sont superflus et que presque toutes les variantes que suit ce signe sont à attribuer à Malaunoy. Celles de ces variantes qui méritent le nom d'*émendations* sont peu nombreuses et elles sont pour la plupart fort banales. L'orthographe de Malaunoy est un peu plus moderne que celle de ses prédécesseurs ; elle tend à moderniser le texte même, mais rarement, et probablement sans s'en rendre compte.

Le Pathelin de Marion Malaunoy a été imprimé après la mort de *Le Caron*, c'est-à-dire, après 1495. Il a paru avant le mois d'octobre 1499 ou, au plus tard, avant 1502, car Herouf (*infra*, § 6) a réimprimé cette édition, et Treperel, Y 317 (*infra*, § 7), a réimprimé celle de Herouf, « entre le 13 octobre 1499, date de la chute du Pont Notre-Dame, et l'année 1502, au cours de laquelle *Jehan*, ou, d'après Lottin, sa veuve, s'établit définitivement rue Neuve-Notre-Dame, à l'enseigne de l'Écu de France. L'officine ne fonctionna pas plus de deux ans dans la rue Saint-Jacques. Voy. Renouard, *Imprimeurs parisiens*, p. 354 » (Picot, préface, p. 8).

6. — *Le Pathelin de Jean Herouf (ou Herulf)*

(Bibliothèque de l' Arsenal B. L. [Belles-Lettres] Y., 11235)

Maistre pierre || *Pathelin et son iargon*. Puis, un bois (le Drapier et le Berger) qui reproduit, inexactement, la quatrième illustration de Levet. Sur le verso du dernier feuillet :

Explicit ; puis, *Imprime aparis p Jehan herulf demou* || *rant en la rue neuue alymage* || *saint Nycolas* ; puis, la marque de cet imprimeur : un évêque et une sainte (?), tenant une banderole sur laquelle il y a son monogramme ; puis, une longue banderolle portant *Jehan* : · : *herouf*.

Le bois qu'on voit au titre (1) est répété entre les vv. 1022 et 1023 (cf. Le Caron, 4), et encore sur le « Pathelin » du v. 1569.

Le deuxième bois de Herouf (le Drapier chez Pathelin) est placé sous « Guillemette », v. 507, c'est-à-dire presque au même point où l'on trouve la troisième illustration de Levet, laquelle se trouve sur « Guillemette », mais ces deux bois ne sont pas identiques.

Le quatrième bois (la scène du procès) se trouve entre les vv. 1226 et 1227 (cf. Le Caron et Malaunoy). On voit le Juge, assis sur une estrade ; à gauche, un personnage vêtu d'une longue robe et portant une calotte ; puis, le Berger avec sa houlette et un homme portant une calotte et une robe courte, à droite. Comme exécution, ce bois vaut mieux que le bois correspondant de Malaunoy.

Selon Ph. Renouard (*Imprimeurs parisiens*, p. 179), Jean Herouf exerça de 1501 à 1528, environ, le métier de libraire-imprimeur. M. Picot dit : « La première impression connue de Jehan Herouf (*Les quatre Novissimes*) est datée du 3 mars 1502 (n. s.). . . Nous pensons que l'édition de *Pathelin* doit être rangée parmi les premières productions de *Herouf*, parce qu'elle est encore du format in-4. » M. Picot propose comme date : « v. 1705. » Quelques citations suffiront à démontrer que Herouf a réimprimé le texte de Malaunoy, tout en consultant celui de Levet, et qu'il a été copié à son tour par Treperel (Ye 317), et, par conséquent, que son édition a dû être imprimée entre 1496, au plus tôt, et le 13 octobre 1499 ou l'année 1502.

[28] Mal. : Que nous vault cecy pas empaigne

Her. & Trep. : que no' vault cecy pas espaigne [!]

[82] Mal. : Ce ne sont mye

Her. & Trep. : Ce sont six aulnes et demye.

[127] Tous les trois : Mercy vray pardon luy face [lisez *mercy dieu vray*, etc.].

Arrivé aux vv. 130-32, Herouf s'est aperçu de la grosse bévue de Malaunoy, mais il ne la corrige qu'en partie :

Par ma foy il me declaira
 Le tēps quon fait presentement
 Moult de fois menest souenu

[189] Mal. : Qui veult viure & soustenir paine.

Herouf et Treperel omettent *paine*. Puis, au v. 236, Treperel omet *mot*, et au v. 389 il omet *Cest ung guillaume*, omission aussi convaincante que celle de *ie ris* au v. 792, et au lieu d'imprimer *Ha quelle nicet(t)e* (v. 829) il a mis: *Ha guillemette*. Herouf n'a donc pas copié Treperel, cela saute aux yeux. Méfions-nous pourtant des comparaisons partielles! Car, au v. 855, Treperel a presque la même leçon que Beneaut (*Quant il deust canter sa messe*), à qui il doit ses illustrations. Puis, aux vv. 862-971 (où Malaunoy a pris à Levet, plutôt qu'à Le Caron, une bonne partie du soi-disant jargon flamand), Herouf reproduit Malaunoy mieux que Treperel; pourtant parfois c'est Treperel qui suit de plus près les leçons particulières à Malaunoy. La conclusion inévitable, c'est que ni Malaunoy, ni Herouf, ni Treperel ne se sont limités à une seule source; au contraire, il est clair que ces trois imprimeurs et d'autres (par exemple, Bonfons) se sont servis de plus d'un texte, soit pour la première composition, soit pour « corriger » une épreuve plus ou moins fidèle à une source unique. En général, les textes de *Pathelin*, imprimés et manuscrits, posent un problème simple, si difficile qu'il soit à résoudre.

Herouf ne manque pas de continuer la mutilation des vv. 1007-08 :

quoy dea chacū mēporte mon a=
 et prêt ce q̄l en peult auoir uoir

Et, en arrivant au v. 1579, il répète l'erreur due à Malaunoy :

Que ung bergier ung mouton vestu
 Ung villain paillart me rigolle
 Le bergier

Bee

Pathelin.

Nen auray ie autre chose [lisez *parolle*]

De même, Treperel (Ye 317), mais Treperel omet *vestu*.

Les variantes qui prouvent que Herouf a tiré presque tout son texte de celui de Malaunoy abondent ; je citerai maintenant quelques-unes de celles qui démontrent non moins sûrement qu'il a eu recours au texte de Levét (probablement en corrigeant ses épreuves) :

Vv. 30-31 : *plus questamine Reses/* ; Mal. : *Clares* ; L. : *reses*

V. 160 : *Que la vis ie belle* ; Mal. : *He que...* ; L. : *Que...*

V. 206 : *Et ouy bien* ; Mal. : *Et ouy dea* ; L. : *...bien*

V. 279 : *Ce sont huyt escus* ; Mal. : *...six escus*

V. 381 : *Quâque auons* ; Mal. : *Ce quauons*

V. 401 : *tout quât quilz* ; Mal. : *tout ce quilz*

V. 475 : *Feres vous* ; Mal. : *Direz vous*

V. 522 : *Ouay nest il* ; Mal. : *Qua il nest il*

V. 636 : *Ha maistre iehā* ; Mal. : *...pierre*

V. 816 : *quil est* ; Mal. : *quil ya*

V. 841 : *entendu* ; Mal. : *ouy*

V. 1061 : *ne nen appointeray* ; Mal. : *ie nen appointeray*

V. 1346 : *tout quanque* ; Mal. : *tout tant que*

Herouf n'omet pas le v. 179 et il n'a aucune des leçons particulières à Beneaut ou à Le Caron. Quant à Le Roy, il n'y a que *scauns* (pour *saurons*), v. 276, pour indiquer que Herouf lui doit ce qui est. Il faut attribuer cet accord au pur hasard : dans les deux cas c'est tout simplement une faute d'impression. La ponctuation de Herouf est convaincante, car elle s'accorde trop bien avec celle de Malaunoy pour qu'il puisse la devoir à une autre source.

7. — Le Pathelin « Ye 317 », de Treperel

(« g » dans la liste de M. Picot)

(Bibliothèque Nationale, Inv. Rés. Ye 237)

La source principale de cette édition, c'est le Pathelin de Herouf (*supra*, § 6), mais Treperel a tiré ses six illustrations

directement sur quatre des six bois de Levet : l'identité est complète, sauf certains signes d'usure. Ces illustrations sont :

1. Le Drapier et le Berger (Levet 4), sous *Maistre pierre* || *Pathelin et son* || *iargon*. Recto du premier feuillet.
2. Pathelin et Guillemette (Levet 1). Verso du titre. Puis, *Maistre pierre commence*.
3. Scène du procès (Levet 5). Au f. *Bi*, p. 13. Puis, *Pic à ric*, v. 272.
4. Le Drapier chez Pathelin, p. 23. Puis, *pardonnez moy ie nose*, v. 517.
5. Scène du procès (Levet 5). Au f. *Ei* v°, p. 50. Puis, *Puis que vous estes en presence*, v. 1235.
6. Le Drapier et le Berger (Levet 4). Au f. *ij* v°, p. 62.

Apparemment, Treperel a employé pour cette édition de *Pathelin* la même fonte que pour sa *Vie de Sainte Barbe*, 18 octobre 1499. Voir Claudin, *Hist. de l'Imprimerie, etc.*, II, 154. Comme l'indique le colophon, ce *Pathelin* a paru « entre le 13 octobre 1499... et l'année 1502 »; il a suivi le *Pathelin* de Herouf (*supra*, p. 28), probablement en 1502; *Cy fine maistre pierre pathelin* || *Imprime a Paris par Iehan treperel* || *demourant a la rue saint iacques pres* || *saint yues a lymaige saint laurens*. (Au v° du f. *Fij*; le f. *Fij*, ainsi que le f. *Fi*, manquent, c'est-à-dire, les vv. 1501-46, et la première partie du v. 1547.)

Treperel doit la majeure partie de ce texte à Herouf, car il reproduit la plupart des plus grosses erreurs de celui-ci, tout en omettant beaucoup de mots qui ne manquent pas dans Herouf, et en introduisant certaines leçons fautives qui serviront à identifier clairement cette édition (Ye 317); voici quelques-unes des plus caractéristiques :

- V. 446 : *tant tu as* (tiré en partie de Levet).
- V. 530 : *estes vous fole* (manque dans Malaunoy et, je crois, dans Herouf).
- Vv. 713, 719 : *Non, na* (emprunté à Le Caron?).
- V. 863 : *Vuacarme lief gademan* (estropie Levet?).

V. 866 : *Ych salne le nede que maignen* (Le C. : *ych salgneb conselapen* ; Herouf : *ych lagneb nede que maignen*).

V. 872 : *Cha a drigee* [!] *je vous emprie* (Le C. et Herouf. : *dringee*...).

V. 1124 : *Et se ie* [!] *ten enuo je* [?] *absouz* (comme Herouf).

Vv. 1273 et 1274 a : *De loig pour fournir son libelle* || *Il loig pour fournir son libelle* (le v. 1275 est omis).

Vv. 1355 ss., attribués à tort au Berger.

V. 1385 : ...*que dieu rea* (comme Le R. et Levet).

Remarquons, enfin, que cette édition de Treperel (Ye 317) reproduit la pagination de celle de Herouf, quoique les six illustrations (à l'exception de celle qui se trouve au v. 507) ne soient pas placées aux mêmes points ; ajoutons que le v. 1317 (*Une autre fois il en ira*) est le premier vers du f. *E ii j*, qui finit par le v. 1351 (*Puis de brebis au coup la quille*), comme dans plusieurs éditions postérieures qui ne sauraient remonter à celle-ci, restée stérile.

8. — *Le Pathelin « Ye 242 », de Treperel*

(Bibliothèque Nationale, Inv. Réserve)

« Cette édition, que nous n'avons pas vue, est antérieure au 13 octobre 1499, date de la chute du pont Notre-Dame. » (Picot). En voici la preuve : *Cy finēt* [sic] *maistre pierre pathelin* || *Imprime a paris par* ☞ *Iehan* || *Trepperel demourant sus le* || *pont nostre dame.* ☞ *A lymaige* || *saint laurens.*

Six illustrations, tirées sur les bois de Levet, car elles montrent les mêmes cassures et d'autres encore.

Cette édition a le même nombre de feuillets que celle de Levet et en reproduit le texte avec une fidélité si complète que je n'y trouve rien à signaler. Il est probable que Treperel a imprimé ce *Pathelin* et sa première (?) édition de Villon presque simultanément, c'est-à-dire, en 1497. Le Villon donne la même adresse et est daté du 8 juillet 1497.

9. — Maistre pierre pathelin. . . *Imprime a Paris par Jehan Treppe || rel. Demourât en la rue neufue nostre || Dame, a lenseigne de lescu de France*
 (« i » dans la liste de M. Picot)

« Cette édition a été imprimée entre 1502, époque à laquelle *Trepperel* s'installa rue Neuve-Notre-Dame, et l'année 1511, date de sa mort » (Picot).

Vers 1904, cet exemplaire appartenait à M. Lebeuf de Montgermont. Je n'ai pas réussi à me renseigner plus exactement, et je ne risquerai aucune conjecture sur la source du texte de cette édition (« pet. in-8 goth. 44 ff. de 36 lignes à la page, sign. a-e par 8, f par 4 »). Quelques-unes des nombreuses leçons que j'ai citées à propos d'autres éditions permettront, peut-être, d'indiquer la source de celle-ci. Selon M. Picot : « Au titre est un bois représentant Pathelin, le drapier et le berger devant le juge ; au v^o, un autre bois représentant Pathelin chez le drapier. Le dernier f. est orné au r^o et au v^o de deux bois : Pathelin et le berger, et Pathelin dans son lit. Certains de ces bois [lesquels ?] se retrouvent dans l'édition *Le Caron* (e) et dans les éditions *s. l. n. d.* (k, l) ».

Le caractère de ces bois et leur disposition pourraient servir d'indices.

10. — Maistre Pierre Pathelin

(« j. » dans la liste de M. Picot)

« Finis. *S. l. n. d.* [*Paris*, v. 1505], in-8 goth. de 36 ff. de 28 lignes à la page, sign. A-D par 8, E par 4 » (Picot).

« La première ligne est imprimée avec les gros caractères qui ont été employés dans l'édition e publiée par Pierre le Carron. Au-dessous, une figure représentant Pathelin chez le drapier. Le volume ne contient pas d'autre bois. Cette édition est jointe à l'édition du *Testament Pathelin à quatre personnages* de *Guillaume Nyuerd*, et les deux ouvrages paraissent sortir de la même imprimerie ». Il « fait actuellement partie de la bibliothèque de M^{me} la comtesse de Béarn ».

Je n'ai pu obtenir aucun renseignement sur le texte de cette édition. Je ne sais que ce qu'en a dit M. Picot.

11. — Maistre pierre || Pathelin [sic]

(Bibliothèque de l'Arsenal, B. L. [Belles-Lettres] 11234)

Au-dessous du titre, un bois (Pathelin dans son lit, Guillemette et le Drapier) dérivé avec plusieurs changements du troisième de Levet. In-8 gothique. A-D par 8, E par 4, mais le dernier feuillet a été refait à la plume par une main moderne. Ce feuillet porte, v° : *Cy fine pathelin imprimé nouvel-[le] || ment a paris a l'enseigne saint Nicolas, adresse qui doit être la vraie (voir plus loin).*

Au verso du titre : ¶ *Maistre pierre commence*, suivi de 25 vers, comme dans l'édition du British Museum C. 8. b. 11 ; tandis que dans les éditions Ye 1292 et Ye 1291 (cette dernière est celle de Bonfons), Bibliothèque Nationale, le verso correspondant ne porte que 24 vers.

Dans cet exemplaire, le texte du *Pathelin* primitif est suivi, pour la première fois (?), des deux farces qui prouvent mieux que tout autre témoignage combien la forme primitive avait été populaire pendant au moins quarante ans ; il est probable que ces deux suites ont été imprimées très peu de temps après leur naissance (1) *Le nouu || eau pathelin || a trois Personnaiges | Cestassauoir | Pa || thelin | Le Pelletier | Et le Prebstre.* Au-dessous, un bois : deux hommes qui marchent ; l'un d'eux appuie la main sur l'épaule d'un petit garçon, comme dans l'édition de Bonfons. Puis : ¶ *On les vend a Paris en la rue neufue || Nostre dame a l'enseigne saint Nicolas (f. A i., comme dans l'édition du British Museum, C. 8. b. 11).* Puis, le colophon : ¶ *Cy fine le nouveau Pathelin Imprime || nouvellement a Paris ;* puis, un bois (le Drapier chez Pathelin), comme dans l'édition C. 8. b. 11. Vient ensuite : (2) *Le testamēt || Pathelin A Quatre per- || sonnaiges | Cestassauoir Pa || thelin | Guillemette : Lapo || ticaire. Et Messire Iehan le*

Cure (titre répété, je crois exactement, dans l'édition C. 8. b. 11). Puis, un bois : une femme, trois enfants et deux hommes (même illustration dans C. 8. b. 11). *Puis* : ¶ *On les vend en la rue Neufue || nostre dame a lenseigne saint Nicolas* (colophon presque identique à celui de l'édition C. 8. b. 11).

Les trois pièces ont ici le même caractère typographique, et l'adresse authentique à la fin de chaque suite indique la presse de Jean Herouf, ou celle de Jean Saint Denys, comme source de toutes les trois. On a vu (*supra*, § 6) que Jean Herouf exerça de 1502 à 1528 (cf. Picot); « on suit *Jehan Saint-Denys* de 1510, au plus tard, à 1531 (Ph. Renouard, *Imprimeurs parisiens*, p. 336) ».

Plusieurs fautes (que je citerai) prouvent que le texte de cette édition remonte à celui de Malaunoy, mais on y trouve un grand nombre de leçons qui prouvent avec une égale certitude que l'imprimeur s'est servi d'un autre texte, sinon de deux ou de plusieurs. Comme mes notes (quoique nombreuses) ne suffisent pas à justifier une décision digne de confiance, je me contenterai de signaler certaines leçons qui m'ont semblé précieuses comme indices de sources :

Vv. 130 ss. : Par ma foy il me declaira
Le temps quon voit presentement

On voit que le v. 131 y manque, comme dans Malaunoy, quoique le v. 132 y prenne la même forme que dans Levet. Cette mutilation se retrouve dans l'édition B. M., C. 8. b. 11.

[135] Sessez vous beau sire

Même erreur dans l'édition B. M., C. 8, b. 11 et Ye 1292 (*Sesez*).

[155] Tous deux contre une paroy
Dune matiere et dung arroy

De même, l'édition B. M., C. 8. b. 11, Ye 1292 et Ye 1291 (*Bonfons*); Herouf (§ 6) a *la paroy*.

- [179] Lung lautre ainsi comme on fait
 [Et 181] Quest il souef & traictif

De même, B. M., C. 8. b. 11., B. M., 242, a. 12 (1), Ye 1291 (Bonfons) et Ye 1292, Malaunoy n'omet pas *doulx*, ni Herouf, B. D., 11235.

- [230] La premiere aulne y sera

Même substitution de *y* à *dicu* dans les deux éditions du British Museum dans Ye 1292 et Ye 1291; Herouf, B. L., 11235, ne fait pas cette erreur, qui a amené *payée des premiers* [!], v. 231.

- [234] Par dieu vous estes bon homme

B. M., C. 8. b. 11. : même erreur, également dans Ye 1292 et Ye 1291; B. M., 242. a. 12 (1). : ...*aussi bon homme*. Herouf, B. L., 11235, comme Malaunoy.

Au v. 269, B. L., 11234 a *et pour elle*, qui manque dans Malaunoy, etc.

- [269] Si elles ny sont fault rabatre

Mutilation reproduite dans les deux éditions du British Museum, dans Ye 1292 et Ye 1291.

- [273] Nenny ce nest que langaige

Cette erreur est reproduite dans B. M., C. 8. b. 11., et Ye 1291; dans B. M., 249. a. 12 (1), et Ye 1292 on lit : ...*qune longaigne*.

- [323] Quel vin ie boy a mon soupper
 Dieu pardoint a vostre feu pere
 [324] En passant disoit bien compere

Cette mutilation, qu'on retrouve dans les deux éditions du British Museum, dans Bonfons, etc., est un témoin infallible en faveur de ma thèse.

Les éditions antérieures à celle-ci confondent deux vers (352-3) en imprimant

Que deuint vostre vielle cote hardie [Le R. & L.]

Ayant pris cette faute typographique pour une leçon erronée, l'éditeur à qui l'on doit ce méchant texte la « corrige » de la façon que voici :

Mais belle dame que deuint
Vostre vieille cote hardie

Inutile d'ajouter que cela se perpétue (dans les deux éditions du B. M. etc.) et que c'est un témoin aussi sûr que l'autre (vv. 323-24).

A partir de ce point, je me bornerai à signaler certaines leçons qui semblent être nées avec cette édition (B. L., 11234) et qui permettront ou bien d'indiquer la source de plusieurs autres, ou bien le groupe auquel elles appartiennent.

V. 558 : *Dictes. car.* V. 567 : *par unze.* V. 568 : *habiliez vous.* V. 611 : *tandis iay.* V. 618 : *vous ne vois.* V. 727 : *par le blanc.* V. 746 : *putier.* V. 754 : *le soleil.* V. 766 : *que ia ne face* manque. V. 786 : *donequus tempeste.* V. 787 : *en tel.* V. 790 : *barbouillerie.* V. 846 : *en turpinois.* V. 848 : *Venez en dulcemo ad selle.* V. 855 : *Quant il chante.* V. 864 : *Et bigoglise galan.* V. 865 : *Henrien hurien roslaen.* V. 866 : *Ich faegne de que magnem.* V. 920 : *Ca orf en os.* V. 948 : *Va vestu va sanglant plaillairt.* V. 972 : *O haultaine diuinite.* Vv. 1007 ss. :

Quoy dea chascun memporte mon auoir
Et prêt mō auoir. or suis ie le roy des mes=
Mesmemet les bergiers des chāps chans
Me cabassent ores le mien

V. 1014 : *pourtant happe.* V. 1030 : *mes biens.* V. 1158 : *souuiendra.* V. 1267 : *Il crie.* V. 1288 : *tant moleste.* V. 1290 : *retournons.* V. 1310 : *Monsieur par quelque malice.* V. 1345 : *Cy il.* V. 1411 : *brouilleries.* V. 1418 : *ne en faict ne en res-*

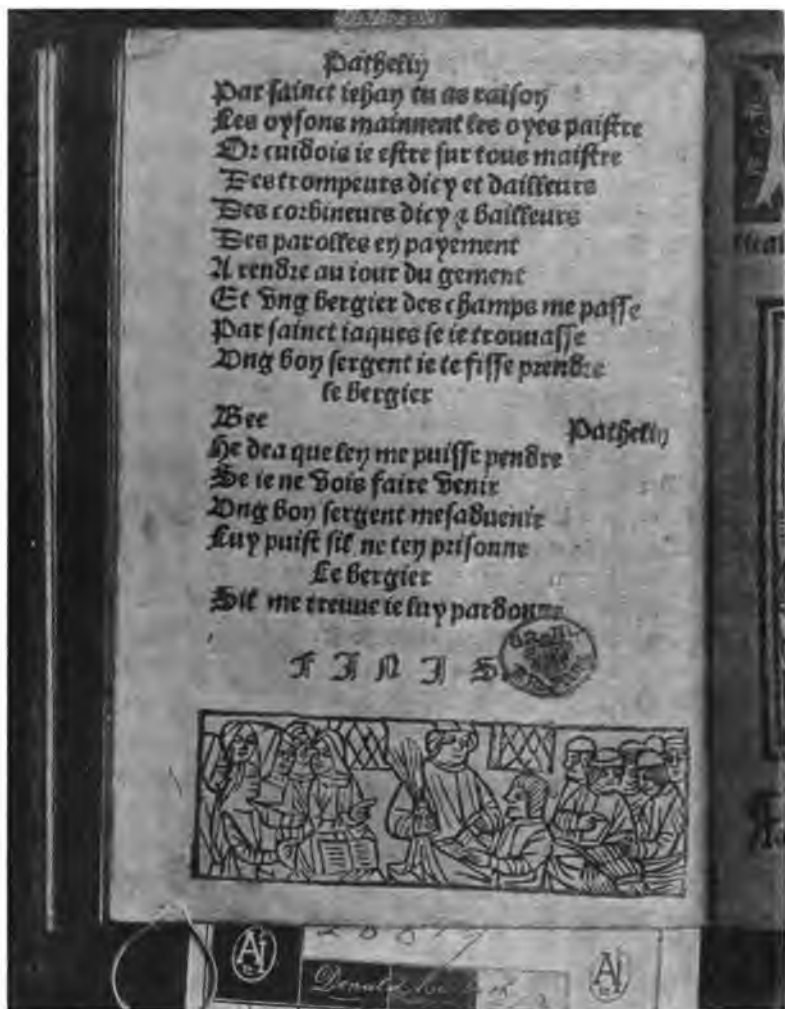


Le Drapier chez Pathelin

Édition anonyme. British Museum. C. 8. b. 11 (2)

Pl. XII.

[Page 38]



Maistre Pierre Pathelin

Édition anonyme. British Museum. C. 8. b. 11 (2)

ponse. [V. 1435 : *ne par saint*, comme Beneaut.] V. 1462 : *Pour sept bestes*. V. 1486 : *quoy quon die*. V. 1487 : *resuerie*. V. 1500 : *Disner avec maistre pierre*. V. 1515 : *Vous mesmes*. V. 1516 : *Je ne le croiray aultrement*. V. 1517 : *Moy dea non fais*. V. 1519 : *Ostez vous*.

J'ai signalé ci-dessus l'omission de certains mots ; il manque aussi dans cette édition des vers entiers, probablement tous ceux qui manquent dans l'édition B. M., C. 8. b. 11 (2) ; il faudra que je relise B. L., 11234 pour en donner une liste complète, mais je crois pouvoir affirmer que les mêmes lacunes caractérisent les éditions suivantes : Arsenal, B. L., 11234, B. M., C. 8. b. 11 (2), B. M., 242. a. 12 (1), Bib. Nat., Inv. Rés., Ye 1292 et Bib. Nat., Inv. Rés., Ye 1291 (Jean Bonfons). Voici les numéros des vers qui manquent dans l'édition B. L., 11234 et de celui qui doit y manquer : 131, 402, 720, 824, 867, 933, 967 (?), 1443.

12. — *L'édition B. M. [British Museum], C. 8. b. 11 (2)*
 ¶ Maistre pierre || Pathelin

Au titre, exactement le même bois que dans B. L., 11234 (*supra*, § 14). Dans C. 8. b. 11, la farce primitive suit *LE Nouue-||au patheli || A troys personaiges/Cestassauoir / Pathelin / Le Pelletier || Et le Prebatre*, et elle précède *LE testament || Pathelin A Quatre personnages / || Cestassauoir Pa-|| thelin / Guillemette / Lapoticaire / Et messire Iehan le Cure*, titre au-dessous duquel il y a un bois représentant (à notre gauche) une mère avec ses trois enfants et (à notre droite) deux hommes ; au fond, on voit des bâtiments.

Dans B. M., C. 8. b. 11 (2), le texte de notre farce est presque identique à celui de l'édition B. L., 11234 ; cependant on y rencontre une confusion de pages qui ne tient nullement à une confusion de cahiers ; la voici :

	[1278]	Dont fut fait le drap de ma robe	
(1)		[recto]
	[1298]	Ung peu sa partie aduerse	

	[1318]	Ainsi quil en pourra aller	
(3)		[verso]
	[1345]	Cy il nya ne rime ne raison	
	[1299]	Vous dictes bien il conuerse	
(2)		
	[1317]	Une aultre fois il en ira	
	[1346]	En tout tant que vous refardez	
(4)		
	[1369]	Sil na du conseil il nose	

Dans l'édition B. M., 242. a. 12 (1), ce désordre prend une forme qui a dû rendre la lecture de *Pathelin* encore plus difficile, car, comme on le verra, le désordre qu'on vient de constater ne consiste plus dans le simple déplacement d'une page; il produit un véritable chaos.

13. — *L'édition B. M., 242. a. 12 (1)*
Maistre Pierre || Pathelin

Voici ce qui sert le mieux à identifier ce texte : le v. 1278 est le premier vers d'un recto qui finit par le v. 1298; le verso suivant commence par le v. 1318 et finit par le v. 1343; la page suivante (recto) commence par le v. 1344, suivi immédiatement des vv. 1345, 1299 et 1300 (!), et elle finit par le v. 1317 (!); la page suivante, un verso, commence par le v. 1346, qui, dans cette édition, devrait être le premier vers d'un recto, et finit par le v. 1369. On trouve donc le désordre que voici :

[1344]	Six esc' dor en sa maison	
	Il nya ne rime ne raison le iuge	
[1299]	Vous dictes bien il te [sic] conuerse [recto]	
	Il ne peult quil ne te [sic] congnoisse	
	
[1317]	Une aultre fois il en ira le iuge	

Ici, *Maistre Pierre* || *Pathelin* précède *LE nouue-* || *au patheli* || *A Troys Personnaiges* || *Cesta ssauoir Pa* || *thelin* || *Le Pelletier* || *Et le Prebstre*, texte qui a ce colophon : ¶ *Cy*

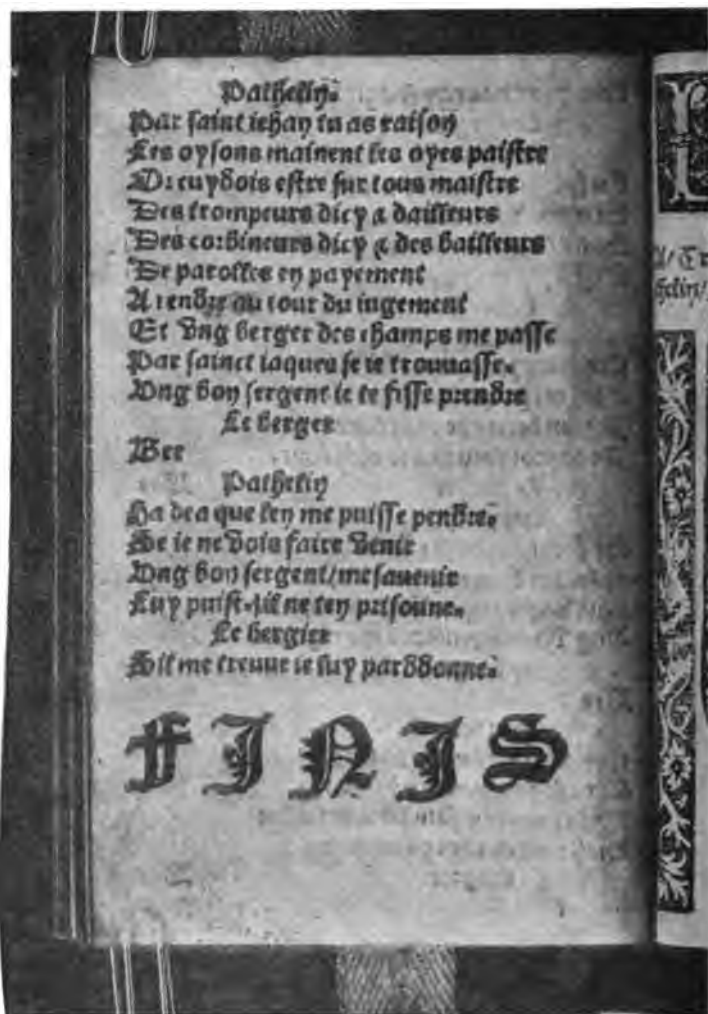


Le Drapier chez Pathelin

Édition anonyme. British Museum. 242. a. 12 (1)

Pl. XIV.

[Page 40]



Maistre Pierre Pathelin

Édition anonyme. British Museum. 242. a. 12 (1)

fine le nouveau. Pathelin. Impri || me nouvellement a Paris, recto. (Dans l'édition B. M., C. 8. b. 11, on trouve : ¶ *On les vend a Paris en la rue neufue || Nostre dame a lenseigne saint Nicolas, f. signé A i.*) Au verso on trouve la deuxième illustration de Levet (tirée, probablement, sur le même bois ou sur une copie du même bois, très usé) et, au-dessous, *Le testamēt pa || thclin a quatre personnages ; à la fin : ¶ Cy finist le te || stament maistre Pierre pathelin.*

Les trois pièces réunies dans ce petit livre semblent être sorties de la même presse que les trois pièces reliées ensemble dans B. L., 11234 et B. M., C. 8. b. 11. A la fin du *Testament*, dans ce dernier, on lit : ¶ *On les vend a Paris en la rue Neufue || Nostre dame a lenseigne || Saint Nicolas ; c'est l'adresse qui se trouve à la fin du Pathelin de Jean Herouf, Arsenal, B. L., 11235, et qui suit Le Nouveau Pathelin et Le Testament dans l'édition B. L., 11234 (supra, p. 36).*

14. — ¶ Maistre pier- re Pathelin

(Bib. Nat., Inv. Rés., Ye 1292)

Au titre, un bois (le Berger et le Drapier) qui paraît remonter à celui que Treperel (Ye 317) avait emprunté à Levet (*supra*, p. 32). Sous ce bois : ¶ *On les vend en la rue nostre || Dame a lenseigne saint Iehā baptiste.* Selon Renouard (*Imprimeurs parisiens*, p. 399), c'est là l'adresse de J. Jehannot, des Janot, de Groulleau et des Le Mangnier.

Le verso porte les vv. 1-24 (cf. Bonfons, Ye 1291) ; les vv. 25 ss., jusqu'à *Vous ne scauez* (v. 71 ; f. a. ii.) ont disparu. Les vers qui commencent par *Vous ne scauez || Belle dame*, etc., et qui comprennent les mots *Mais dieu voire* (v. 279) suivent le v. 1454 (cf. Bonfons, Ye 1291) ; en tout, cinq feuillets (a. iii. ss.) ne sont pas à leur place. Le huitième f. (comme dans Bonfons, Ye 1291) commence par le « Pathelin » en vedette sur le v. 280 (*Or sire*, etc.). Entre les vv. 1277 et 1370, on trouve le même désordre que dans B.

M., C. 8. b. 11, mais là, comme ailleurs, ce texte est plus corrompu. Notons quelques-unes des leçons les plus significatives de cette édition :

V. 79 : *Qui en brunette ne choisist mye.* V. 323-4 : *Quel vin ie boy a vostre souper || En passant disoit bien compere.* V. 344 : *Il ne verroit...* V. 345 : *...luy baillera.* V. 446 : *...tant as le corbeau.* Vv. 468-70 : *Ha parlez bas en faisant chere fade || Las que ferez vous il est malade.* (Même erreur dans les deux éditions du British Museum et dans celle de Bonfons.) Etc.

Ce texte a perdu les vers suivants : 131, 402, 720, 824, 867, 933, 967, 1443 ; il remonte donc à celui de B. L., 11234 ; e ne saurais en indiquer la source immédiate ; il ressemble de près au texte de Bonfons.

15. — *Le Pathelin de Jean Bonfons :*

☞ *Maistre pier- || re Pathelin*

(Bibliothèque Nationale, Inv. Rés., Ye 1291)

Selon Renouard (*Imprimeurs parisiens*, p. 35), Jean Bonfons avait commencé dès 1547 à vendre des livres ; il est mort en 1568. En 1548 il a publié les *Chansons nouvellement composees*, livre daté. Entre 1547 et 1568, si non plus tôt, il a publié son *Pathelin*, avec le *Testament du dit maistre Pierre pathelin* et *Le Nouveau pathelin a trois personnages*.

Apparemment, son *Pathelin* devait avoir la même pagination que l'édition B. L. 11234, mais on y remarque certaines différences significatives. Les vv. 1278-1369 se suivent correctement, après le v. 1454 (*Au temps quil les vous a gardes*), dernier vers du cahier signé D, Bonfons commence à répéter, ainsi :

Le bergier

Bee .

le iuge

Voicy angoisse

Ces quatre lignes (vers 1301) se trouvent au haut d'une page qui finit par le v. 1311, ainsi :

Monseigneur mais le cas me touche
Pathelin G

C'est-à-dire, les vv. 1315 ff. sont attribués, à tort, à Pathelin. La page suivante commence par le v. 1315 (*Toutteffoys / par ma foy ma bouche*), déjà imprimé presque à la fin d'un verso, et elle finit par le v. 1341 (*Quant mon drap, etc.*) ; puis, on trouve le f. *E ii.*, feuillet qui commence par le v. 1342. Les cahiers *A-D* comprennent les vv. 1-1454 (*A*, 1-323 ; *B*, 326-678 ; *C*, 679-1081 ; *D*, 1082-1454). La première page du texte est signée *G* (ce recto contient une partie du v. 1301 et les vv. 1302-14) ; néanmoins, cette page est suivie d'une page signée *E ii* (au commencement de laquelle se trouve le v. 1342). Voici ce qui est arrivé au compositeur. Ayant achevé le v. 1454, il a repris au v. 1301 (voyez ci-dessus), mais, au lieu de suivre le même texte, il a pris celui de Galiot du Pré, car les vers répétés reproduisent jusqu'à la ponctuation de Galiot et c'est à lui qu'ils doivent la jolie leçon *Or nen croyez rien*, qui complète le v. 1331.

A part les vers dérivés de l'édition de Galiot du Pré (tout ce qui suit le v. 1454, jusqu'à la fin, v. 1599), le texte de ce *Pathelin* reproduit si fidèlement celui de l'édition B. L., 11234 que je l'aurais pris pour une copie directe de ce dernier (11234) si le *Pathelin* coté Ye 1292 ne révélait la même faute (c'est-à-dire la confusion du texte après le v. 1454) qu'on trouve dans Bonfons ; cette faute m'oblige à conclure que le texte de Bonfons et le texte de l'édition Ye 1292 remontent à une source qui remonte à son tour à l'édition B. L., 11234, car il y a dans le texte de Bonfons beaucoup de leçons qui l'empêchent d'être une copie de Ye 1292 et vice versa. Inutile de les citer ; d'ailleurs, les faits que j'ai signalés à propos de Bonfons et de l'édition Ye 1292 rendent cette preuve superflue. Le texte intermédiaire peut être un de ceux que je n'ai pas vus, à moins que ce ne soit un texte perdu.

Le *Pathelin* de Bonfons se termine sur un feuillet signé *f* : ¶ *Fin de pathelin || Cy apres ensuyt le || Testament du dit || maistre Pier || re pathe- || lin.* Puis, on trouve ¶ *Le Nouveau || pathelin a trois || personnages/Cestassauoir || Pathelin || Le pelletier || Et le prebstre* (recto), titre sous lequel il y a un bois représentant le Drapier, un client, etc., comme dans l'édition B. L., 11234. *Le Testament* remplit 14 feuillets ; *le Nouveau Pathelin* en remplit 24. A la fin des trois pièces on trouve ce colophon : ¶ *Cy fine le grant maistre Pierre= || Pathelin. Ensemble le testament dice= || luy. Et apres sensuyt un nou= || ueau Pathelin a trois person || nages. Nouuellement Im- || prime a paris/pour les le= || han Bonfons/de= || mourant en la || rue neufue || nostre da= || me a len || seigne || Saint Nicolas.* C'est l'adresse que donne Herouf (B. L., 11235), et on a vu que les deux suites du *Pathelin* de l'édition B. L., 11234 sont sorties des mêmes presses.

16. — *Le Pathelin de Galiot du Pré*

Cet excellent libraire commença sa carrière en 1512 et mourut en avril 1560. (Renouard, *Imprimeurs parisiens*, p. 113.) Clément Marot l'appelle « honorable personne Galiot du Pré, libraire marchand juré en l'Université de Paris », et Marot mentionne l'édition modernisée du *Roman de la Rose*, publiée par Galiot. (Voyez les œuvres de Marot, éd. 1879, IV, 184.)

En 1532, Galiot du Pré publia son édition de Villon et *Maistre Pierre Pathelin || restitue a son || naturel.* Ce texte précède *Le grant blason de faulses || amours* et *Le loyer de folles || amours*, imprimés tous les trois *Pour Galiot du || Pre libraire || 1532.* Le *Pathelin* de Galiot est la première édition de *Pathelin* en lettres rondes. Doué, comme l'indique son titre, de sens critique, Galiot fit reproduire le texte de Levet, tout en le corrigeant çà et là et en y laissant entrer un petit nombre d'erreurs. Il paraît avoir consulté une édition de la

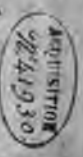
Sede de l'Impreinte de Paris de 1532

Maistre Pierre Pathelin
restitue a son
naturel.

Le grant blason de
faulces amours.

Le loyer de folles
amours.

Par Galiot du
Prelibraire.
1532.



Couvent de Saint-James de Paris

Maistre Pierre Pathelin
restitue a son
naturel.

Le grant blason de
faulces amours.

Le loyer de folles
amours.

Imprime a Paris par An.
choine Bonnemere.

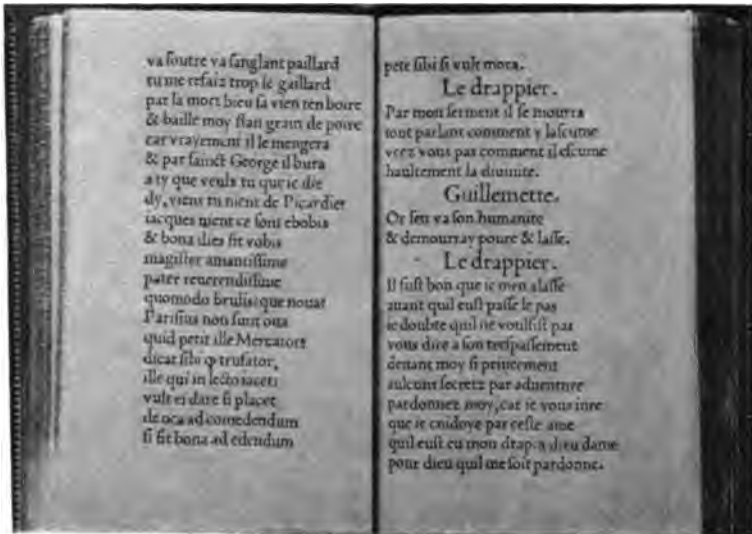
1533



Ne erria hanc Bibliotheca cum effraus
Ex obedientia.

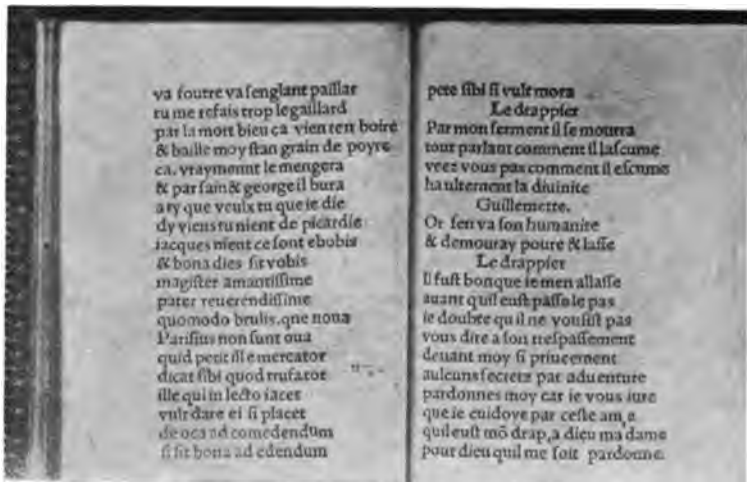
Titres de Galiot du Pré (1532) et d'Antoine Bonnemere (1533)

Premières éditions en lettres rondes



A.—Galiot du Pré (1532)

vers 948-984



B.—Antoine Bonnemère (1533)

vers 948-984

série Le Caron, car, au v. 1014, par exemple, il a *pour neant gabbe*, et je pourrais signaler plusieurs autres leçons moins significatives qui appuient cette conjecture.

Le *Pathelin* de Galiot du Pré est la source, directe ou indirecte (ou l'une des sources), de tous les textes, imprimés ou manuscrits, où l'on trouve les leçons suivantes :

V. 134 : *car pour lors il estoit tenu* (Levet : *et puis lors*, etc.).

V. 187 : *incessamment de besoingner* (Levet : *tousiours*, etc.).

V. 273 : *Nenny tant de peine mengaigne* (Levet : *Nenny de par une longaine*).

V. 623 : *par mon serment cest trop resue* (Levet : *Et par dieu cest trop remue*).

V. 737 : *il est comme arriue a point* (Levet : *comme il est arriue apoint*).

V. 1531 : Galiot complète ce vers en y ajoutant *Or nen croyez rien*.

Après l'année 1532, la plupart des libraires ou des imprimeurs reproduisent le texte de Galiot du Pré, en y ajoutant généralement le *Blason de faulses amours* et le *Loyer de folles amours*; quelques-uns, comme Jean Bonfons, continuent à réimprimer le mauvais texte dont l'édition B. L., 11234 est le plus ancien type bien marqué.

Si les descriptions qu'on vient de lire diffèrent sur bien des points de celles qu'on trouve dans les bibliographies proprement dites, c'est que j'ai voulu indiquer la source de chaque groupe de textes plutôt que les détails auxquels se bornent la plupart des bibliographes (format, caractères typographiques, etc.), quoique ces détails aient une importance que je n'ai pas manqué de relever en parlant de certaines éditions vraiment typiques. Cet exposé n'est pas complet et il est provisoire.

III

LES MANUSCRITS

J'ai vu quatre manuscrits de *Pathelin*.

1. Nouvelles acquisitions, 4723, Bibliothèque Nationale.
2. Ms. 15080, Bibliothèque Nationale (le ms. Bigot).
3. Ms. fr. 24647, Bibliothèque Nationale (le ms. La Vallière).
4. Un ms. à Harvard University (nous l'appellerons le ms. H.).

1. — *Le ms. 4723.*

Dans le numéro des *Modern Language Notes* de mars 1906, j'ai affirmé que ce ms. remonte à un imprimé. Cet imprimé, c'est l'édition de Pierre Levet (*supra*, p. 10) ; on trouvera toutes les preuves de cette affirmation dans un article que la *Romania* a annoncé en 1916, mais qui ne paraîtra qu'après la publication de la présente *Étude*.

2. — *Le ms. Bigot.*

Cette désignation provient d'une inscription moderne sur le premier feuillet du texte : « Ce Manuscrit vient de M. Bigot. » C'est un ms. sur papier, contenant un filigrane dont je ne saurais donner la date. Il représente une licorne dont la queue est courbée en arc à demi tendu et qui tient la patte de devant levée. La corne a 3 cm. de long ; l'extrémité du museau est à 6.5 cm. de l'extrémité de la queue. Ce filigrane ressemble aux numéros 10013, 11014 et 10021 des spécimens reproduits par Briquet dans *Les Filigranes*, trois spécimens que Briquet assigne à la région nord-est. Plusieurs formes dans le texte indiquent également un scribe (ou compilateur) de cette région ; notons, par exemple : *esche*, vv. 569, 1137, etc. (au lieu de *esse* ou *est ce*) ; *riache* (au lieu de *riace*), v. 765, rimé avec *fache* (au lieu de *fasse* ou *face*), *cha*

(au lieu de *ça*), vv. 611, 852, 872), *cômenché*, v. 855 (au lieu de *commencer*). On y remarque d'autres formes dialectales, comme *esrache*, v. 428 (au lieu de *arrache* [*arraché*], *essaimees* (?), v. 1092 (au lieu de *essommees* ou *assommees*), *diligaumét*, v. 1198. Il y manque beaucoup de vers : 306-312, 530-537, 866, 869-870, 921-930 (remplacés par un jargon tout à fait différent du jargon original), 1007 (point où Le Caron avait mutilé le texte), 1425-6. Après le v. 1002, le compilateur a intercalé 56 vers de galimatias que Génin a reproduits en appendice, non sans un certain nombre d'erreurs. Ce ms. n'est pas toujours facile à déchiffrer. Il finit par le *Bee* du v. 1555, suivi de 8 vers ajoutés par une main moderne.

En général, le texte du ms. Bigot reproduit assez fidèlement celui du *Pathelin* que nous connaissons, mais quantité de vers ont été refaits au gré du remanieur ¹, qui semble avoir voulu adapter le texte au goût de quelque auditoire provincial : le v. 19 (*et aprins a cleric longue piece*) devient *a paris Il y a grant piece* ; la leçon *hau Wat Wille*, v. 871, au lieu de *en vuacte vuile* (Le Roy), ou de *en vuacte viulle* (Levet) ; semble indiquer la région de Genappes, mais rien ne justifie la conclusion formulée par Génin ; le *Pathelin* primitif n'a rien à voir avec le pays wallon, ni comme composition ni comme scène.

Ce ms., plutôt ce remaniement, ne remonte pas au delà de l'année 1532, et la preuve, c'est qu'au v. 1531 on trouve les cinq mots que Galiot du Pré a fait ajouter à ce vers (*Or nen croyez rien*). Il ne s'ensuit pas que le remanieur ait connu l'édition même de Galiot ; tout ce que je me hasarderai à affirmer à présent, c'est que ce texte est postérieur à 1532 et que le remanieur s'est peut-être servi d'une édition (sinon de deux ou de plusieurs) où le texte que Galiot avait fait restituer à son naturel s'était contaminé de nouveau par une confusion

1. Voici quelques exemples de ces variantes : V. 185 ; *vous tenez trop bien la doctrine*. V. 273 : *foy que doy les sains de bretagne*. Vv. 748-9 : *car certes il ne donnoit rien || ne pour feste ne pour dimanche*. V. 1035 : *embougler*. V. 1385 : *desrea* (Levet : *dieu rea*).

avec celui d'un dérivé de la série *Le Caron-Malaunoy*, etc. : au v. 726, on lit : *non a. et pourquoy done en vienge*, et au v. 1008 on trouve ce qui peut être une trace de la confusion créée par *Le Caron*, car des vv. 1007 et 1008 il ne reste que *chûn emporte mon auoir*, suivi (v. 1009) de *dont Ie me doy formêt doloir* (Levet : *et prent ce quil en peust [= peult] auoir*) ; *pour neât gabe*, v. 1014) peut remonter à *Le Caron*.

Tout mutilé qu'il soit, ce texte offre plusieurs leçons qui peuvent éclaircir certaines obscurités du texte de *Le Roy* ou qui ont quelque intérêt en elles-mêmes, mais ces leçons exigeraient une étude particulière qui serait hors de propos dans cette monographie.

3. — *Le ms. La Vallière.*

Ms. sur papier, contenant un filigrane. Ce filigrane paraît représenter le contour d'un animal fantastique qui ressemble un peu à une grenouille dont les pattes de devant auraient été transformées en nageoires et qui a, en guise de queue, une fleur de lis, entre les pattes de derrière.

Ce ms. contient (1) une *Moralite a vj personaiges [le petit, le grant, justice, conseil, paris]* ; (2) *Pathelin*, ff. 48-91 ; une *Moralite a vj personaiges cest ascavoir aucun [personnage] cognaissance malice autorite et maleurte*, pièce qui finit sur le verso du f. 157 ; (4) une pièce sans titre (c'est la *Farce de la Pipée*) où sont personnifiés *Rouge Gorge*, *Plaisant folle*, etc. ¹

F. 48 *Cy comance la farce de Maistre || pierre patelin a v. personaiges || Maistre pierre sa femme le drapier || le bergier le iuge.*

Maistre pierre incipit

Après le dernier vers authentique (ici : *Si me trouve je luy pardonne*), ce ms. a un épilogue :

le bergier
Si me trouve je luy pardonne

1. Voyez Petit de Julleville, *Répertoire*, p. 37.

Il couient tirer ma giestre
 Jay trompe des trompeurs le maistre
 Quar tromperie est de tel estre
 que qui trompe trompe doibt estre
 prenez en gre la comedye
 adieu toute la compaignie

Explicit

Ce manuscrit remonte (comme le ms. Bigot) à un imprimé, peut-être à l'édition publiée *Chez Robert & Jehan du Gord, freres, ... A Rouen, ... 1553*, car au v. 157 le ms. et l'imprimé ont tous les deux la leçon *Estes vous et sans difference*, accord qu'on ne saurait attribuer au pur hasard (Levet a : *si series vous sans difference*). Pourtant, il faut signaler deux leçons qui sont, l'une approximativement, l'autre exactement, d'accord avec ce qu'on trouve dans le ms. Bigot :

Bigot : tout parlât cōment Il latine [vv. 97 ss.]
 nostre dame cōme Il estime
 largemēt la diuinite

La V. : tout en parlant il ... [?] fine [? p(ar)t *In fine*]
 Ne veez vo ' come Il latine
 Haultement la diuinite

Bigot & La V. : pater reuerendissime [vv. 958-9]
 pater metuendissime

Aux vv. 1007-10 le texte est un peu corrompu, mais cette corruption ne remonte pas à Le Caron ; on y lit :

Ha dea chūn me paist de lobes
 Et emporte tout mon auoir
 Et prent çę qlz pouent auoir

Puisque ces deux mss. ont exactement la même leçon aux vv. 958-959, et que cette leçon est trop étrange pour qu'on puisse l'attribuer au hasard, de deux choses l'une : ou bien il s'agit d'une dérivation directe, ou bien les deux scribes ou remanieurs ont tiré la dite leçon de quelque source à moi inconnue ; c'est cette dernière alternative qui semble la seule

probable. Quoi qu'il en soit, la leçon *au feu*, v. 699, remonte à l'édition de Levet, donc à un imprimé.

Les vers suivants manquent : 49-56, 259, 563, 920 et 1531, cette dernière omission étant très significative (voyez *supra*, pp. 39, 42). A commencer par le v. 912, on trouve des vers intercalés, jusqu'au v. 931, inclusivement, et il y a plusieurs autres vers où le texte a été plus ou moins refait ; j'en citerai quelques-uns :

V. 3 : *a brouiller ne haraser* (Bigot : *A brouillier ne a baracher*). V. 13 : *ung droit advocat desotz lorme*. V. 19 : *Et a este clerck longue presse*. Vv. 58-59 : *Si ont celx qui de beau veloux || Sont vestuz ou de camocaz*. V. 132 : *Ou temps q̄ le voys maintenât*. V. 134 : *Pō le temps Il estoit tenu*. V. 138 : *Des biens temporeulx*. V. 185 : *Vous nestez pas hors de lorine*. V. 217 : *Qui ne vit oncq pere ne mere* (voyez *infra*, p. 78). V. 261 : *Pour faire robbe bonne et belle*. V. 273 : *Nenny par saint iacques despaigne*. V. 648 : *Par lame du filz de mon pere*. V. 692 : ... *fusiciens*. V. 772 : ... *becsiaunes*. Vv. 1518-9 : *Oustez en vostre fantasye || a vous estez en resuerye*. V. 1520 : *Cest ung aultre daultre plumage*.

La plupart de ces variantes doivent être du cru du scribe ou du remanieur ; il se peut qu'elles n'aient pas empêché « toute la compagnie » de goûter cette forme de la « comedye », bien plus fidèle au texte original que ne l'est le ms. Bigot.

4. — *Le ms. de Harvard*

Ms. sur papier, acquis le 2 septembre 1878, à la vente de la Medlicott Library. *Maistre Pierre Pathelin*. 73 pages (16.7 × 10.4 cm.). Après *Pathelin* on trouve une « chanson » :

Un Jour passoye
 Pres la saussoye
 Disant sornettes,
 La cheuauchoye
Etc.



Maistre pierre commence

**Sainte marie, griffemette
Pour quelque paine que ie mette
Acabasser na ramasser
nous ne pouons rien amasser
or viz ie que iauocassoye**

Maistre Pierre
En contant sur ses dois
Édition de Pierre Levet

Pathelin
Dea cest trop
Le drappier
Ha vous ne scaues
comment le drap est encheri
trestout le bestail est peri
cest puer par la grant froidure



Dea cest trop

Deuxième illustration de Levet

Ce sont les premiers vers du *Blason de faulses amours*, de Guillaume Alecis. La leçon *Nenni, tant de peine m'engage* (v. 273 du *Pathelin*) confirme la conclusion que le copiste doit son texte à l'une des éditions qui remontent à celle de Galiot du Pré (*supra*, p. 44); il n'y a donc aucune raison pour s'appesantir sur le sens des mots « transcrit sur l'original » que le copiste a écrits au-dessous du dernier vers de sa « chanson » (*Ceux qu'elle tient en son lien*). Le copiste ajoute la date de son travail : « le Lundi 20^e de Sept^{bre} », indication qui aurait plus de valeur s'il s'était avisé d'ajouter l'année. Son nom, griffonné après « Transcrit », etc., paraît avoir été Jules [?] J. Panort (ou Pavort), mais j'ai dû renoncer à l'espoir de pouvoir le déchiffrer.

Dans ce ms., la farce est divisée en 14 scènes, dont la dernière s'appelle « Scene trezième et derniere » parce que deux scènes sont indiquées par « Scène huitieme ». Ces divisions permettront à ceux que cela pourra intéresser de nommer la source immédiate de ce texte, de la farce et de la chanson, et, par conséquent, de compléter, au moins approximativement, la date ci-dessus citée.

Dans un article publié en 1905, j'ai beaucoup exagéré l'importance de ce ms.; comme toutes les formes de *Pathelin*, celle-ci avait bien le droit d'être examinée; on voit à quoi cet examen, répété après plusieurs années de recherches, a abouti.

CHAPITRE II

COMMENTAIRE SUR QUELQUES PASSAGES DU TEXTE DE *PATHELIN*

1. — *Cabasser*, v. 3.

Maistre pierre commence
Sainte marie guillemette
Pour quelque paine que ie mette
a cabasser na ramasser
nous ne pouons rien amasser
or vis ie que iauocassoye.

Au v. 3, toutes les éditions anciennes ont la même leçon que Le Roy. Le ms. Bigot porte : *A brouillier ne a baracher*. Le ms. 25467 : *a brouiller ne haraser*. Génin invente et défend l'altération que voici : « A cabuser n'a ravasser », en déclarant que « *cabasser* fait un contresens, puisqu'il n'a jamais signifié autre chose que *gaspiller*, comme au vers 4139 » :

L'Aiglelet, maint aigneau de lait
Tu as cabassé à ton maistre ?

Puis, Génin affirme que « *Amasser*, *ramasser* ne peuvent pas se trouver ensemble à la rime. » Et il ajoute : « La leçon *ravasser* m'est fournie par la copie de M. de Monmerqué, faite sur un manuscrit du xvii^e siècle, supposé de la main de Huet, et dont la trace est aujourd'hui perdue. »

« De Laulnaye, dans son glossaire de Rabelais, cite le vers 3 de *Patelin* où il explique ingénieusement, mais arbitrairement, *cabasser*, ramasser, entasser, dans un *cabas*. Le Complément du dictionnaire de l'Académie (Didot, 1842)

donne « Cabasser, voler, cacher, tromper, agir de ruse. » Contresens et conjectures suggérées par cet endroit du *Pate-lin* manifestement corrompu, et affirmées sans hésitation, selon l'usage. Il suffit d'ouvrir Du Cange au mot *Cabusare*. »

On n'a pas besoin de citer beaucoup d'exemples pour montrer qu'au xv^e siècle le mot *cabas* avait, outre le sens qu'il a gardé, un sens figuré appartenant également au verbe, et que, par conséquent, la leçon primitive, justifiée par nos exemples, doit être conservée. Ce qui est peut-être plus important, nos exemples permettront, je crois, de voir que *cabas* et *cabasser* étaient des euphémismes ou bien des expressions argotiques (c'est souvent la même chose) qu'on employait pour éviter d'autres expressions trop crues, telles que *voler*, *embler*, etc. Essayons d'en saisir la nuance ou les nuances :

...aussi le nez remuselé, racourcy,
pressé comme une figue de vieulx
cabas, etc.

(*R. An. Po. Fr.*, IV, 277.)

.....portans dessus la teste
Pour cabasset la marque de la beste.

(*R. An. Po. Fr.*, VII, 55.)

mes il a joué du cabas
trop lourdement pour une fois,
car il emporte le droit chois
et la fleur de nostre heritage.

(*Mist. Pass.*, 26367-70.)

De cabas et brouillerie
Ne vient que malle fin, etc.

(*R. An. Po. Fr.*, V, 103.)

Vieil homme cas,
Pensant son cas,
A courroux maint

Si on accepte la définition de Cotgrave, Pathelin est un avocat peu connu, un avocat insignifiant. Lacroix, dans une note : « C'est-à-dire : attendant des causes qui ne viennent point ; avocat sans cause. Autrefois, le juge assignait les parties sous l'orme du village. Génin remarque avec raison que le proverbe : *Attendez-moi sous l'orme !* doit remonter au temps où saint Louis rendait la justice sous un arbre à Vincennes¹. » Ni Génin ni Lacroix ne citent aucun document.

Est-ce que *aduocat dessoubz l'orme* signifie seulement que Pathelin n'a pas de clients ? ou bien, qu'il n'a pas plus de clients qu'un avocat de village, ou qu'il n'est qu'un avocat de bas étage ?

Il faut avouer que le texte n'est pas tout à fait clair, mais ce manque de clarté s'explique, je crois, par ce fait que Pathelin ne veut pas se regarder comme un homme complètement discrédité et vaincu ; malgré le vers *or vis ie que iauocas-soye* (v. 5), malgré la misère dont parle Guillemette (vv. 28-33), il espère toujours (vv. 34-44), et on dirait que son oisiveté ne tient qu'à sa paresse (vv. 20-21, 34-43).

Avant d'approfondir davantage les indices fournis par le contexte, essayons de remonter vers les sources de la locution *aduocat dessoubz l'orme* et, incidemment, du proverbe : *Attendez-moi sous l'orme*.

Dans la *Suite de la Clef, ou Journal historique sur les matières du tems* (juillet 1750, tome lxxviii, Paris, pp. 426-30), Dreux du Radier inséra un mémoire qui peut servir de point de départ à nos recherches, quoique ce bon archéologue n'indique pas bien clairement toutes ses sources. Si ce qu'il dit éclaircit un peu le texte de *Pathelin*, sachons-lui gré de son aide : il ne mentionne pas notre farce. Je le citerai :

« Les grands seigneurs sous les premiers Rois de la dernière

à la porte de leurs maisons, d'ordinaire sous quelque orme. . . , pourquoi les juges de village sont communément appelés *juges dessous l'orme*. » (Voir aussi Claude Fauchet, *Œuvres*, fol. 578 recto : « Ces plaids & gieux ou ieux souz l'ormel », etc., mais Fauchet ajoute fort peu à ce que nous savions déjà).

1. C'était un chêne. Voir Joinville.

race après avoir tenu la justice par eux-mêmes la confièrent à des personnes de leurs maisons, qui la tenoient souvent dans les Places publiques ou dans le Carrefour du Village ou Hameau où ils demeuroient. Il y avoit dans ces Places, comme il y a encore [en 1750], un grand arbre, qui est presque toujours un *Orme*, celui de tous les arbres qui s'étend le plus, & donne le plus d'ombrage.

« Le grand nombre de témoins qui assistoient aux actes de la moindre conséquence dans les 9. 10. 11. 12. 13. & même 14. siècles exigeoit qu'ils se fissent dans les places publiques, & c'étoit apparemment, comme cela arrive encore aujourd'hui, sous l'*Orme* du Carrefour : quand il s'agit de délibérations publiques, les habitans des Villages s'assemblent encore dans la Place, ou devant l'Eglise qui en est souvent assez prochaine. En ces occasions le Notaire ou Tabellion instrumente *sous l'Orme*, où comparoissent le Syndic & les Habitans, ce lieu étant encore plus décent qu'un cabaret de Village, dans les cas où il s'en trouveroit : car il n'y en a pas dans tous les Villages.

« Malgré les sages dispositions de l'Ordonnance de 1667, il se trouve encore bien des Seigneurs qui n'ont pas fait les frais d'un Auditoire public pour administrer la justice. Leurs Officiers la rendent *sous l'Orme* du Village. Avant cette Ordonnance il est à présumer que les Juges *sous l'Orme* étoient en bien plus grand nombre.

« Il s'ensuit de cet usage très commun qu'entre les Habitans du Village, ou les Vasseaux d'un même Seigneur... » on arrangeait des rendez-vous *sous l'orme* pour régler diverses affaires, etc., et, selon Dreux du Radier, « Ceux qui se refusoient à ces devoirs, pour s'en moquer disoient, *attendez-moi sous l'Orme*, qui étoit le rendez-vous le plus naturel, *vous m'attendrez longtemps.* »

Quoique cet exposé soit postérieur de presque trois siècles à notre farce, on voit qu'il établit certains faits importants sur lesquels il serait superflu d'insister¹.

1. On sait que les coutumes du moyen âge survivaient en grand nombre encore en 1750, époque où écrivait Dreux du Radier.

un endroit où il faut supposer trop de luxe pour un village ou un hameau, et où il faut supposer l'existence de plusieurs avocats, quand même ceux-ci ne seraient pas à compter parmi

[58-59] ceux qui de camelos
sont vestus et de camocas

Pathelin a perdu sa clientèle (par conséquent, il est pour le moment un avocat sans causes), et sa réputation est mauvaise (vv. 44-57, et *passim*), mais il n'a pas été privé du droit de plaider, car c'est lui qui défendra Aignelet et que le Juge invitera à souper. A tout prendre, il est difficile de voir dans la locution *advocat dessoubz l'orme* autre chose qu'une expression de mépris à laquelle il ne faut pas attacher une signification précise; il semble que la définition que donne Cotgrave suffise et que cette définition s'accorde avec l'opinion de Joceaume, qui appellera Pathelin *cest advocat d'eau douce* (v. 756) et *cest advocat potatif a trois lecons et trois pseaulmes* (vv. 770-71).

Dans la *Farce de Colin*, le père de Colin, Thevot, maire et magistrat, parle ainsi à une femme qui lui demande justice :

Venez vous comparoir soubz l'orme ;
Vous aurez expedition.

La femme répond :

Je voys mener paistre ma vache.
Je reviendrai incontinent.
Vous me trouverez seurement
Soubz l'orme où vous avez dit.

(*An. Th. Fr.*, II, 403.)

Au figuré, *l'orme* veut dire, aussi, un endroit où l'on pouvait attendre en vain, croquer le marmot :

Je croy qu'il fait meilleur icy
qu'il ne fait aller peler l'orme.

(*Mist. de la Passion*, 11229-30.)

Dans l'*Enquête d'entre la simple et la rusée* de Coquillard, citée par Génin, on n'a probablement qu'un écho de *Pathelin* :

Maistre Mathieu de Hocheprune
 Patron des enfants dissolus,
 Notaire en parchemin de corne
 Et grant avocat dessoubz l'orme.

Quant à *potatif* (v. 770), leçon de toutes les éditions anciennes, Génin l'a changée en « portatif », et voici son explication : « *Avocat portatif*, comme l'on disait *évêque portatif*, c'est ce que nous disons aujourd'hui *évêque in partibus infidelium*, ou simplement *in partibus*, c'est-à-dire évêque sans évêché. — « Ainsy sont ilz mitrez comme beaux petits « evesques portatifs. » (*Le moyen de parvenir*, ch. 59, ABSOLUTION.) « Cela est aussi bon que le fait de M. de Césarée, « evesque portatif, qui fesoit sa visite par le diocèse d'un qui « l'en avoit prié. » (*Ibid.*, 77, *Commitimus*.) Ainsi, par analogie, l'avocat portatif était avocat sans cause, avocat *in partibus*. » Comme le démontre un grand nombre de rimes et de graphies sans *r*, cette consonne s'omettait souvent au xv^e siècle, ce qui justifierait à un certain point l'altération en question¹. Mais comment Génin explique-t-il le *potatif* du v. 1522 ? Là encore c'est le Drapier qui parle et il dit :

He deable il na pas [le] visaige
 ainsi potatif ne si fade [que vous, Maistre Pierre]

« *Potatif*, de *potare*, boire. *Visage potatif*, face d'ivrogne... », etc.

1. Rimes dans Villon : *bonne* [= borne] : *sonne* : *Serbonne* : *bonne* (*Lais*, 274-9) ; *Charles* : *masles*, etc. (*Test.*, 65-71) ; *rouges* : *courges* : *bouges* : *Bourges* (*Test.*, 1223-8) ; *Merle* : *mesle* (*Test.*, 1266-8). Dans la *Passion de Semur* (8234-5) : *abre* : *Calabre* (*abre* est fréquent dans cette pièce). Villon a *ambesars* et *eschappin* (*Test.*, 694, 1043). Dans *Pathelin* (1206-7) : *aduocat* : *moquart*. On trouvera d'autres exemples dans Brunot, *Hist.*, dans Nyrop, etc. Puisqu'on trouve des rimes telles que *dame* : *d'asne* (Villon, *T.*, 1564-6) ; *repugne* : *une* (*Mist. Viel Test.*, 4549-50), et beaucoup d'autres qui paraissent inexacts, il vaut peut-être mieux s'en tenir en général au témoignage des formes qui se trouvent à la rime ou ailleurs fréquemment sans *r*, ou bien qui l'ont malgré leur forme latine et leur forme moderne.

A mon avis, c'est là le sens qu'il faut donner à cet adjectif dans les deux cas. Aucun autre exemple de cette forme ne m'est connu, mais, dans *la Condamnacion de Banquet* (moralité de 1507, environ), on trouve *potateur* et *bons archipotateurs* :

Devinez se, pour le Docteur,
De boire je m'espargneray.
Je seray toujours potateur,
Et mon ventre bien fourniray.

C'est « Je pleige d'autant » qui parle.

Si la forme *potatif* s'admet avec *visaige*, pourquoi ne serait-elle pas admissible avec *advocat*? Mais, si *advocat potatif* est la leçon authentique, n'est-il pas possible que l'auteur ait voulu éveiller l'idée que Pathelin est un avocat *putatif*? (en même temps, un ivrogne?) :

Deux gros yeulx rians putatifz¹.

(*An. Po. Fr.*, VI, 201.)

3. — *Grimaire*, v. 19.

Pathelin

[14] Encor ne le dis ie pas pour me
vanter. mais na au territoire
ou nous tenons nostre auditoire
homme plus saige fors le maire

Guillemette

Aussy a il leu le grimaire
[20] et aprins a clerc longue piece

Le contexte indique que *le grimaire* avait deux sens, l'un

1. J'ajoute cette citation parce que son *putatifz* a l'air d'être une déformation de *potatif* (*putatif* est employé par Eustache Deschamps).

destiné à exprimer la naïveté ou l'ignorance de Guillemette, l'autre à faire sourire les spectateurs. Pour Guillemette, si le maire est *saige* — c'est-à-dire, habile, instruit — c'est qu'il a *leu le grimaire*, et elle n'a pas l'air de vouloir se moquer de lui. On voit bien qu'elle regarde *le grimaire* comme une source d'instruction, comme une des deux sources principales auxquelles le maire doit sa *saigesse*. Cependant, il se peut que cette femme confonde l'enseignement des écoles avec la magie, comme le fait ironiquement l'auteur du fabliau de Martin Hapart :

Le gramaire, se dient, lut
 .I. clerc, qui sot molt de latin;
 L'Anemi tantost s'aparust : . . .

(*Recueil Gén.*, M. et R., II, p. 176.)

Le mot *grimaire* pouvait avoir en même temps un sens méprisant, selon l'intention de celui qui s'en servait, bien entendu, comme dans le passage suivant :

Devaunt nostre sire en pleniere cour
 Sunt meint jogleur et meint lechour ;
 Molt bien sevent de tricherie,
 D'enchaumentz et genglerie,
 E font parroistre par lur grymoire
 Voir comme mençonge, mençonge comme voire.

(*Recueil Gén.*, M. et R., II, 242.)

Voilà, je crois, le sens que l'auditoire devait attacher à ce mot, tout en devinant le sens que, à mon avis, Guillemette y attache, car, au xv^e siècle comme au xiii^e, *le grimaire* pouvait avoir les deux significations que je viens de signaler et qui, d'ailleurs, sont bien connues ; je ne les distingue ici que pour relever l'intention apparente de l'auteur ¹.

1. Sur le *grimaire* ou *grimoire*, voyez les citations du *Dict. Gén.* et la remarque, *ibid.* Selon le *Dictionnaire infernal* de Collin de Plancy, 1826 (vol. III), il existe trois grimoires : (1) *Gremoire* [sic] *du pape Honorius*, avec un recueil des plus rares secrets, Rome, 1670. (« Les cinquante premières pages ne contiennent que des conjurations. »

La locution [a] *aprens a clerc* est difficile en elle-même, ce n'est pas le contexte qui la rend obscure.

J'interprète *a clerc* par *chez un clerc*, et la syntaxe que j'y vois est celle de *a mestre* dans

Or vuel amer, or sui a mestre,
Or m'aprendra amors — et quoi ?
(*Cligès*, 946-47.)

Mais comment faut-il expliquer la locution *aprendre a lettre* (v. 22) ?

A qui veez vous que ne despesche
Sa cause se ie my vueil mettre
et si na prins [= n'aprens] oncques a lettre
que ung peu. *Etc.*

Ici, je crois, *a lettre* correspond à un *ad literam*, signifiant : conforme aux symboles écrits du latin. Dans son *Roman de Troie* (vv. 33-40), Wace dit :

E por ço me vueil travaillier
En une estoire comencier,
Que de latin, ou jo la truis,
Se j'ai le sen e se jo puis,
La voudrai si en romanz metre
Que cil qui n'entendent la letre
Se puissent deduire el romanz :

La langue que *Pathelin* n'avait jamais apprise (ou étudiée) était le latin, comme le montre ce qu'il ajoute :

mais ie mose vanter
que ie say aussi bien chanter
ou liure avecques nostre prestre
que se ieusses este a maistre
autant que charles en espaigne

C. de P.). (2) *Grimorium verum, vel probatissimæ Salomonis claviculæ rabbini hæbraici*, etc., « traduit ... par Plangière, jésuite dominicain », etc., 1517. (3) *Le grand grimoire avec la grande clavicule de Salomon*.

Tel dit messe qui n'est pas prestre, écrit Guillaume Alecis (I, 115), et le *ou liure* de Pathelin renvoie à un livre latin contenant des leçons et des psaumes; on apprend, en effet, du Drapier (vv. 770-4) que Pathelin est un *advocat potatif*, a *trois leçons et trois pseaulmes*.

Restent à citer, comme pièces justificatives, cinq passages :

En m'enfance mauvaise adonques,
 Saint pere, je tuay mon maistre
 Qui me devoit apprendre a lettre.
 (*Miracle*, XXXIII, vv. 1212-14.)

Et [Nature] volt au doler la main metre,
 Ains que je fusse mis a lettre.
 (*Rose*, vv. 22179-80.)

Mes freres sans arrestoison
 Cest enfant con moinne vestez,
 Puis vueil qu'a lettre le mettez, . . .
 (*Miracle*, XXXVIII, vv. 1336-38.)

Ilz sauront, je l'ayme plus chier,
Ave salus, tibi decus
 Sans plus grans lettres enserchier :
 Tousjours n'ont pas clers l'au dessus.
 (Villon, *T.*, vv. 1286-89.)

Car je vueil que [mon fils] sache de lettre.
 (*Miracle*, XXV, v. 33.)

Pour résumer et compléter cette discussion, aux yeux de Guillemette, le *grimaire* n'est pas un des livres qu'on étudie à l'école¹, ce livre n'est donc pas la grammaire proprement dite, mais il n'en est pas moins un livre instructif, sérieux (non pas saugrenu), qui peut rendre les gens *saiges*, aussi bien que les choses qu'ils apprennent a *clerc*. Quant à Pathe-

1. Sur le rapport entre la connaissance du latin et la nécromancie, voyez le récit de B. Cellini (*Vita*, éd. O. Bacci, p. 128) : « Io li dissi [al prete negromante], che se io avessi lottere latine, che molto volentieri farei una tal cosa. Pur lui mi persuadeva. dicendomi che le lettere latine non mi servivano a nulla », etc. Dans Rabelais (IV, 45), on lit : « Autour de luy estoient trois prebstres bien ras et tonsurés, lisans le grimoyre et conjurans les diables. »

lin, bien qu'il n'ait passé que peu de temps à étudier le latin, il en sait assez long pour pouvoir lire des psalmes, les chanter *ou livre*, phrase qui peut signifier qu'il sait aussi lire de la musique. A l'appui de cette dernière hypothèse, je ne puis citer aucun document français, mais voici un passage du *Cortegiano* (Cian, II, xiii, 4-5) qui semble éclaircir *ou liure* : « Bella musica, rispose messer Federico, parmi il cantare bene a libro sicuramente e con bella maniera » ; etc. ¹ Et, en 1531, Tindale a écrit : « I think it meete that euery ohristen man... know it, by roate and without the boke. » Il ne me semble pas que la locution *et si naprins oncques a lettre* puisse signifier « je n'ai jamais appris à lire » (que un peu) ; car, si Maistre Pierre n'a pas passé *Set anz tuz pleins* à l'école, il y a passé au moins quelque temps, et, s'il y a passé quelque temps, ç'a été pour apprendre (?) un peu de latin, tel que les prêtres ou les clerks l'enseignaient aux écoliers de cette époque ².

Quelle que soit la signification exacte de *a lettre* (v. 22), nous savons que Pathelin n'ignore pas le latin, car, aux vv. 957-968, il en débite pour achever l'ahurissement du Drapier ; d'ailleurs, en sa qualité d'avocat il n'aurait pas pu l'ignorer tout à fait.

Je me figure qu'en laissant Maistre Pierre se dépeindre, comme par hasard, dans cette attitude pieuse, l'auteur a voulu introduire dans sa pièce un trait de satire, qu'il lance ainsi d'une façon toute impersonnelle et qui n'atteint pas que notre avocat. Au xvi^e siècle, Noël du Fail (*Prop. Rus. et F.*,

1. Une note de Cian (livre I, ch. xvii, pp. 1-4) montre que mon explication de cette locution (*a libro*) est correcte.

2. Vers 1477, les enfants passaient six ans à l'école (et non pas *Set anz tuz pleins* !), souvent « dans le cloître des églises. Des écoles de grammaire [terme qu'on n'appliquait qu'au latin] étaient souvent annexées aux cathédrales et les enfants pouvaient loger chez les chanoines.... D'autres fois, pour recevoir l'instruction première, les enfants allaient demeurer chez un prêtre. » ... Le prêtre devait les instruire en « mœurs et science », leur apprendre à écrire, etc. Voyez Champion, *Villon*, I, 21-22.

éd. 1874, I, 14) décrit un vigneron¹ qui

ne se peult tenir qu'aux
Dimenches ne chante au lutrin avec ceste mode
antique de gringoter ;...

Ces citations nous permettent-elles de comprendre un peu mieux les paroles railleuses que Guillemette adresse à son mari un instant après la seconde dérouté du Drapier? Je le crois.

Levet : [748-49] auoy dea il ne faisoit rien [Le Roy : *quoy dea*]
aux dimenches.

4. — *Chaudes testes*, v. 52.

Guillemette accuse son mari d'être un avocat louche,

de tromper

[45] vous en estes ung fin droit maistre
Pathelin
Par celluy dieu qui me fist naistre
mais de droite advocasserie
Guillemette
Par ma foy mais de tromperie
combien vrayement ie men aduis[e]

[50] quant a vray dire sans clergise
et sans sens naturel vous estes
tenu lune des chaudes testes²
qui soit en toute la parroisse

(V. 50. Ed. Arsenal B. L. 11234 : *Quant a vray dire de clergise*³.)

1. Dans la XLVII^e des Nouvelles de Bonaventure des Périers, un enfant qui bégaie est recommandé au vicaire de Saint-Didier, « qui le faisait psalmodier à l'église, chanter des leçons de matines et de vigiles, et des *Benedicamus*, pour lui façonner sa langue. »

2. Au superlatif. N. B. et cf. le degré exprimé par *na... homme plus saige fors le maire* (vv. 15-17), aussi vv. 8-9.

3. Éd. imprimée vers 1515 ; remonte à Malaunoy. Voyez p. 35, *supra*.

Reste à expliquer *combien vraiment* (v. 49). Doit-on rattacher ce *combien* à *vrayement*? ou bien, équivaut-il à « How well »? — ce qui ferait de *vrayement* un adverbe simple intercalé¹.

5. — *Gentil marchande*, v. 63.

Pourquoi *Pathelin* appelle-t-il *Guillemette gentil marchande*? et que signifie *quel marchand* au v. 96?

[*Pathelin*]

[62] laissons en paix ceste bauerie
ie [men] vueil aler a la foire
Guillemette

A la foire

Pathelin

Par saint iehan voire
a la foire gentil marchande
vous desplaist il se ie marchande

[67] du drap ou quelque aultre suffraige

M. Schneegans imprime le v. 63 entre guillemets, interprétation simple, ingénieuse et peut-être convaincante — il faut dire « peut-être », car on ne trouve dans les textes anciens aucun jeu de scène, sauf sur le v. 80 (*Pathelin en contant sur ses dois*). On peut donc supposer qu'au lieu de réciter ce vers, Maître Pierre le fredonne ou le chante, gaiement, peut-être en badinant Guillemette, comme si la demande de Guillemette lui rappelait un vers de chanson bien à propos. Or, ce vers le trouve-t-on, tel quel ou presque tel quel, dans quelqu'un des chansonniers qui ont survécu? n'importe où?

1. La forme *com* est fréquente dans Villon et s'emploie encore au xvi^e siècle. Aucun exemple assuré dans *Pathelin*.

Pas que je sache. Pourtant, dans plusieurs pièces (des farces, etc.) d'à peu près la même époque que la nôtre, on trouve des vers cités de diverses sortes et, entre autres, des vers de chansons. Par exemple, dans la *Farce du munyer* (éd. 1859, p. 246), le meunier cite, peut-être en les chantant, ces vers :

Robin a trouvé Marion,
Marion toujours Robin trouve.

Et dans *La condamnation de Bancquet*, moralité que Verard a imprimée en 1507, mais qui peut avoir existé un peu avant cette année, « Bonne Compagnie » s'écrie :

Sus, gallans, qui avez l'usaige
De harper ou instrumenter :
Une chanson convient fleuter...

sur quoi, « Bonne Compagnie » cite le premier vers, ou quelque vers bien connu, de treize ou de quatorze chansons alors en vogue.

Il se peut, cependant, que l'interprétation de M. Schneegans, si ingénieuse soit-elle, ne s'accorde pas avec l'intention de l'auteur. Étudions quelques exemples qui peuvent jeter un peu de lumière sur *quel marchand* (v. 96) et, en même temps, sur *gentil marchande* (v. 65).

Pathelin dit *Gardez tout* (bien qu'il n'y ait presque rien à garder) et s'en va à la foire.

Guillemette

[96] He dieu quel marchand
pleust or a dieu qui ny vist goutte

M. Nyrop¹ suppose que ce *quel marchand* se rapporte, non pas à Pathelin, mais à un *marchant* quelconque. Ce n'est donc pas *quel marchand !* qu'il faudrait lire, selon M. Nyrop, mais *quel marchand ?* c'est-à-dire : « Quel marchand serait assez sot... » ; puis, *pleust or a dieu qui* [= qu'il — ce mar-

1. « Observations », etc.; voyez la note 1, p. 104.

Il semble, donc, qu'il y ait au moins deux façons ¹ raisonnables d'interpréter ces vers, celle de M. Nyrop et celle qui résulte de l'autre signification moins connue du mot *marchant* : ce sont (1) *quel marchand ?* et (2) *quel marchand !* Mais *marchant* avait encore un autre sens qu'il faut mettre à l'épreuve : *acheteur* ².

Il se peut, donc, que Guillemette veuille dire :

Quel acheteur !
pleust or a dieu qui ny vist goutte

c'est-à-dire, pour paraphraser, « Plût à Dieu qu'il n'y vît rien qui le tentât, qu'il ne s'avisât de rien acheter, car il n'a *denier ne maille* » (v. 372) ³.

Cette dernière interprétation de *quel marchand* (comme celle qui la précède) semble forcer le sens ordinaire de la locution *n'y veoir goutte*.

Pour résumer cette discussion, il semble qu'au v. 96 *marchant* ait le sens qu'il a, d'ordinaire, en français moderne, tandis qu'au v. 65 *marchande* peut signifier l'une ou l'autre de deux choses, si Pathelin cite ce vers, une seule chose si c'est Guillemette qui est la *gentil marchande* ; cependant, vu la misère de ce couple, on se demande pourquoi Pathelin appliquerait un pareil terme à Guillemette. Bref, je crois que MM. Nyrop et Scheegans ont deviné juste, tous deux, mais souhaitons que quelqu'un puisse éclaircir complètement ces deux passages.

1. *Coquin, marchand* (celui qui vend), *homme rusé, coureur d'aventures louches* (?), c'est-à-dire, un *marchant* comme Jean le Loup, etc.

2. On dit encore *trouver marchand* (un acheteur). Autrefois *marchant* signifiait fréquemment *acheteur*. Voyez par ex., *Les sept marchans de Naples* (vers 1530), *Recueil P. fr.*, II, 99-100.

3. Il est possible qu'on doive entendre ce *vist* littéralement et que ce *goutte* puisse se rapporter à quelque article en vente. Cf. « Certes, je n'ai goutte d'argent » (*Fab.*, V. 70), et « Je ne scé se ce seroit goutte » — la moindre petite chose (*Miracle*, XXXIX, v. 1524). Le sens actuel de *ne voir goutte* est son sens ordinaire au xv^e siècle.

6. — *Dieu il soit*, v. 101.

Les premières paroles que Pathelin adresse au Drapier, dans le texte de *Le Roy* (v. 101), sont : *dieu il soit* — formule de politesse très fréquente. La leçon de *Levet* (*dieu y soit*) et le contexte mettent le sens de cette locution hors de doute, mais la graphie *il* [= *i*] soulève pour quiconque s'occupe d'éditer les textes anciens un problème qu'il faut résoudre de manière à ne pas fausser la représentation des sons. Ma thèse, c'est qu'on ne doit jamais changer ou moderniser l'orthographe d'un texte si ce n'est pour mieux montrer ce qu'elle a dû signifier pour les premiers lecteurs. Or, dans la plupart des éditions dites « critiques » on trouve des modernisations qui ne font que détruire certains phénomènes de la prononciation ancienne, et il en est ainsi notablement de la graphie *il* (pour *i*), ou *i* (pour *il*), etc.

Que dans la conversation de notre époque (et non pas exclusivement dans la conversation dite « familière ») on prononce très souvent *i* au lieu de *il* ou de *ils*, c'est un fait qu'ont observé tous les phonéticiens, et comme ces pages n'ont pas pour but d'enfoncer des portes ouvertes, je reviens au moyen âge.

Le phénomène en question, si souvent méconnu par les auteurs d'éditions critiques, n'avait rien d'incorrect aux yeux des écrivains médiévaux ; en tout cas, rien n'indique qu'ils l'aient regardé d'un mauvais œil. Au contraire, il se produit dans tous les manuscrits que j'ai lus, et dans d'innombrables éditions anciennes, quitte à être « corrigé » dans les éditions modernes. Dans *Le Roy* et *Levet* on trouve plusieurs exemples de ce phénomène :

[60] quils dient qui sont aduocas [Levet : *qui dient qui*]

vers dont Génin et Schneegans détruisent le vrai caractère en le « corrigeant » ainsi :

Qui tient qu'ilz sont advocas

Schneegans se fortifie d'une note : « 60 *Le R.* qu'ilz d. *Le R. L. B. M.* [= *Le Roy. Levet, Beneaut, Malaunoy*] qui sont '*corr. d'après Jacob* . . . A mon avis, ce n'est pas « corriger », c'est détruire et c'est moderniser un texte ancien à l'usage des gens qui n'aiment pas cette prononciation et qui souffriraient de la voir « enlaidir » le texte d'un chef-d'œuvre.

- (97) pleust or a dieu qui ny vist goutte [*Levet : quil*]
 (269) silz sont elles cy sans rabatre [*Levet : si sont*]
 (343) qui ny a iusques a pampelune
 (345) les escus qui me baillera [*Levet : quil*]
 (472) et si vous dit ce sont trudaines
 (551) bas se voulez qui ne sesueille [*Levet : quil*]
 (733) ne scay quoy qui va flageolant [*Levet : quil*]
 (735) qui semble qui doye resuer [*Levet : quil... quil*]
 (767) sil auenoit quon vous ouyst [*Levet : si aduenoit*]
 (897) mais qui sache que ie le see [*Levet : quil*]
 (1076) et sil vous plaist vous il vendrez [*Levet : si... y*]
 (1225) monseigneur [*sic*] et si vous plaisott [*sic*]
 (1553) ce quil luy a baille lauance [*Levet : ce qui*]

Dans aucun de ces cas nous n'avons le droit de supposer que *si* représente autre chose que *s'i* (= *se il*), car *si* (= « if » anglais) ne se trouve jamais, dans *Pathelin*, devant *ie*, *vous*, etc., ni devant l'article. On peut conserver, mettre en évidence, le vrai caractère de toutes ces leçons, soit en les reproduisant telles quelles (pourvu qu'on les explique), soit en les imprimant comme chaque cas exigera pour être clair aux lecteurs modernes (nous sommes tous des lecteurs modernes !) et facile à comprendre. Voici le résultat de ce dernier procédé : (97) *qu'i' n'y* — (269) *si* — (343) *qu'i'* — (345) *qu'i'* — (472) *s'i' vous* — (551) *qu'i' ne* — (733) *qu'i' va* — (735) *qu'i' semble qu'i' doye* — (767) *s'il auenoit* [*Levet ; s'i' aduenoit*] —

(898) *qu'i' sache* — (1076) *et s'il... vous y* — (1225) *et s'i' vous* — (1553) *ce qui luy*, etc. Il suffira d'une note compréhensive pour expliquer toutes ces graphies. On n'est pas obligé de les justifier, pas plus qu'on n'est obligé de changer en *oui* tous les *oïl* qu'on rencontre dans les textes anciens.

Ces treize exemples, et une foule d'autres, tirés tous de textes du xv^e siècle (car ils y foisonnent), indiquent de quelle façon il faut lire le v. 1287 (*quil ne scait ou il a laisse*) et le v. 1432 (*pour congnoistre quil bien me fait* [Levet : *qui bien me fait*]). Au v. 1287 entendons : *où i' l'a laissé*, et au v. 1432 : *qui le bien me fait*.

7. — *Ainsi*, v. 138.

Pendant plus d'une minute après son arrivée chez le Drapier (vv. 99-135), il est permis à Pathelin de rester debout tandis que lui et le Drapier échangent des formules de politesse, etc. Tout à coup, le Drapier l'interrompt (v. 135) en disant :

Seez vous beau sire
il est bien temps de vous le dire [Levet : *le vous*]
[138] mais ie suis ainsi gracieux

Si simple et clair que le v. 138 puisse paraître, je ne le comprends pas. Aux vv. 183, 255, 378, 436, 903 et 1496, *ainsi* exprime clairement la manière (« de cette façon », « comme vous voyez », etc.). Aux vv. 102 et 142, *ainsi maist dieu que* n'est qu'une façon plus énergique de dire « je vous assure que ». Au v. 111 (*Ainsi vous esbatez*), il peut signifier soit « comme ça » (« C'est comme ça que vous vous amusez » — c'est-à-dire, à travailler), soit « donc », « eh bien », « alors » (« Alors, vous vous amusez ? », « Vous êtes donc de

bonne humeur? »). Au v. 1522 (*ainsi potatif ne si fade*) ce même vocable semble exprimer le degré (superlatif), comme « tellement », avec une idée de comparaison :

He deable il na pas visaige
ainsi potatif ne si fade [Levet; manque dans Le R.]

A moins que *gracieux* n'ait ici (v. 138) quelque sens ou quelque nuance qu'il ne paraît pas avoir ailleurs, notre tâche se borne à interpréter *Ainsi*. Est-ce que le Drapier se reproche ironiquement d'avoir invité ce client en perspective à s'asseoir? ou bien, pour paraphraser, veut-il dire : « Asseyez-vous donc, monsieur. Il est grand temps de vous inviter à vous asseoir (j'aurais dû le faire plus tôt), mais *ainsi* (en vous invitant, enfin, à vous asseoir), je fais preuve de savoir-vivre, d'être *gracieux*). » Ou bien, « Un oubli, monsieur; pardonnez mon manque d'attention; ce que vous disiez m'absorbait complètement; mais, comme vous voyez (*ainsi*), je sais recevoir les gens avec la politesse qui leur est due. » Pour terminer cette discussion, le Drapier veut-il dire : « mais je suis un homme simple (il ne faut pas que mon sans-*façon* vous offense) »? ou, enfin, se réprimande-t-il exclamativement avec une lourde ironie, employant *ainsi* comme un Français moderne emploierait *si*? Il me semble que nos exemples de *ainsi* admettent l'une ou l'autre interprétation, et il se peut qu'en jouant cette farce les acteurs du xv^e siècle aient interprété ce vers tantôt d'une façon, tantôt d'une autre. C'est là une chose qui arrive encore de nos jours.

8. — *Quoncques ne virent pere ne mere*, v. 217

En arrivant chez le Drapier, Pathelin n'avait pour tout capital que *ung paris* (v. 375), il lui fait entendre que lui, Pathelin, a

mis appart quatre vings
escus. pour retraire une rente

Pour un moment, le Drapier paraît un peu soupçonneux, mais notre aventurier dissipe sans peine la méfiance de sa victime, et non seulement il dit

tout men est ung en paiement

mais il fait semblant d'avoir un trésor caché :

[215] Ne me chault couste & vaille
Encore ay ie denier et maille
quoncques ne virent pere ne mere

Le sens du v. 217 paraît évident, mais quelle en est la syntaxe et comment faut-il expliquer cette locution ? Le ms. La Vallière porte *qui ne vit onc pere ne mere*, et le ms. Bigot (selon Lacroix) a cette variante encore plus radicale :

Si tost ! Ne vous chaille !
Encor ay deux deniers et maille
Que ma mere ne vit onc frere. [? = onc, frere]

Ainsi donc, le ms. La Vallière fait de *pere ne mere* le complément direct de *vit*, tandis que le ms. Bigot semble faire un nominatif de son étrange *ma mere... onc frere*. Comme ces deux manuscrits remontent à des imprimés connus, je ne les cite que pour le peu de jour qu'ils peuvent jeter sur la leçon primitive, ou celle de Le Roy. Le problème est posé par la leçon de Le Roy, et il s'agit tout d'abord de savoir ce que c'est que le *qu* de *quoncques* : *que* régime ? ou *que* pour *qui* ? C'est-à-dire, est-ce l'argent qui *oncques ne vit pere ne mere* ? Ou bien, faut-il s'en tenir à l'interprétation de Génin ? « —... un trésor caché, un boursicot, comme celui d'un enfant qui peut en disposer à sa fantaisie, parce que ni son père ni sa mère ne lui en demanderont compte ». Cette interprétation semble bien raisonnable, bien claire ; cependant, au risque de paraître chercher la petite bête, et trop éplucher les mots, je citerai deux vers qui semblent rendre un peu moins saugreanu l'autre point de vue :

Le drappier

Ilz ne verront soleil ne lune
les escus qui [qu'il] me baillera.

Sauf dans le français du peuple, on n'a actuellement que deux ou trois locutions fréquentes où *que* se dise pour *qui* (comme dans *adviene que pourra*), mais au xv^e siècle les exemples abondent : « Et oultre disoit icellui mauuais ange les parolles que sensuient. . . » (*Pèler. de l'âme*, éd. de Vérard, 1497, f. iii); « et ce que n'estoit mort » (*Commines*, éd. Mandrot, III, 4, p. 196; cf., *ibid.*, III, 5, p. 209); « . . . ce qu'est prédit » (*Gringore*, II, 147); « en termes que pleussent a Conrard » (*Cent N. N.*, éd. 1863, p. 116); « ce que mieux leur pleut » (*ibid.*, p. 232); « Et que plus est » (*ibid.*, p. 251); « O enfans pires des humains Qu'avez tel meurtre perpétré » (*An. Th. Fr.*, III, 121); « Pour son ame qu'es cieulx soit mise » (*Villon, T.*, 1236); « par le saint sang que dieu rea » (*Pathelin 1385*; *Levet*), etc.

Si, maintenant, le *qu* de *quonques* (v. 217) a la valeur de *qui*, il est possible que la locution *quonques ne virent ne pere ne mere* cache un adage dont parle Gaston Fébus dans *Le Roy Modus* (ms. fr. 616, f. 32, Bib. Nat.): « Aucunes gens dient que oncques loup ne vit son pere et cest verité aucune foys. et non pas tousiours. Car il auient que quant la loupue en a mené celluy loup que elle veut plus comme iay dit et les autres loups sesueillent. ils se mettent tantost aux routes de la loupue. et silz treuent que le loup et la loupue sont ensemble, trestous les autres courent sus au loup et le tuent. Et pour ce dit on que loup ne vit oncques son pere. »

La cachette imaginaire de Maistre Pierre, serait-elle donc un orphelinat, ou s'agit-il d'une plaisanterie moins subtile ?

9. — *La grant froidure*, v. 245, et la date de *Pathelin*.

Lorsque le Drapier affirme que

[244] trestout le bestail est peri
cest yuer par la grant froidure

à quel hïyer fait-il allusion ? Ou bien cette *grant froidure* est-elle imaginaire ?

Quant au sort du bétail, le Drapier ment, car, comme nous l'apprenons plus loin, ce n'est point une *grant froidure* qui a tué le bétail du Drapier mais c'est son Berger (vv. 1035-1340), et encore ce n'est pas *trestout le bestail qui est peri* mais un certain nombre de *moutons* et de *brebis* (vv. 1039-44, 1091-1108, 1244-48), que le Berger a assommés au cours de dix ans (vv. 1041-44), quoique, d'après son propre aveu (vv. 1141-43), il en ait

mangie plus de trente
en trois ans

Le mensonge du Drapier ne nous regarde pas ; il s'agit seulement de savoir si, oui ou non, *la grant froidure* de ce vers 245 correspond à une *grant froidure* réelle et de tirer quelque conclusion légitime de ce que nous pourrions trouver dans des sources moins suspectes.

A mon avis, *cest yuer* est l'hiver de 1464 : « En l'an mil iiii^e lxiiii, l'iver fut grant, si grant n'avoit esté passez estoient xxx ans, et furent les neefz plus grandes qu'on ne les avoit veues de memoire de homme » (*Chronique du Mont Saint-Michel*, éd. de la Société des anciens textes français, p. 67).

L'hiver de 1435 fut aussi fort sévère : « la neige tomba pendant quarante jours . . . Il fit alors bien froid ; des arbres mou-

rurent et les oiseaux se réfugièrent dans leurs troncs¹. » Mais, comme on le verra plus loin, il y a plusieurs faits qui nous obligent à rejeter cette date (1435) en faveur de l'autre (1464), la seule possible si l'allusion est réelle.

Si *cest yuer* n'avait pas été marqué par une *froidure* assez sévère pour tuer *trestout le bestail*, non seulement cette allusion aurait manqué de sel pour les premiers auditeurs de notre farce, mais (ce qui est encore plus à propos) l'auteur ne se serait guère avisé de la faire. Le fait même qu'une telle *froidure* s'était fait sentir et qu'un chroniqueur la consigne pour un hiver qui a précédé de si près la première allusion incontestable qu'on ait trouvée pour marquer le *terminus ad quem* de l'époque dans laquelle notre farce a pu paraître, vient appuyer ma thèse. Correspondant à un événement suffisamment frappant pour qu'il fût consigné, comme notoire, dans une chronique, cette allusion n'aurait pas manqué de plaire.

Avant de continuer nos recherches sur le *terminus a quo*, assurons-nous du *terminus ad quem*. Rien de plus sûr. Une lettre de rémission, signée par Louis XI avant Pâques (22 avril) en 1469, le détermine.

Peu de temps avant cette date, Jean de Costes, clerc attaché à la chancellerie du roi, . . . se trouvait [un soir] à boire avec plusieurs camarades en l'hôtel de maître Glaude Sillon, de Tours. Après souper, Jean de Costes s'étend sur un banc au long du feu, disant : « Pardieu ! je suis malade » ; et adressa ces paroles à la femme dudit maistre Glaude Sillon et dist : « Je vueil coucher ceans, sans aller meshuy à mon logeys. » A quoi ledit Le Danceur [qui paraît avoir provoqué la querelle où il fut tué] alla dire au suppliant ces mots : « Jehan de Costes, je vous cognoys bien : vous cuidez pateliner et faire du malade, pour cuider coucher ceans². »

1. Voyez P. Champion, *Francois Villon, etc.*, I, 22-24 (M. Champion, comme moi, a utilisé pour ces détails le Bourgeois de Paris).

2. *Bibliothèque de l'École des Chartes*, 2^e série, tome IV, p. 259. Voyez aussi F. Génin (éd. de *Pathelin*), p. 15, et Petit de Julleville, *Répertoire*, p. 197. (Génin ne cite pas tout à fait correctement.)

Revenons sur la question du *terminus a quo*, car les vv. 244-245 ne sont pas notre seul témoin.

D'abord, posons à nouveau le problème de la valeur relative des diverses monnaies qui sont mentionnées dans *Pathelin*.

Pathelin a acheté six aunes de laine; il demande :

combien

[276] monte tout

Le drappier

Nous le scauons bien [Levet : *scauron*]

a vingt et quatre solz chascune

les six neuf frans

Pathelin

Hen cest pour une

ce sont huit escus [Malaunoy : *six escus*].

Comme la leçon *huit escus* n'est qu'une faute d'impression, corrigée en *six* aux vv. 641, 1327, 1344, nous avons les équivalences suivantes : 6 escus = 9 francs = 144 solz. Faut-il prendre cette équation au sérieux? Et, si elle a jamais été exacte, en quelle année un *escu* valait-il un franc et demi, ou *vingt et quatre solz*?

Avant 1560, Étienne Pasquier avait songé à cette méthode de déterminer la date de naissance de *Pathelin*¹. La base de son raisonnement étant (« on ne sait pourquoi », dit Génin) que « l'écu de Pathelin vaut trente sous », son raisonnement ne doit pas nous arrêter. Vers 1854, s'appuyant sur une ordonnance du cinq décembre 1360, et sur une autre du 17 septembre 1361, aussi sur le relevé que Du Cange a dressé (voir *Moneta*) d'après le registre de la cour des comptes, Génin trouve que « Le calcul s'établit aisément », et il tombe sur les années suivantes : 1353, 1354, 1355 et 1356. « J'ai vainement cherché cette coïncidence de valeur à une autre époque. Donc l'action, dans la farce de Pathelin [conclut-il], se passe sous le Roi Jean, vers 1356. Est-ce à dire que la

1. *Recherches de la France*, livre VIII, chap. 59.

pièce ait été composée à cette même date, au milieu du xiv^e siècle? On serait tenté de le croire, mais il n'en est rien : le fait serait impossible », etc.

Dans son *Répertoire du Théâtre Comique au Moyen Age* (1886), Petit de Julleville dit : « Ce procédé nous paraît, *a priori*, très peu sûr. Dans la conversation, l'on continue à se servir des noms de monnaies, qui n'ont plus cours légal, ou même n'ont plus d'existence réelle. C'est une habitude universelle dont on pourrait citer d'innombrables exemples : beaucoup de personnes âgées comptent encore par écus, quoique depuis un siècle il n'y ait plus d'écus... Au reste, ce procédé de raisonnement ne mène à rien. »

La comparaison que fait Petit de Julleville est mal fondée. Les monnaies dont il est question dans notre farce n'ont rien de figuré ; au contraire, les noms qui nous concernent correspondaient à des monnaies qui avaient cours légal, et si Patelin dit *ce sont six escus*, c'est qu'au moyen âge on devait s'accommoder des pièces disponibles : si c'étaient les francs qui manquaient, on offrait des écus, etc.¹ Voilà pourquoi le Drapier dit *neuf frans my fault ou six escus* (v. 641) ; que Maître Pathelin le paie en francs ou en écus, cela lui est égal, pourvu qu'il lui paie ce qu'il lui doit.

J'ai essayé de poser ce problème raisonnablement et de l'éclaircir un peu, autant que me l'ont permis les données dont je dispose ; d'ailleurs, en général, le but des présentes études est de poser et d'éclaircir certains problèmes que je n'ai pas pu

1. Fait bien connu ; voyez pourtant les *Ordonnances des Roys* (xiv^e et xv^e siècles) et Villon, *Test.*, vv. 1266-72 :

Item, vueil que le jeune Merle
Desormais gouverne mon change,
Car de changier envys me mesle,
Pourveu que tousjours baille en change,
Soit à privé soit à estrange
Pour trois escus six brettes targes,
Pour deux angelotz un grand ange :
Car amans doivent estre larges.

(On allait jusqu'à se servir de monnaies étrangères pour compléter certaines sommes ! Voyez Villon, *Test.*, v. 1026.)

résoudre. Passons maintenant à d'autres témoignages relatifs à la date de *Pathelin*.

Lorsque Pathelin leurre le Drapier en l'invitant à venir manger de son oie, fait-il allusion à quelque dicton ou proverbe déjà connu, ou crée-t-il une locution qui, sous diverses formes, est destinée à faire fortune ?

Pathelin

[298] Souffist il se ie vous estraine
descus dor non pas de monnoye
Et si mangerez de mon oye
par dieu que ma femme rotist

Quelles idées le vers *Et si mangerez de mon oye* a-t-il pu éveiller ou réveiller dans les esprits de ceux qui assistaient aux premières représentations de cette farce, ou dans les esprits des premiers lecteurs ? Est-ce qu'ils en sentaient, dès qu'on le récitait ou qu'ils le lisaient, toute l'intention ? leur permettait-il de prévoir quelle sorte de repas attendait le Drapier chez Maître Pierre ?

L'oie, une oie, avait fourni le fond d'un dicton peu avant le *terminus a quo* (l'hiver de 1464) qui a été indiqué : en 1464 ou un peu plus tôt, Villon avait écrit :

Les mendiens ont eu mon oye ;
Au fort, ilz [les povres] en auront les oz :
(*Test.*, 1649-50.)

Ici, encore, l'oie est imaginaire : Villon n'avait pas eu d'oie, pas plus que Pathelin, et si les deux allusions ont quelque chose de commun, d'évidemment commun, ce n'est que l'idée qu'une oie est un plat de luxe¹ et que l'oie dont il s'agit n'est pas réelle.

1. Faut-il le prouver ?

Et tous les jours une grosse oye
Et ung chappon de haulte gresse.

(Villon, *Lais*, 125-26).

Après avoir amassé, vous pourrez sans travail
En hyver manger la grosse oye, etc.

Voyez Montaiglon, *Recueil de poésies françoises*, I, 162, et *An. Th. Fr.*, III, 232. La *Commune* (dans une sotie de Gringore) parle de « mon

Voici ce qu'a écrit M. Pierre Champion à ce propos : « G. Paris (*Romania*, XXX, p. 392 [anno 1891]) a adopté le point de vue de Marcel Schwob qui trouvait dans ce legs [*Testament*, 1649-50] un souvenir du trait bien connu de *Pathelin* (antérieur dans ce cas à 1461) : Et si mangerez de mon oye (v. 300). J'avoue ne pas partager cette opinion. Faire *manger de l'oe* est ailleurs employé par l'auteur de *Pathelin* comme une façon proverbiale de dire : berner quelqu'un (Éd. Schneegans, v. 177. Cf. *Les oisons mainent les oes paistre*, v. 1587). Et il y a par contre dans le *Pathelin* des souvenirs du *Testament* (v. 367, 747). L'admirable farce paraît bien dater de la seconde partie du règne de Louis XI et n'a rien à voir avec Villon ¹. »

En effet, trompé à son tour par le rusé Aiguellet, *Pathelin* lui demande :

[1577] Me fais tu mangier de loe

Mais il reste à prouver que ce soit là une façon *proverbiale* de dire : berner quelqu'un ; ce vers peut tout aussi bien n'être qu'un écho, un écho moqueur de la promesse :

Et si mangerez de mon oye

En vrai humoriste, Maître Pierre, quoique fort déçu, se moque de lui-même. Quoi de plus naturel ? De même qu'il y a au théâtre « la scène à faire », de même il y a (si je puis dire) le vers à faire. Or ce vers, notre auteur l'a fait, et son vers ne doit rien de son piquant à l'existence (supposée) de quelque anecdote ou de quelque phrase proverbiale en vogue avant notre *terminus a quo*. Quant au v. 1578,

Les oisons mainnent les oes paistre [Levet]

c'est bien un proverbe et on le trouve au moins un siècle et demi avant *Pathelin* :

oye » (Picot, *R. G.*, XI, 557), et dans la *Sottie du Monde*, Genève, 1524, on lit :

Pour ce tien toy telle diette :
Despens peu ; la ou tu souloye
Manger perdrix, mange d'une oye.

Plat un peu moins cher. (Picot, *R. G.*, XVII, vv. 274-76.)

1. *François Villon*, etc., 1913, I, 165, note 2.

Trop petis oisons sui pour mener aues paistre.

(Gilles li Muisis, II, p. 114.)

Poésies, éd. Kervyng de Lettenhove.

« L'admirable farce » ne date pas « de la seconde partie du règne de Louis XI » (1461-1483); nous verrons plus loin si elle « n'a rien à voir avec Villon ».

Parmi les centaines de proverbes ou soi-disant proverbes que Guillaume Alecis a entassés dans ses *Faintes du Monde* (Piaget et Picot, vol. I, p. 88, vv. 275-6) on lit :

Tel dit : « Venez menger de l'oye »,
Qui n'a chieux luy rien appresté.

De deux choses l'une : ces vers d'Alecis font allusion à l'épisode dans *Pathelin*, ou bien cet épisode fut tiré d'une anecdote déjà courante et proverbiale. L'alternative qu'il faut adopter, c'est la première, car, dans le même ouvrage, Alecis fait une autre allusion incontestable à la farce de *Pathelin* (j'allais dire, à sa farce de *Pathelin*, mais c'est à M. Louis Cons¹ plutôt qu'à moi qu'il incombe de démontrer cette thèse) :

[859] Tel a largement de blason
 Qui ne scait pas son pathelin;

Selon MM. Piaget et Picot, « nous n'avons malheureusement aucune donnée qui nous permette de dater *Les Faintes du monde* avec quelque précision. Elles sont évidemment postérieures à l'*A B C D des Doubles* [1451]; mais nous les croyons antérieures aux pièces religieuses de Guillaume Alexis ». Croyant avoir remarqué qu'« avec les années, le poète devient plus sérieux, plus lourd », MM. Piaget et Picot sont portés « à placer vers 1460 la composition des *Faintes du monde* ». Et ils ajoutent : « Une allusion à *Pathelin* que nous relevons au v. 860 ne nous paraît pas s'opposer à cette hypothèse. »

1. A l'heure qu'il est, M. Cons défend une thèse bien plus importante : il est aux tranchées ; mais souhaitons que M. Cons puisse reprendre ses recherches aussitôt que la guerre aura cessé.

Si ce que j'ai dit à propos de *cest yuer* est juste, il faudrait avancer la date des *Faintes du Monde* de cinq ans au moins; leur *terminus a quo* serait donc l'année 1465.

La farce de *Pathelin* paraît être le seul ouvrage littéraire auquel Alecis fasse allusion dans ses *Faintes du Monde*, et il y fait allusion trois fois. En voici la troisième :

[317] Tel se confie en son bergier
 Qui luy cabasse ses moutons;

Pathelin

[1139] ·Laignelet maint agneau de let
 luy as cabasse a ton mestre

Ces trois allusions (y compris celle des vv. 859-860) semblent indiquer que la farce était déjà populaire; elles prouvent, à ne pas s'y méprendre, qu'elle fut composée avant les *Faintes du Monde* et que l'auteur de ce dernier ouvrage n'était pas un de ceux qui ne savaient pas leur *patelin*; au contraire, elles prouvent qu'il le savait bien et qu'il l'aimait; c'est là un point qu'il faut signaler surtout à ceux qui s'occupent de la paternité du *Pathelin*, car Alecis était moine.

Notre recherche de la date de *Pathelin* doit tenir compte d'un passage des *Cent Nouvelles* (No. 33). L'un des deux amants de certaine dame, ayant appris qu'elle accorde plus de faveurs à son rival, s'écrie : « Nostre Dame! on m'a bien baillé de l'oye, et si ne m'en doubtoie gueres; si en ay esté plus aisié à decevoir. »

Si cette leçon est correcte ¹, *baillier de l'oye* avait pris le sens de tromper (d'une façon particulière) avant 1465, ou, ce qui est plus important, cette locution existait déjà en 1462, année de la mort d'Antoine de la Sale, à qui l'on a attribué la rédaction anonyme de ce recueil ².

1. Je cite d'après l'édition de 1863, p. 162. Lacroix (dont toutes les productions sont suspectes) imprime : *de l'oignon*. Il n'existe aucune bonne édition des *Cent Nouvelles Nouvelles*.

2. « Le recueil ne fut achevé et offert à Philippe le Bon qu'en 1462. » Joseph Nève, *Antoine de la Salle*, 1903, p. 90.

En affirmant que *Pathelin* « n'a rien à voir avec Villon », M. Pierre Champion veut dire simplement que Villon n'est pas l'auteur de cette farce; il trouve, par contre, qu'il y a dans *Pathelin* des souvenirs du *Testament* (lisez, des *Lais* et du *Testament*), et nous renvoie aux vv. 367 et 747. Considérons en premier lieu ce dernier vers :

Guillemette

[746] En ung tel or villain brutier [Lisez *ort*]
oncq lart es pois ne cheut si bien

Nous n'allons pas nous appesantir sur ce passage. Dans les *Lais*, v. 191 (*Busche, charbon et poix au lart*), les *poix au lart* ne sont mentionnés qu'à cause de leur bonne saveur; dans *Pathelin*, ce plat offre une comparaison : le Drapier est joliment tombé dans le piège que lui ont préparé l'avocat et sa femme : *oncq lart es pois ne cheut si bien*. Non, rien ne nous oblige à voir dans cette comparaison un souvenir des *Lais*; nous pourrions y voir tout aussi bien un souvenir d'autres ouvrages ou un souvenir qui n'a rien de littéraire.

Le v. 367 de *Pathelin* est plus significatif. Ayant dupé le Drapier, Maître Pierre s'en réjouit grossièrement :

[364] le marchand nest pas desuoye
belle seur qui le ma vendu
par my le col soye ie pendu
sil nest blanc cōme un sac de plastre
le meschant villain challemaestre¹
en est saint sur le cul. .

Peu après 1457, Villon composa une ballade dans le jar-

1. Le mot *challemaestre* n'a été trouvé que dans *Pathelin*. Dans *Les Quinze Joyes de Mariage* (11^e joye) on lit que certain galant qu'on force par une ruse d'épouser une damoiselle avec laquelle il aura toutes sortes de malheurs « sera mis en la nasse »... « Et semblera martin de cambray qui [= parce qu'il] en sera scaint sur le cul ». Ed. Heucken-kamp, p. 68. Selon Génin, « Martin et Martine sont deux figures de paysans qui frappent sur l'horloge de la cathédrale de Cambray. L'homme porte sur sa jaquette une ceinture attachée fort bas et serrée fort étroit. C'est une mode du xiv^e siècle ». Dans la 37^e des *Cent Nouv. Nouv.*, on lit : « Car, la Dieu merci, les histoires anciennes, comme Matheolus, Juvenal, les Quinze Joyes de mariage », etc.

gon ou jobelin d'une bande de malfaiteurs qui s'appelaient les Coquillards, et cette ballade contient un vers qui peut être la source du v. 367 de *Pathelin* :

- [11] Brouez moy sur ces gours passans,
 Advisez moy bien tost le blanc,
 Et pietonnez au large sur les champs,
 Qu'au mariage ne soiez sur le banc
 Plus qu'un sac de plastre n'est blanc¹.

Génin traduit : « Tombez-moi, camarades, sur ces imbéciles de voyageurs, et picorez abondamment dans la campagne, afin, lorsqu'on vous jugera, de ne pas vous trouver sur la sellette plus blancs qu'un sac de plâtre. — Dépourvus, à sec d'argent². » Consultons pourtant l'Enquête. Elle explique ainsi le mot *blanc* du v. 12 : « Ung homme simple, qui ne se congnoit en leurs sciences ou tromperies, c'est ung sire, une duppe, ou ung blanc. »

Depuis 1435 (traité d'Arras) ou 1444 (la trêve anglaise) les bandits qui se servaient de ce « langage exquis » et secret « régnaient... dans la Bourgogne, en Champagne, autour de Paris et d'Orléans ». Au mois de février 1455 (n. st.) Jean Rabustel, procureur syndic de Dijon, adressa aux juges son rapport sur la situation et, peu de temps après, on arrêta « douze individus de fort mauvaise mine » qui furent conduits à la prison de Dijon. Comme ces malfaiteurs refusèrent de parler, « le tribunal décida de rendre à la liberté le plus jeune d'entre eux, Dimanche le Loup, s'il consentait à faire des

1. Éd. d'Auguste Longnon, 1892, p. 146.

2. Génin cite l'épithaphe d'Ortiz, le More du roi, dans Marot. Marot reproduit presque mot à mot le v. 367 de *Pathelin*. Marot dit d'Ortiz :

Et avant qu'eust l'esprit rendu,
 Tout son bien avoit despendu.
 Par ainsy mourut le folastre
 Aussy blanc comme un sac de plastre,
 Aussy gris qu'un fouyer cendreux,
 Et noir comme un beau diable ou deux.

« Par conséquent [dit Génin], *blanc* ou *pâle* signifiait ruiné. Cette métaphore paraît être prise des malades qui, à force d'avoir été saignés, n'ont plus une goutte de sang dans les veines. Le drapier est blanc par rapport à son drap, c'est-à-dire qu'il en est ruiné, qu'il n'en aura pas un sou. »

révélations ; Perrenet le Fournier, barbier, les compléta »¹.

« Ce sont ces deux dépositions qui forment le fond du rapport que Jean Rabustel rédigea, entre le 3 octobre 1455 et le 2 décembre », et c'est ce document surtout qui nous renseigne sur le jargon des Coquillards, et c'est ce même document, si je ne me trompe, qui nous permet d'interpréter correctement les mots *sil n'est blanc comme ung sac de plastre* ?

Au mois de septembre 1460, Regnier de Montigny, Coquillard et en même temps membre de l'une des familles les mieux connues de Paris, y fut pendu³, et c'est alors que Villon avertit ses compagnons de la Coquille d'éviter le même sort : « A Parouart, le grant mathe gaudie », etc.

La ballade en question ne se trouve dans aucun manuscrit et ne fut imprimée qu'en 1489 (édition de Pierre Levet), mais l'auteur de *Pathelin* pouvait lire Villon dans quelques-uns des manuscrits perdus qui contenaient cette ballade. Que cet auteur s'appelât Guillaume Alecis ou qu'il portât quelque autre nom, son vers ressemble de près à celui de Villon et il semble donner au mot *blanc* à peu près le même sens ; c'est-à-dire, dans le v. 367 de *Pathelin* ce mot doit signifier « dépouillé », « bien étrillé », « ruiné », enfin *duppe* comme le serait un

1. Champion, *François Villon, etc.*, I, 65-70.

2. Quel est le sens des mots *blanc prenable*, v. 774 de *Pathelin* ?

Il est par Dieu aussi pendable
Comme seroit un blanc prenable

Voyez Champion, *o. c.*, II, 78, et la note 2, *supra*, p. 90. Mais voici un passage qui nous mettra peut-être sur la piste. Ce passage se trouve dans la *Prosographie* d'Antoine du Verdier, publiée en 1578 à Lyon par Antoine Griphius :

« Secte des Blancs. — Ceste superstition fut inventée par un prestre incognu, descendu des Alpes, lequel donnoit ensendre [*sic*] que le crucifix qu'il portoit ploroit des fautes des homes : en sorte que grande multitude d'hommes et femmes tant riches que povres le suivoyèt vestus de linge blanc crians miséricorde à cest image du crucifix. Et gaigna cest hypocrite par sa manière de faire tellement le cœur des homes, que du lieu d'où il estoit venu, iusqu'a Viterbe y avoit infinité d'adherans à son opinion. Finablement le pape Boniface IX le feit brusler vers l'an 1400 ».

Se peut-il que notre Drapier fasse allusion à ces Blancs-là ? Au treizième siècle il avait existé une secte d'héritiques qu'on appelait les « Picards » ; François Villon (qui savait de l'histoire ce que savaient tous ses contemporains) en parle vers 1460, deux siècles plus tard.

3. Champion, *o. c.*, II, 77-78.

voleur au *mariage*, sur le banc, attendant d'être pendu ; mais, en même temps, comme dans Villon, *blanc* garde, en apparence, son sens ordinaire pour justifier la comparaison *blanc comme ung sac de plastre*. Remarquez bien que l'image qui suit immédiatement ce vers suggère l'idée d'une forme de punition ¹.

Il y a plus. De même que les Coquillards s'étaient servi d'un jargon pour amoindrir les risques d'une vie criminelle, de même notre avocat se sert d'un jargon, de plusieurs, pour se débarrasser de Joceaume et en même temps pour éviter le risque que sa filouterie lui a fait courir. Oui, Pathelin se fait Coquillard, et il n'y a pas à s'étonner si, comme Villon, Pathelin « devint aussi rapidement le type populaire de l'escroc ». La plus ancienne édition de la farce paraît avoir précédé de trois ou quatre ans le Villon de Pierre Levet (1489), mais Levet imprime la farce et les poésies de Villon presque simultanément (c'est peut-être Villon qui précède) et Beneaut (décembre 1490) les confond : *Pathelin le grant et le petit*. Comme dit M. Pierre Champion, « on écrira bientôt le *testament de Pathelin* : ces deux œuvres seront confondues dans une même personnalité. On dira les hoirs Pathelin, les hoirs Villon » ².

Les faits que nous venons d'examiner semblent indiquer clairement que *Pathelin* fut composé après 1461, ce qui appuierait ma thèse que l'année 1464 (l'hiver de 1464) est notre *terminus a quo*.

La farce contient au moins deux ou trois autres indices qui peuvent avoir quelque valeur pour ceux qu'intéresse cette question. Il y a, par exemple, l'allusion à *labbe dierneaux* (v. 806), et celle à *iehan de noyon* (v. 1519), et puis — qui sait ? — n'est-il pas possible que l'auteur ait caché dans le texte quelque chronogramme, un moyen quelconque de dater, et de laisser dater, sa farce ?

1. Encore au xv^e siècle on portait parfois des ceintures si lourdes qu'il fallait les appuyer sur les fesses. Voyez Champion, o. c., II, 157, note 6.

2. Champion, o. c., II, 275.

10. — *Ric a ric*, v. 272 ; *de par une longaine*, v. 273.

Pathelin

- [271] Ventre saint pierre
ric a ric
Le drappier
Aulneray ie arriere
Pathelln [*sic*]
Nenny de par une longaine
il ya ou plus parte ou plus gaigne
- [275] en la marchandise combien
monte tout

La locution *ric a ric* existe encore (à côté de *ric-à-rac*), et il paraît qu'on s'en sert. Le *Dictionnaire général* cite notre farce et offre cette définition (de l'emploi actuel) : « *Famil.* Avec une scrupuleuse exactitude¹. Payer —. » C'est bien ce que *ric à ric* paraît signifier dans le vers de *Pathelin*, mais le sens actuel n'établit pas le sens ancien (quoiqu'il l'indique) ; consultons donc d'autres textes de la même époque.

Un peu avant la date probable de *Pathelin* (1464), Arnoul Gréban avait employé cette locution dans son *Mistère de la Passion* (vv. 30,609-10) :

Allons partir nostre butin
ric a ric, a chacun sa piece

1. Voyez la même définition, et quelques exemples, dans le supplément de Godefroy. Cotgrave : « Ric a ric. *Quite, wholly, thoroughly; extremely, exactly, precisely, in every point.* » Et pour « Riqueraque. *Thoroughly, wholly, quite off or away* (v. m.). Feu de riqueraque. *Wild-fire.* » Voyez aussi le *Recueil d'Arts de seconde Rhétorique* publié par E. Langlois, 1902, pp. lvi-lxv, lxxx-lxxxI, 247. Jean Molinet : « La riqueracque est a maniere dune longue chanson faite par couplets de six et de sept sillabes la ligne ; et chascun couplet a deux diverses croisies : la premiere ligne et la tierce de sillabes imparfaittes, la seconde et la quatrieme de parfaittes ; et pareillement la seconde croisie, mais distinctes et differentes en termination ; et doit tenir ceste mode de sillabes en tous ses couplés, affin quelle soit convenable. Au chant de ceste taille couloura George Chastellain ses croniques *abregies.* »

Évidemment, il faut traduire par « juste » (« avec une scrupuleuse exactitude »).

Un exemple tiré du *Mistère du Vieil Testament* (vv. 35, 661-4) semble reculer encore un peu la date de cette expression :

Le Foissoieur
Sus ! despeche toi, traîne gaigne ;
Il fault besongner ric a ric
Le Varlet
Prenez la pelle, j'ay le pic,
Et regardez se je m'y fains.

Ici, *ric a ric* paraît signifier : « et que chacun de nous fasse ce qu'il doit faire. » C'est, je crois, à peu près la même idée qu'exprime un vers de Gringore (II, 310) :

Qu'el [ta besongne] soit vidée ric a ric

« avec une scrupuleuse exactitude ». Mais qu'est-ce donc que *ric a ric* veut dire dans ce vers de Clément Marot (II, 74) ?

Chantons, saultons, et dansons ric a ric.

Apparemment : « en faisant le même pas de danse », et c'est ici, semble-t-il, à peu près ce que *ric a ric* doit signifier dans l'exemple suivant, peut-être un peu plus ancien :

Et, en s'approchant ric a ric,
Leur vint voye et chemin couper.

(Montaignon, *Recueil d'anc. po. fr.*, VI, 120.)

Ici, il ne s'agit pas d'une vraie danse, mais il semble bien que l'auteur veuille exprimer l'idée d'une marche cadencée. Ces deux exemples auront plus d'intérêt si on les rapporte à une définition qu'on trouvera dans *L'art et science de rhétorique pour faire rigmes et ballades* (éd. d'A. Verard, 1493) : « La ricqueracque est en maniere d'une longue chanson faicte de couplets de six ou de sept sillabes la ligne et chascun couplet a deux diverses croisees la premiere ligne et la tierce de sillabes imparfaites. »

On voit que *ricqueracque* n'est qu'une variante ancienne de *ric a rac*. Si cette sorte de chanson ne s'appelait pas la *ricquericque* (ou *ricquaricque*), aussi bien que la *ricqueracque*, il n'en est pas moins évident qu'en dansant on disait, ou chantait, indifféremment *ric a rac* ou *ric a ric*, et que ces trois syllabes, qui à l'origine, n'étaient, probablement, qu'une de ces innombrables « onomatopées » qu'on trouve dans tant de refrains, avaient fini par prendre un sens précis, grâce au caractère de la danse dans laquelle elles figuraient.

Comment tout cela nous aide-t-il à mieux comprendre le *ric a ric* de Maître *Pathelin*? On va voir, j'espère, qu'ici comme ailleurs l'auteur de notre farce a su produire un effet que le temps a fait disparaître, que ce *ric a ric* est plus riche d'humour qu'il n'en a l'air.

Lorsqu'il s'agit d'auner le drap que Maître Pierre vient de choisir, au lieu de l'auner *seul*, le Drapier invite son client à l'aider :

Le drapier
Prenez la nous les aulnerons ¹
silz [= si] sont elles cy sans rabatre
empreu et deux et trois et quatre
et cinq et six
Pathelin
Ventre saint pierre
ric a ric

Ce qui résulte de cette façon d'auner, c'est un mouvement qui a dû ressembler à la cadence de deux danseurs, ressemblance que le Drapier rehausse en comptant, chaque fois que les deux hommes aurent. Cette interprétation n'exclut pas la définition : « avec une scrupuleuse exactitude » ; elle la complète.

Quant à

Nenny de par une longaine,

telle est la leçon de Le Roy, de Levet, et de plusieurs autres imprimeurs dont les éditions remontent à celle de Levet.

1. Le Drapier veut dire « Prenez là », prenez le bout du drap, la partie qui est près de vous ». Voyez Picot, *Recueil général*, XVII, vv. 202-3.

Beneaut (décembre 1490) invente la leçon *Nenny en sanglante estraine*, juron vigoureux ¹. Le ms. La Vallière porte *Par saint Jacques d'Espagne*, et, en 1532, Galiot du Pré (qui a réimprimé l'édition de Levet, tout en l'éditant çà et là) préfère *Tant de peine m'engaigne*. En 1532, ou un peu plus tard, le scribe à qui l'on doit le mauvais texte du ms. Bigot substitue *Foy que doy lessains de Bretagne*, et, vers 1549, Jehan Bonfons, tirant cette partie de son texte de l'édition que j'ai désignée par la cote « Arsenal, B. L. 11234 », ou de quelque autre édition du même groupe, répète la coquille *langaige* ! — *Nenny ce nest que langaige*.

En 1854, Génin se croit obligé de lire : « Nenny, ce n'est qu'une longaigne », leçon qu'il aurait pu trouver dans l'édition du British Museum cotée » [B. M.] 242, a, 12 (1) ² ». Or, Génin savait que « ce mot *longaigne* signifie ordinairement des latrines, un cloaque (DU CANGE, sous *Latrina*). Mais [dit Génin] il avait aussi le sens, que ne donnent pas les glossaires, de longueur exagérée, abusive, soit au propre, soit au figuré. Par exemple, dans le *Pescheor de Pont-sur-Seine* :

Je ne vous lerroie bouter
Vostre longaine de boiel.

(BARBAZAN, III, p. 186.)

[*Recueil Général des Fabliaux*, III, 70.]

« Dans la leçon que j'ai préférée, continue Génin, il signifie allongement, perte de temps ³ ».

En 1859, Lacroix (le Bibliophile Jacob) *more suo*, emprunte la leçon de Génin, sans en avoir l'air, puis il se moque de

1. Dans lequel *estraise* n'a que peu de sens. Voyez pourtant le v. 1451 (dans le Roy).

2. Génin dit : « J'ai suivi la leçon de l'exemplaire gothique sans date ni nom d'imprimeur, aux armes d'Huet (Bibl. imp., V, 4408 a). » C'est, je crois l'édition cotée actuellement « Ye 1292 » (Bibl. nat.).

3. Pour l'imprimeur qui a introduit cette leçon, *longaigne* pouvait tout aussi bien avoir le sens « chose sale », « chose de mauvaise qualité » (significations justifiées par des exemples dans Godefroy). On pourrait citer bien d'autres variantes qui sont dues tout simplement à l'insouciance d'imprimeurs qui ont voulu amender le texte.

lui dans une note : « Génin n'a pas compris ce mot qu'il traduit par *perte de temps* ! Il s'agit ici du chef de la pièce de drap, ou de la lisière ; Pathelin veut dire que le Drapier lui offre ce qui ne vaut rien ¹. »

Comme ce n'est pas par pudeur que Beneaut et les autres ont introduit leurs variantes, on peut dire que dès 1490 la locution *de par une longaigne* avait commencé à intriguer les lecteurs de *Pathelin* ; tâchons de l'éclaircir.

Au XIII^e siècle, *longaigne* avait signifié « latrine », etc., et on l'avait employé comme terme d'injure grossière, mais le sens « allongement » (*longaigne de boiel* = *vit*) est peu sûr et aucun des exemples qu'on cite n'indique que ce mot ait jamais signifié « perte de temps » ou « lisière ² » ; la leçon *Nenny ce nest quune longaigne* n'est probablement qu'une altération due à quelque imprimeur qui aura mal lu le contexte, ou qui aura cru devoir remplacer la leçon *de par une longaine* (*longaigne*) par quelque chose de plus intelligible.

Acceptons la leçon de Le Roy, de Levet, de Le Caron, etc., et tâchons de voir cette scène. Le Drapier et Pathelin se mettent à deux pour mesurer le drap et, à chaque mouvement du drap, Pathelin triche en le tirant un peu trop vers lui. En tout cas, il est content de l'aunage :

Ventre saint pierre
ric à ric

Alors le Drapier, désirant montrer combien il est scrupuleux, demande :

Aulneray ie arriere

1. Lacroix fausse l'interprétation que donne Génin et ne cite aucun document pour appuyer la sienne.

2. Les exemples que cite Godefroy sont tous, apparemment, du XIII^e et du XIV^e siècle ; pour le XV^e siècle, je n'ai trouvé que l'exemple dans *Pathelin. Les Ordonnances des rois* emploient le terme *lisière* (voyez, par ex., vol. XIV, p. 472, ordonnance du 15 octobre 1458, et *passim*). Les significations que Godefroy offre pour *longaigne* sont : « latrine, cloaque, lieu infect, excrément, chose sale, chose de mauvaise qualité » et, « en parlant de personne, terme d'injure grossière, répondant au mot excrément. » Voyez *Recueil Général des Fabliaux*, I, 75, I, 203, I, 308, II, 73, II, 254, V, 229 ; *Renart* (éd. Martin), VII, vv. 783-90 ; *Aucassin* (éd. Suchier, § 24). Rien dans Cotgrave.

c'est-à-dire, darechef, pour la seconde fois ¹. *Nenny*, s'écrie *Pathelin*, et n'étant pas homme à s'occuper de bagatelles (peu lui importe que le *Drapier* lui ait donné, ou qu'il ait pris, quelques pouces de moins, ou quelques pouces de trop !), il jure *de par une longaine*, juron qu'il fait suivre de la déclaration, en apparence très naturelle, en réalité ironique,

[qu']il ya ou plus parte ou plus gaigne
en la marchandise

Car de par une longaine est bien un juron, comme le prouve sa forme même (cf. *de par les dyables*, v. 632), et à coup sûr ce n'est point une faute d'impression. Pourquoi *Pathelin* dirait-il : « Ce n'est qu'une lisière » ? quand même cette traduction aurait l'appui de quelque exemple certain ? Que ce mot puisse suggérer l'idée d'une longueur excessive, cela est fort possible, et ce serait ajouter à l'opportunité du juron ; pourtant, rien ne prouve que cette longueur excessive soit due à la lisière. Et quant à l'interprétation qu'offre Génin (« allongement, perte de temps »), quoique raisonnable, elle n'est pas nécessaire et, pour l'offrir, il a recours à une édition imprimée au moins vingt-cinq ans après celle de *Le Roy*. Un *Pathelin* moderne dirait, peut-être, « flûte ! » ou « sut ! »

11. — *Flageoler*, v. 476.

[474] helas ce n'est pas maintenant
 ferez vous quil fault rigoler
 et le me laissez flageoler
 car il nen aura aultre chose

1. « Ceste femme si fust arriere de son filz visitée... » (*Cont Nouv. Nouv.*, éd. 1863, p. 333 ; cf. *ibid.*, pp. 259, 422). LaCroix traduit : « En plus, davantage. » Comme *arriere* pouvait signifier « dans l'autre sens », il y a peut-être un calembour. Cf. « Et garde d'y tourner arriere » (*Forca de murer*, vers la fin), c'est-à-dire, « Garde-toi d'y retourner encore ».



Guillemette

**Helas sire
pour dieu se vous voules rien dire
parles plus bas**

Le drappier

Dieu vous gart dame

Guillemette

Ho. plus bas

Ho. plus bas

Troisième illustration de Levet



Le diappier

quoy dea chascun me paist de lobes
chascun men porte mon auoir
et prent ce quil en peust auoir
or suis ie le roy des meschans
mesment les hergiers des champs
me cabusent ores le mien
aqui iay tousiours fait du bien
il ne ma pas pour bien gabbe

quoy dea chascun me paist de lobes

Quatrième illustration de Levet

Que signifie *flageoler* ? Génin cite *Le chemin de pauvreté et de richesse*, poème de Jean Bruyant, XIV^e siècle :

Mais bien croi qu'au derrain creusse
Barat, s'autre conseil n'eusse.
Car si bel m'avoit flageollé
Que tout sus m'avoit affollé.

« Car il m'avait si bien joué du flageolet, qu'il m'avait rendu fou ! »

Lacroix : « Mystifier, jouer ». Schneegans : « marmotter ».

Déjà vers 1363, ce verbe avait, outre son sens propre, un sens métaphorique :

Ainsi chascuns me rigoloit,
Pour ce que ma dame voloit
Que nos amours fussent chantées
Par les rues, & flajolées ;
Et que chascuns apperceust
Qu'elle m'aimoit & le sceust.

(*Voir-dit*, vv. 7606-11.)

Faut-il voir en ce participe un sens défavorable ? S'agit-il tout simplement de l'accompagnement instrumental, le flajol ou le flageolet servant à embarrasser davantage le poète (Machaut) en rendant ses *amours* encore plus attrayantes au public ? Et que veut dire le passage suivant ?

Et encore vous ay je en convent
Que partout vos lettres flajolle
Et monstre, nes à la carole.

(*Voir-dit*, p. 301.)

Ici, on ne peut prendre *flajolle* au pied de la lettre, mais le sens n'est pas clair, quoique la dame semble se moquer des lettres de son amant. Peut-être quelques exemples du XV^e siècle, ou du XVI^e, nous permettront-ils de comprendre un peu mieux ce que veut dire Maître Pathelin. Consultons deux passages de Guillaume Alecis :

Tel te paist de belles parolles
 Qui est ung souverain trompeur ;
 Tel en beaulx termes te flageolle
 Qui est ung assureé pipeur.

(*Les Faintes*, etc., vv. 441-44.)

On dirait une allusion à Pathelin. N'est-ce pas lui, le vrai *Tel*? C'est encore Alecis qui, dans *Le Martyrologue des faulses langues* écrit ceci :

Faulx detracteurs, mencongiers raporteurs,
 Qui sans cesser sur tous estatz mesdictes,
 Et vous aussi, vilains blasphemateurs,
 Grans seducteurs, des bons persecuteurs,
 Voiez ci com, par leur langues maudictes,
 Sont en enfer rosties, arses et cuytes
 Maintz povres ames, et pendues a douleur
 Par cruelz dyables, dont out esté induictes
 A tout mal dire, comme toy, flajolleur.

MM. Piaget et Picot ne définissent ni *flageoller* (*flageolle*) ni *flajolleur*. Est-ce que *flageoler* (v. 476) — *et le me laissez flageoler* — veut dire, « Et laissez-moi lui jouer de mon flageolet » (flageolet imaginaire), c'est-à-dire, lui exécuter quelques sottes mélodies, comme font les joueurs de flageolet? Citons d'autres passages :

[526] deliurez moy dea. ie demeure
 beaucoup sa sans plus flageoler¹
 mon argent

Le Drapier s'en va ; Guillemette :

[732] Paix iescoute
 ne scay quoy qui va flageolant²
 il sen va si fort grumelant
 qui semble qui doye resuer

1. Rien n'indique que Guillemette « ait marmotté ».
 2. Peut-être la voix du Drapier prend-elle des accents différents, plaintifs lorsqu'il *flageole*, etc.

— en marmottant, peut-être; *marmotter* est la traduction qu'offre Schneegans, et pour chaque exemple. On peut se demander d'où Schneegans l'a tirée. Pathelin prie le Juge de faire taire le Drapier :

[1448] et par dieu cest trop flageolle

Pourquoi dit-on « flûte ! » ? Faut-il rattacher le verbe *flageoler* à l'art de l'oiseleur ? Ce n'est pas que du flageolet, ou du flajol, qu'on jouait en flageolant :

A chascun mez ont assez flajolé
Et de musette, de fleuste et de bedon.
(*R. An. po. fr.*, X, 214.)

En général, *flageoler* semble s'être employé (surtout au xv^e et au xvi^e siècles) dans un sens ironique, mais il n'est pas facile d'en saisir les nuances. J'ajouterai quelques exemples qui aideront peut-être à éclaircir les quatre passages de *Pathelin*.

Si vous allés à eux parler
Et escouter leurs beaulx esditz,
Ilz [les prescheurs] scauront si bien flageoller¹
Qu'i vous mettront en Paradis, etc.
(*R. Po. fr.*, XII, 69.)

Puisque ainsi est, sans flageoller,
Venez moy ayder a l'habiller, etc.
(*Farce de Jeninot*, dans *An. Th. Fr.*, I, 399.)

Prenez suin de jambes de grue,
Et l'en frottez sans flageoler²,
Et tantost sera saine et drue.
(*La medecine de maistre Grimache*, dans *R. Po. fr.*, I, 167.)

Mais que ne tombez point aux pattes,
Quelque chose qu'on en flageolle, etc.³
(*R. Po. Fr.*, I, 169.)

1. Cf. *Pathelin*, v. 476.

2. Cf. *flageoler* en français moderne (terme de manège), au figuré : avoir un tremblement dans les jambes (*Dict. gén.*), à cause de quelque faiblesse. Faut-il traduire ici par « vigoureusement » ?

3. *Qui qu'en grogne* était une phrase fréquente.

Que tu as des propos malfiz,
 Esse à toy à tant flageoller ? ¹
 Mais de quoy te viens-te [*sic*] mesler ?
 Tu faitz une grande harangue, etc.
 (*Le quaquet des Femmes*, dans *R. Po. fr.*, VI, 184.)

Ajoutons à ces passages les définitions que donne Cotgrave (1611) :

- « Flageoler. *To pipe, or play on a whistle.*
- « Flageoler en l'oreille. *To flatter ; to whisper.*
- « Flageolet : m. *A pipe, whistle, flute ; also as Flageolet.*
- « Flageoleur : m. *A piper, a whistler ; also a cousener, cheater, conycatcher, notable deceiver. »*

A mon avis, ces exemples indiquent le développement suivant : De bonne heure, on a dû se servir du flajol, du flageolet ou d'autres instruments semblables, pour attirer les oiseaux dans les gluaux ; de là l'idée d'une sorte de musique par excellence triviale, bien propre à tromper les bêtes (cf. l'emploi de *chanter* aux vv. 7, 388, 402, 450). Ce verbe exprimerait donc à peu près ce qu'exprime *pipen* dans un vers de *The Knight's Tale* (1837-39) :

That oon of you, al be hym looth or lief,
 He moot go pipen in an yvy leef :
 This is to seyn, she may nought have both, etc.

Les définitions de Cotgrave semblent indiquer à peu près quel sens on doit attribuer à ce verbe dans chacun des quatre exemples ; ce qu'il enregistre pour *flageoleur* serait à ajouter à ce qu'il met sous *flageoler* ².

1. Peut-être, « à dire tant de sottises ».

2. Le français moderne a pour ce verbe le sens argotique « flatter » (cf. Cotgrave) ; la langue littéraire ne paraît lui donner que deux sens : « jouer du flageolet » et « vaciller en marchant ».

12. — *Ne garder l'heure*, v. 491.

Pathelin

[490] Or laissez celle bauerie
Il viendra nous ne gardons leure

Quant à *nous ne gardons leure*, M. Nyrop cite la *Vie de Saint Alexis*, strophe 61, la *Mort de Garin*, vv. 4547-50, les *Enfances Ogier*, vv. 1155-8, *Berte aux grans piés*, vv. 858-62 et le *Miracle V*, vv. 529-32. Ses citations le portent à la conclusion que voici : « Le vers de notre texte veut donc dire : nous sommes préparés à la visite du drapier, nous l'attendons tranquillement ¹. »

On verra que la locution *nous ne gardons leure* est susceptible d'une autre interprétation qui en fait une expression d'impatience ou d'incertitude à l'égard du moment où un événement attendu peut avoir lieu. C'est cette dernière interprétation que semble exiger le contexte des vv. 490-91. Examinons certains autres passages :

Si la comandent atoner
Aus damoiseles qui la gardent
Et qui le jor et l'heure esgardent,
Dont eles sont forment iries ; etc.
(*Fabl.*, I, 48, M. et R.)

1. Le verbe *veoir* pouvait remplacer *garder*, ou *esgarder*, mais *ne veoir l'heure* paraît avoir toujours exprimé l'impatience :

Quant vendra ? qu'a venir demore !
Je ne quit ja voer cele ore
Que je vos tiegne entre mes bras ; etc.
(*Fabl.*, VI, 17. M. et R.)

Cf. *Don Quijote*, I, chap. iv, *ad fin.* : « Hechas, pues, de galope y aprisa las hasta allí nunca vistas ceremonias, no vió la hora Don Quijote de verse a caballo, y salir buscando las aventuras » ; etc.

Ici, *esgardent* veut dire, par excellence « attendent », « attendent avec impatience ¹ ». Par sa forme comme par son sens, il correspond au verbe italien *sguardano*, à côté duquel on trouve *risguardano*, *riguardano* et le simple *guardano*, qui ont tous trois la même, ou presque la même signification. Pareillement, en vieux français, *esgarder* (voyez ci-dessus) et le simple *garder* peuvent signifier ce qui n'est signifié actuellement que par *regarder* ², quoiqu'il soit resté le substantif *égard* :

Guardent aval vers la marine, etc.

(Marie de France, *Lais*, G., v. 266.)

Je vi ore vostre seignor

Qui revendra, je ne gart l'heure.

(*Fabl.*, I, 250, M. et R.)

C'est-à-dire, soit « il me tarde de le voir », soit « bientôt — je ne sais pas au juste à quelle heure il arrivera ». De même, ou presque de même :

Ge ne gart l'heure que il viegne.

(*Fabl.*, II, 106, M. et R.)

Notre cinquième exemple ancien exprime surtout l'impatience :

[II] Ne garde l'heure qu'il ait fait ;

Moult forment se haste et exploite.

(*Fabl.*, II, 90, M. et R.)

Examinons maintenant plusieurs passages qui indiquent que *ne garder l'heure* (sous diverses formes, mais en général au présent de l'indicatif) pouvait exprimer simplement le doute qu'on éprouvait ou l'ignorance où l'on était au sujet du moment où un événement probable pourrait avoir lieu :

1. Kr. Nyrop, « Observations sur quelques vers de la farce de *Maître Pierre Pathelin* », dans *Oversigt over det Kongelige Danske Videnskabsbernes Selskabs Ferhandling*, 1900, n° 5 (*Bulletin de l'Acad. des Sc. et Lettres*, Copenhague).

2. Voyez Warnke, *Les Lais*, glossaire (*garder*). Dans le *Mist. de la P.*, v. 25510, *esgarder* = *garder* = *regarder*.

Oi l'ai dire et si est avenu :
 qui tot covoitte, ce avons nos veu,
 ne garde l'eure qu'il a tot perdu.

Ainsi parle Agolant dans le *Roman de Fierabras* (vv. 1107-09), et il veut dire que celui qui convoite tout ne tient pas compte de l'heure où il aura tout perdu ; sa convoitise le préoccupe, mais à un moment quelconque la Fortune peut le priver de tout ; le malheur viendra le surprendre.

Voici deux passages moins anciens :

Mere, le celer n'y est preux.
 Par foy, bien vouldroie mourir :
 Je ne gar l'eure que jesir
 Doie d'enfant.
 (*Miracle VI, 272, vv. 529-32.*)

Celle qui parle veut dire qu'à un instant quelconque elle peut accoucher, et elle croit cet instant bien proche. Pareillement :

Mere Dieu, de dueil demener
 Ay je cause? Certes, oil,
 Quant cy me voy en tel peril
 Que ne gars l'eure qu'en mer verse.
 (*Miracle XXIX, vv. 1722-25.*)

Pour mettre le lecteur à-même d'interpréter à sa guise le vers de *Pathelin*, j'ai tâché d'éclaircir le développement de la locution *ne garder l'eure*, et je crois avoir montré quel sens elle doit avoir dans *Pathelin* ; ces derniers exemples¹ nous autorisent complètement, me semble-t-il, à entendre par la variante *nous ne gardons l'eure* : « nous ne savons à quel

1. Ajoutez-y ceux-ci, de *Perceforest* (xv^e s.) et de l'*A B C des doubles* de Guillaume Alecis (1451) :

« Adonc s'appareillerent les trois dames pour vestir le jouvencel ; si ne garderent l'eure qu'elles veirent [= tout à coup, elles virent] près d'elles tendu un petit pavillon. » (Texte de Bartsch, *Chr.*, éd. 1913, p. 307, ligne 29). Et :

Tu ne gardes l'eure qu'es pale
 Et mort te coeuvre de sa palle.
 (Piaget et Picot, vv. 1012-13.)

instant [le Drapier arrivera]. » Pourquoi Pathelin dirait-il à Guillemette que lui et elle sont préparés à la visite du Drapier? Et qu'est-ce qui peut justifier l'idée qu'ils peuvent l'attendre tranquillement? Surtout si l'on tient bien compte du contexte, l'interprétation qu'offre M. Nyrop semble non seulement peu probable mais impossible.

13. — *Sans le mien*, v. 547.

Le Drapier
[544] Nesse pas ceans que ie suis
chez maistre pierre pathelin
Guillemette
Ouy le mal saint mathurin
sans le mien au cueur vous tienne
parlez bas

Le *mal* que Guillemette souhaite au Drapier, c'est, bien entendu, la folie. Mais pourquoi interrompt-elle sa malédiction? Comment expliquer *sans le mien*? Évidemment, c'est une formule d'exorcisme, mais quel substantif faut-il sous-entendre? Consultons le *Roman de Renard* :

« Sire Brun », dit Bruianz li tors,
« Maldaheit ait sans vostre cors
Qui ja conseilera le roi
Qu'il prende amende del desroi, etc.
(Ed. de Martin, vv. 79-82.)

Ici, *vostre cors* remplace, approximativement, le pronom *vous*, comme dans *Pathelin* :

[186] vostre corps ne fine
tousiours [tousiours] de besoignier

et, en intercalant *sans vostre cors*, Bruianz veut dire qu'il

exempte Brun des mauvais effets de sa malédiction, ou bien (ce qui semble moins probable) il veut s'excuser d'avoir à maudire qui que ce soit en la présence de Sire Brun. Le contexte indique que c'est bien une formule d'exorcisme et que l'exemption de Sire Brun n'est qu'apparente, tandis que la formule qu'emploie Guillemette n'a aucune nuance d'ironie, quoique sa signification ne soit pas tout à fait claire.

Il est probable que la locution *sans le mien* (comme *sauf votre grace, votre mercy, révérence parler, etc.*) ne fut employée d'abord que dans un contexte où personne n'aurait eu de difficulté à la comprendre complètement. Ainsi, par exemple, un *Bruianz li tors* quelconque pouvait amoindrir, ou sembler amoindrir, l'étendue d'une malédiction en intercalant *sans vostre cors*, ou quelque autre formule du même genre, sur quoi un autre personnage aurait pu étendre l'effet de cet exorcisme en ajoutant *et sans le mien*, ou ce qu'exigeaient les circonstances.

Au v. 547 de *Pathelin*, les trois mots *sans le mien* ne sont obscurs que parce qu'ils ne se rapportent plus à ce qui précède, ou s'y rapportent très mal. C'est-à-dire, *sans le mien* n'est ici qu'une formule égarée de son contexte primitif et, par conséquent, c'est une formule assez difficile à comprendre tant qu'on n'a pas réussi à en trouver le vrai point de départ. Comme Guillemette prononce ces trois mots, elle doit se signer, et on peut imaginer que Pathelin fait de même aux vv. 765-66 :

Or paix riace
ie regnie bieu que ia ne face

Cette façon d'atténuer ou de détourner une malédiction ou un blasphème se rencontre dans d'autres textes ; voici deux passages qui serviront à éclaircir davantage ceux de *Pathelin* :

Mais pendu soit il, que je soye,
Qui luy laira escu ne targe.
(Villon, *T.*, 916-17.)

C'est-à-dire, Pendu soit quiconque léguera à « ma chiere

Rose » écu ou targe. On voit qu'en intercalant *que je soye*, Villon semble se maudire lui-même — c'est une formule ¹.

Enfin, ceci :

Que maudit de Dieu (sans péché,
Toutes fois, le puisse je dire),
Soit la pu[tain]...

(*Farce du munyer*, éd. 1859, p. 245.)

Comme le v. 547 n'a que sept syllabes, Schneegans suggère de l'amender ainsi : « sans le mien », ou « mais sans le mien ». La première de ces altérations ferait un con-tresens, et « mais » ne serait qu'une déplorable cheville; *mais* n'est pas le mot qui manque.

14. — *Lui pour le lui*, v. 1290.

Pathelin

[1287] Je sans mal et fault que ie rie
Il est desia si empresse
quil ne scait ou il a laisse
il faut que nous luy reboutons

Comme on l'a vu (*supra*, p. 76), au xv^e siècle et à d'autres époques, *il* s'est prononcé *i*, non pas peut-être toujours, mais très fréquemment, même devant une voyelle. Il s'ensuit qu'en changeant *il a laisse* (v. 1289) en « il l'a laissé » (c'est-à-dire, son *propos*) Lacroix n'a fait que contribuer à effacer un phénomène qu'il aurait fallu mettre en évidence, car *Maître Pathelin* n'est point un « devoir » d'écolier moderne et il ne convient pas aux éditeurs de donner des leçons de français au génie qui l'a écrit, ni même aux imprimeurs auxquels nous

1. Tobler, *Vermischte Beiträge*, I (1886), n° 17, p. 102.

devons le seul texte qui nous rapproche de l'auteur. Pour garder l'authenticité du v. 1289, tout en le rendant plus intelligible, complètement intelligible, on n'a qu'à l'imprimer ainsi :

qu'il ne scait ou i l'a laissé [ou bien : i' l'a].

La leçon *luy reboutons* est peut-être plus difficile.

MM. Paris et Langlois offrent l'émendation « l'y reboutons », et ils expliquent : « *L'y reboutons*, l'y remettons ». Cette émendation ne repose sur aucune variante et elle n'est pas nécessaire, tandis que *luy reboutons* est conforme au génie de la langue ancienne et perdra son obscurité apparente aussitôt qu'on aura consulté quelques documents.

Ici, *luy* représente *le luy*, et le pronom supprimé a pour antécédent [*son*] *propos* :

Le iuge

[1283] Paix de par le dyable vous lauez [Lisez : *bauex*]
 et ne scauez vous reuenir
 a vostre propos sans tenir
 la court de telle bauerie

Pareillement, au v. 761, on lit : *ie luy baille en ceste place* (c'est-à-dire, *je le luy baillé* [— *mon drap*]).

Dans *Pathelin*, ce sont les seuls exemples assurés de *luy* pour *le luy* (au v. 1145, *ie croy que luy bailleray belle, luy* peut représenter *la luy*). Mais, dans d'autres textes du xv^e siècle, les exemples de *luy* pour *le luy* abondent; *luy* pour *la luy* est plus rare :

« Celluy qui luy ousta [l'anneau] luy fut mauvais varlet de chambre » (Commines, éd. Mandrot, V, 9). — « Le roy luy accorda » (*Ibid.*, V, 2, p. 353). — « Mons^r du Bouchaige et moy le vouasmes a monseigneur Saint Claude; et tous les aultres... luy vouerent aussi » (*Ibid.*, VI, 6, p. 44). — « ...le jeune duc n'osa denyer de luy bailler » (*Ibid.*, IV, 1, p. 260). — « Quel jour fusse [= fut ce] que tu luy fis? » [c'est-à-dire, l'enfant]. (*Farce du Galant qui a fait le coup*; dans Rousset, I, 13). — « Je luy baille (c'est-à-dire *lobligacion*).

(*Mist. V. T*, v. 38159 a.) « ...elle scait bien qui luy ha donné » (*Arrests d'Amors*, XXVIII, éd. 1731, p. 285). — « Et pour tant je luy meneray » [ma femme au diable] (*An. Th. Fr.*, III, 463). — « Mais de peur qu'on ne luy desrobe, je l'ay prinse pour mettre a point » (*Ibid.*, I, 262). — « Qui luy portera ? [ceste ballade]. Que je voye » (Villon, *T.*, 936). Etc.

Quant à *(re)bouter*, il avait souvent le sens qu'exige mon interprétation de *luy* (*luy* = *le luy*). c'est-à-dire, « il faut que nous luy reboutons son propos ». Voici deux exemples qui serviront à compléter notre démonstration : « En son dangier bouter ne m'oseroye » (Charles d'Orléans, éd. Héricault, p. 3). « Boutez lui en la main ceci. *Vadit cum urina ad Medicum* » (Picot, *R. G.*, XVII, v. 222; anno 1524). Mais ces exemples n'ont rien que de fort banal, et peut-être faudrait-il s'excuser de les avoir cités.

On pourrait défendre l'emendation de MM. Paris et Langlois en soutenant que le *luy* en question n'est qu'une faute d'impression : ne vaut-il pas mieux essayer de justifier le texte tel qu'il est, et n'avoir recours aux hypothèses qu'en désespoir de cause ?

Vous feriez bien de la tendre
Le iuge
He dea ie ailleurs a entendie
se vostre partie est presente
deliures vous sans plus datente
et nestes vous pas demandeur
Le drappier
Si suis



La scène du procès
Cinquième illustration de Levet



Le bergier

Bee

Pathelin

Dieu ca Dieu

ta besongne est elle bien faicte

Le bergier

Bee

Pathelin veut être payé

Sixième illustration de Levet

APPENDICE

LISTE SUPPLÉMENTAIRE DE VERS AYANT BESOIN D'UN COMMENTAIRE

Comme les pages qu'on vient de lire sont loin d'indiquer tous les problèmes que présente le texte de *Pathelin*, j'ajouterai une liste des vers que je n'ai pas pu considérer, faute de documents ou faute d'espace. Ces vers soulèvent des questions très variées : des questions purement linguistiques (morphologie, phonétique, syntaxe, sémantique), des questions de versification, de mœurs et de coutumes, de psychologie et de construction artistique (les unités, etc.). Restent à considérer plusieurs questions qu'aucun vers ne soulève directement, telles que le fond historique, l'atmosphère morale, l'identité de l'auteur et la source ou les sources de son œuvre ; puis, il y a les analogues et les allusions, les rapports de *Pathelin* avec d'autres farces, etc., et ce n'est pas tout, il s'en faut.

Voici la liste des vers (outre ceux dont j'ai parlé dans le chap. II), qui me semblent obscurs ou imparfaits et qui exigent, par conséquent, des recherches approfondies et une documentation vraiment explicative :

I. V. 7 : Sens exact d'*aduocassaige* (*adocasserie, aduocacion*).
— II. V. 41 : sept syllabes. — III. V. 62 : *ceste bauerie*. Cf. vv. 490, 1286. — IV. V. 76 : *ung gris vert*. Cf. vv. 90, 92, 200-2, 228. — VI. V. 134 : *et puis lors*. Temps de *estoit*. — VII. V. 135 : *ung des bons*. Syntaxe et ponctuation. — VIII. V. 141 : *quil me dist*. D'autres exemples contemporains. — IX. V. 173 : *denrees*. — X. Vv. 198-207 : Explication générale et sens de *monnoye*. — XI. V. 202 : *que cest douleur*. —

XII. V. 212 : *eresme*. — XIII. V. 259 : *le de brucelle*. — XIV. V. 278 : *pour une*. — XV. Vv. 347-8 : *entendeur*. Cf. 1083, 1469. — XVI. V. 359 : *couverture*. — XVII. 403 : *brester*. Cf. *brette*, v. 433. — XVIII. Vv. 464-72 : Originalité de cette ruse. — XIX. Vv. 304 et 494 : *quiconques*. — XX. Vv. 498-9 : Coutume. — XXI. 575 : *fors que de noise*. — XXII. V. 581 : Syntaxe de *me*. — XXIII. V. 588 : *forge*. — XXIV. Vv. 613-4 : *marmara carimari carimara*. — XXV. V. 693 : *tout en presence*. — XXVI. V. 713 : *il ...joindre*. — XXVII. Vv. 746-7. — XXVIII. Enfin, diverses choses dans les vers suivants (le lecteur ne manquera pas de reconnaître ce qui rend ces vers plus ou moins difficiles ou dignes d'un commentaire) : 765, 777, 789-90, 797, 806, 808-9, 838, 876, 878-80, 890, 896, 898-9, 943, 951, 956, 988, 1015, 1034, 1035-6, 1061, 1069, 1073, 1112, 1116, 1117, 1120-1, 1142, 1155, 1159-60, 1184, 1192, 1203-04, 1207, 1213, 1249, 1271-2, 1279, 1346, 1351, 1351-2, 1413, 1441, 1459, 1489, 1495, 1497, 1499-1500, 1526, 1589.

INDEX

- Abbé d'Iverneaux, 92.
 Abréviations de mots, 20.
avocat dessous l'orme, 55-60.
ainsi [gracieux], 77-78.
 Alecis Guillaume, 10, 21, 54, 59, 87, 91, 100.
aprints a clerc et aprints a lettre, 64-66.
au feu (correction due à Levet), 9.
- Béarn (comtesse de), bibliophile, 34.
 Beneaut (Germain), imprimeur, 11, 13-14.
 Bibliographies de *Pathelin*, 1.
 Bigot (le manuscrit), 52.
 Bineault. *Voyez* Beneaut.
blanc (signification de), 90-92.
Blason de Fausses Amours, 10, 51.
Voyez Alecis.
 « bois » (signification du mot), 11.
 Bonfons (Jean), imprimeur, 25.
 British Museum, éditions de *Pathelin* au, 1, 39-41.
brunette pour brucelle [Bruxelles], 21.
- cabasser*, 52-55.
cabusare, 53.
 capitales (emploi des lettres), 6.
 Caron (Pierre Le), imprimeur, 15-22.
 Cassures comme indices d'antériorité, 7, 11.
Cent Nouvelles Nouvelles, 88.
 Champion (Pierre), 66, 86, 89.
Voyez Villon.
chaudes testes et saiges testes, 6, 16, 67-69.
chez pour *chez*, 21.
Chevalier délibéré (Le), 16.
 Claudin (Anatole), 2, 8.
- Colophon de Beneaut, 14; de Le Caron, 15; de Herouf, 28; de Treperel, 32.
combien vraiment, 70.
Condamnacion de Banquet (La), 62, 71.
 Cons (Louis), 10, 87.
 Coppinger (bibliophile), 9.
 Coquillard, 61; les Coquillards, 90-92.
Cortegiano (Il), 66.
 Costes (Jean de), 82.
 Cotgrave (Randall), 54-56, 72, 102 et *passim*.
- Date de *Pathelin*, 81-92; date du *Pathelin* de Le Roy, 8; date du *Pathelin* de Levet, 10-12; date du *Pathelin* de Beneaut, 11-13; date du *Pathelin* de Le Caron, 15, 22; date du *Pathelin* de Treperel, 32; date de la première (?) édition de Treperel, 35; date du *Pathelin* de Malaunoy, 28; date du *Pathelin* de Herouf, 29.
- Destruction de Troye la Grant* (La), 3.
dieu il soit, 75-76.
 d'Iverneaux (l'abbé), 92.
Doctrinal de Sapience (Le), 3.
 Dreux du Radier, 55-58.
 Du Cange, lexicographe, 53, 58 et *passim*.
- Fac-similé de l'édition de Le Roy, 8. *Voyez* Levet et Malaunoy, 22.
Faintes du monde (Les), 54, 87-88.
Voyez Alecis.
 Fébus (Gaston), 80.
flageoler, 98-102.
froidure (la *grant*), 81-82.

- Galiot du Pré, imprimeur, 9, 15, 51.
 Génin (F.), 1, 52, 54, 56, 61, 68, 96-97, 99 et *passim*.
gentil marchande, 70 ff.
 Gord (Robert et Jean), imprimeurs, 49.
grimoire (ou *grimaire*), 62-65.
 Groulleau, imprimeur, 41.
 Guillemette, 14, 16, 22, 24.
- Harvard (le manuscrit de), 50-51.
 Herouf ou Herulf, imprimeur, 25, 28-33.
 Huet (le manuscrit (?) de), 52.
- il et ilz prononcés i*, 75-77.
 Illustrations, 9, 11, 13-16, 22-25, 29, 32-33. *Voyez* Liste des Illustrations.
 Imprimés principaux (textes de *Pathelin*), 3-45.
Imprimeurs parisiens, 28-29. *Voyez* Renouard.
 Iverneaux (abbé d'), 92.
- Janot, nom d'imprimeur, 15, 41.
 Jeannot (J.), imprimeur, 41. *Voyez* Janot.
 Julleville (Petit de), 84.
- Lacroix, Paul (le bibliophile Jacob), 54, 56, 96, 99, 108 et *passim*.
 Lambert (Jean), imprimeur, 16.
 Langlois et Paris, éditeurs critiques, 109-110.
lart es pois, 89.
 La Sale (Antoine de), 88.
 Laulnoye (M. de), 52.
 Le Beuf (l'abbé), 58.
 Lebeuf de Montgermont, bibliophile, 34.
 Le Caron (Pierre), imprimeur, 15-22.
lectio difficilior, 6.
 Le Magnier, 41.
 Le Roy (Guillaume), 2-10, 16 et *passim*.
 Levet (Pierre), 1, 3, 8, 10-14, 16-17 et *passim*.
 Littre (E.), 19.
Livre des Sainctz Anges (Le), 3.
longaine, de par une, 95-98.
 Louis XI et Jean de Costes, 82.
 Loyseau, auteur du *Traité des Seigneuries*, 55.
lui pour le lui, 108-110.
- l'ung a l'autre comme l'en fait, leçon omise par Beneaut*, 12, 14.
- mainteffois et bien largement, vers omis par Malaunoy*, 18.
Maistre Pierre Pachelin, 15, 35.
Maistre pierre Pathelin et son iargon, 28.
Maistre pierre pathelin... Imprime a Paris par lehan Trepperel, 34.
Maistre Pierre pathelin Hystorie, 22.
Maistre pierre Pathelin, édition du British Museum, 39-41.
 Malaunoy (Marion de), 1, 15, 17, 22-28, 36.
 Manuscrits de *Pathelin*, 46-50.
marchant, quel, 61-74. *Voyez* gentil marchande.
 Margot (la Grosse), 14-15, 22.
 Marque de Levet (la), 7, 10-11, 13.
Modern Language Notes, 2-3, 6, 17.
Modern Philology, 1.
 Monmerqué (M. de), 52.
 Monnaies dans *Pathelin*, 83-84.
- ne garder l'eure*, 103-106.
 Noël du Fail, 66.
Nouveau Pathelin a trois personnages (Le), 35, 39-40.
 Nyrop (K.), 71, 74, 103-104, 106.
 Nyverd (Guillaume), imprimeur, 34.
- Olivier de la Marche, 16.
Or n'en croyez rien (leçon qui se trouve pour la première fois dans l'édition de Galiot du Pré), 9. *Voyez* Galiot du Pré.
oye, mon, 85-87.
- Pachelin*, 15, 35.
 Palsgrave, auteur de l'*Éclaircissement de la langue françoise*, 54.
 Paris (G.), 86, 109. *Voyez* Langlois.
 « *Pathelin in the Oldest Known Texts* », 2.
Pathelin le grant et le petit, 13-14, 92.
 Pathelinistes, 8.
pere ne mere, qu'oncques ne virent, 78-80.
 Petit de Julleville, 1, 84.
 Piaget et Picot, 10. *Voyez* Alecis et *Faintes du monde*.

- Picot (E.), 1-2, 8, 15, 22-23, 28-29, 33-34 et *passim*; voyez aussi Alecis, *Faintes du monde* et Piaget.
- Ponctuation des éditions critiques, 6-7.
- Propriétés des choses (Les)*, 3.
- Quatre Novissimes (Les)*, 29.
- quatre pars (des)*, 68.
- que au lieu de qui*, 79-80.
- quel marchand*, 71-74.
- qu'onques ne virent pere ne mere*, 78-80.
- quoy dea chascun me paist de lobes* (leçon souvent estropiée), 19, 30.
- Rahir (Édouard), 15, 22.
- Renouard (Philippe), 28-29, 36, 41.
- ric a ric*, 93-95.
- Rosset (A.), bibliophile, 2, 8.
- Rothschild (James de), 1.
- Roy Modus (Le)*, 80. Voyez Fébus.
- Saint Denys (Jean), imprimeur, 36.
- sans le mien*, 106-108.
- Schneegans (E.), 21, 70-71, 86, 99, 101, 108.
- Schwob (Marcel), 86.
- Société des anciens textes français, 22.
- Société des textes français modernes, 8.
- Suite de la Clef, ou Journal historique*, 56.
- Testament Pathelin a quatre personnes (Le)*, 34-35, 41.
- Traduction de *Pathelin*, 13.
- Treperel ou Trepperel, 25, 28-24.
- Verard (A.), imprimeur, 16.
- Versification des farces médiévales, 9.
- Vie de Sainte Barbe*, 32.
- Villon (François), 22 (illustration), 61, 72-73, 84-86, 89-92, 107-108; le Villon (édition) de Pierre Levet, 11-12; le Villon (édition) de Beneant, 14; le Villon de Treperel, 35.

LIBRO DE APOLONIO

SECRET

ELLIOTT MONOGRAPHS

IN THE ROMANCE LANGUAGES AND LITERATURES

Edited by

EDWARD C. ARMSTRONG

6

LIBRO DE APOLONIO

AN OLD SPANISH POEM

EDITED BY

C. CARROLL MARDEN

PART I

TEXT AND INTRODUCTION



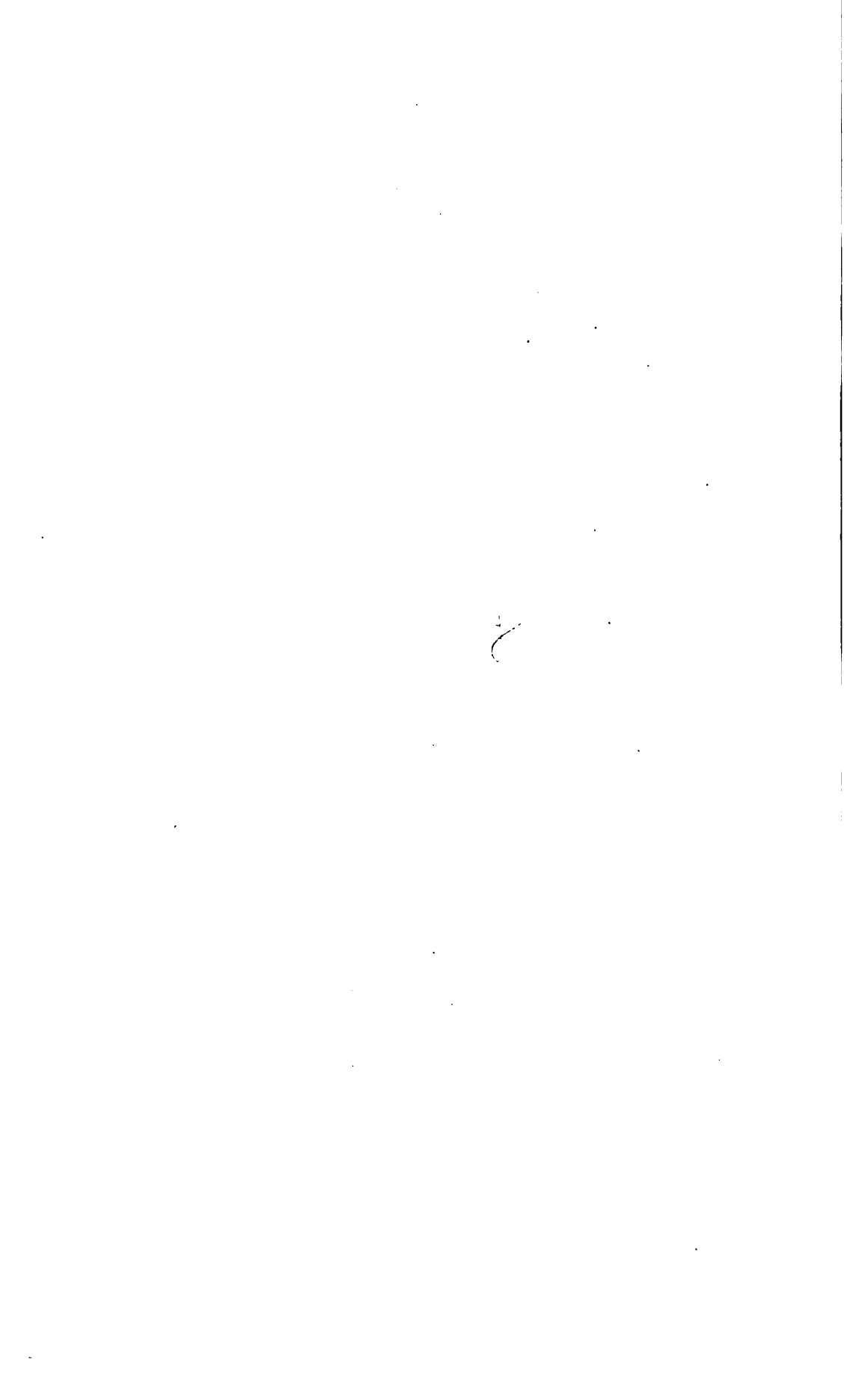
BALTIMORE

THE JOHNS HOPKINS PRESS

PARIS

LIBRAIRIE E. CHAMPION

1917



I si quales dicit homo a digne
 q' ou he por ^{qualis} me venga digne
 f' me maguera cont' f'uegu tu poco embregndo
 S' ou si hos me dala q' f'ico degnado
 P' o q' agustisse como hant' quando
 O' no le podera d'ir espazo p'longado
 P' d'icmas le d'icra comeca d' l'orar
 S' enyor d'yo q' n'eno el sal h'ari mandar
 P' f'igeo da lona cece / e' en poare
 S' enyor tu me d'avece por n'era / e' por oyar
 S' e en n'era d'gnado f'ic q' n'era cruada
 P' a mede me f'icada q' d'ida d' padre no p' nada
 P' o mal no n'ecessendo he d'iser marayada
 S' enyor quado lo tu si f'ices p' parte pagada
 S' enyor s'ile p' n'ica q' f'ices d'ira n'era
 S' i'po non lo mequis p'ort' me d'ecre
 A' h'um' conf'ic' n'era p' q' d'ecre
 Q' u' ag'fe m'ydor no me p'ueda veyre
 S' ep'ula r'of'ina en'fo' con'ion
 P' en'iondo su' c'ixim a' su' r'ebulacion

Si tu bien entendieres n'a le bien se conoide
 Que quea d'ice q' sepi poru son guerde
 U eruo al Rey rreñens fopendo se rredens
 U eruda su mala conoide sus vafres
 E me dice dy este q' tu dny p'cedes
 U eruda q' tu si en nroñ nare mares
 U nro p'cedes de donadas re q'ero donadas
 E un melas fopades d' nroñ rmas
 E eruda la g'ona q' me m'ndes de
 E non me Ponidies q'ero nro d'epu
 E no el Rey dubdo q' sile d'g'leçasse
 Que d'fuma los omo quide la rra f'ona
 Que q'eral la f'ona q' su rra r'ra
 U eruda conoide ella m'ndale q' d'g'ra
 U eruda d'imo qual es la rra q' g'ra la m'ndale
 Que m'nd f'ra q' d' f'ra m'nd d' g'ra
 Los buçpales son m'ndos de boçes de p'pale
 U esto aduñes sus ni pagada
 E se dy d'palorio re lo no d'f'mado
 E l'Pro es la rra q' corre m'ndupada
 Los r'ces son los buçpales que f'ra q'ra r'ndos

PREFACE

In the preparation of an edition of the *Libro de Apolonio* I have had, at various epochs, the hearty assistance of the Spanish Seminary of the Johns Hopkins University. To the members of that seminary I dedicate this volume as a record of their share in its composition and in recognition of the inspiration the teacher may receive from his pupils. The Royal Spanish Academy, R. Menéndez Pidal, K. Pietsch, and H. R. Lang have given valuable aid in many ways. A. G. Solalinde and A. Castro have examined the Escorial manuscript and furnished important items that were lacking. G. Gruenbaum has rendered scholarly services in connection with the proofs. To all of these I take pleasure in expressing my gratitude and indebtedness. To R. Menéndez Pidal, however, my obligations are of an exceptional character. I have drawn unsparingly upon his time and his fund of knowledge; his giving has been cheerful and the value of his gifts inestimable.

In publishing this edition of an Old Spanish poem circumstances seem to warrant some departure from the conventional forms of presentation. The poem is preserved in a single faulty manuscript, the exact date of composition remains uncertain, and the traces that remain of four separate dialects of Spain create an unusual problem. Consequently, instead of attempting to reconstitute the original text, I print a text deviating from the manuscript only in case of the most clearly

indicated emendations, and incorporate with the critical commentary suggested emendations of a more tentative character. The second volume will include that commentary, a study of the language, and a vocabulary.

Princeton, N. J., December, 1916.

TABLE OF CONTENTS

INTRODUCTION	IX-LVII
1. — Manuscripts and Editions.....	IX
2. — Author and Date.....	XIX
3. — The Apollonius Legend in Medieval Literature.....	XXII
4. — Spanish Versions.....	XXXII
5. — The Sources of the Libro de Apolonio.....	XXXIX
TEXT	1-76

ERRATA

Page	ix, line 16 :	170	Read : 17
—	xii, — 5 from bottom :	mention	— mention :
—	xvi, — 17 :	example,	— examples
—	xviii, — 23 :	Pregunto	— Preguntol
—	xx, — 2 from bottom :	Poesia	— Poesía
—	xxii, — 21 and line 23 :	<i>Cantar</i>	— <i>Cantar de Mio Cid</i>
—	xxxiii, — 12 :	comiençase	— comiença se
—	xxxiv, — 9 from bottom :	cibdad	— çibdad
—	xlvihi, — 8 :	Tarsiana	— Tarsia
Str.	88 c : —	Apolonio!	— Apolonio
—	88 d : —	acorrído.	— acorrído!
—	158 c : —	Tu	— Tu,
—	214 d : —	porque	— por que
—	235 d : —	a tanto	— atanto
—	257 c : —	quisiere	— quisiere,
—	312 b : —	mesclar,	— mesclar
—	327 a : —	companya	— conpanya
—	514 d : —	fablas	— ffablas



INTRODUCTION

1. — MANUSCRIPT AND EDITIONS

The only extant manuscript of the *Libro de Apolonio*¹ is preserved in a codex of the Escorial Library, III-K-4. The codex contains the following poems: *Libre de Appollonio* (fol. 1r.-64v.), *Vida de Madona Santa Maria Egipciaqua*² (fol. 65r.-82r.), *Libro dels Reyes doriente*³ (fol. 82v.-85v.). The first mention of the manuscript is that of Rodríguez de Castro, who in 1786 describes it as apparently of the thirteenth century, and cites illustrative verses from the beginning and end of each poem⁴. The next reference, occurring two years later, is that added by Pérez Bayer to the notes of Nicolas Anto-

1. Another manuscript of the *Apolonio* is mentioned by Gallardo as occurring in the catalogue of the library of the Conde Duque de Sanlúcar, D. Gaspar de Guzmán: "*Apolonio*, en verso: en fol. (Caj. 23, núm. 170)" and in the same catalogue occurs the item "*Maria Egipciaca (Santa)*: en fol. (Caj. 23, núm. 17)". As the shelf number of the *Apolonio* and the *Maria Egipciaca* is the same, we might guess that the two works formed part of the same codex, and that this codex of the Conde Duque's library is the one now preserved in the Escorial. At all events, we have no further information except the statement of Gallardo, that the Conde Duque's library went to the Convento del Angel, in Seville (*Ensayo*, IV, cols. 1479, 1484, 1495).

2. There is a facsimile of the first three lines in Amador de los Ríos, *Hist. crit. de la lit. esp.*, III, Madrid, 1863; and a photographic facsimile of the first page in the edition published in Barcelona, L'Avenc, 1907, and in Gómez Bravo, *Tesoro poético*, Madrid, 1911.

3. Facsimile edition published by the Hispanic Society of America, New York, 1904.

4. *Biblioteca española*, Madrid, 1786, II, pp. 504-505. What Rodríguez de Castro designates a *Vida y pasión de Cristo* is simply ten lines of extraneous material occurring on fol. 86 r., and beginning: "Per obtenir e a conseguir zo que demanaras a nostre senyor deus tres coses si requeren".

nio. Pérez Bayer considers the scribe or author as having written in Provençal : " Anonymus Hispanus Lemosinus ¹ . "

In the *Revista de Madrid*, Vol. IV (1840), Pedro José Pidal published an article entitled *Vidas del Rey Apolonio y Santa Marta Egipciaca y la Adoración de los Santos Reyes* ², and in subsequent numbers of the same journal he published the text of the three poems. Later, in 1841, the article and texts were issued in a separate volume with the title " Colección de algunas poesías castellanas anteriores al siglo xv, para servir de continuación á la publicada por D. Tomás Antonio Sánchez ", and in 1842 the study and texts were included in the second edition of the Sánchez *Colección* ³. Pidal's statement in regard to the date of the manuscript is non-committal : " en letra bastante clara y limpia, que algunos creen ser del siglo xiv, ó principios del siglo xv, aunque otros juzgan que es de más antigua fecha ". Amador de los Ríos ⁴ quotes extensive illustrative passages taken from the Pidal edition, frequently without strict regard for exactness in transcription. In 1864 appeared a new edition of the codex by Florencio Janer, who, after referring to the earlier edition of Pidal, states : " Nosotros hacemos esta edición reproduciendo paleográfica y fidelísimamente el código, único conocido, en que se contienen, teniéndolo á la vista, y por lo mismo nos vemos precisados á rectificar y citar las lecciones modernizadas ó falsas dadas en la edición de aquel eminente literato ⁵ . " Janer

1. *Bibliotheca vetus*, Madrid, 1788, II, p. 106.

2. Reprinted in his *Estudios literarios*, Madrid, 1890, I, pp. 151-167, and followed by a supplementary study on *El Poema de Apolonio*, pp. 169-89.

3. *Colección de poesías castellanas* publicadas por D. T. A. Sánchez. Nueva edición, hecha bajo la dirección de D. Eugenio de Ochoa. Con notas al pie de las páginas, una introducción y un vocabulario de voces anticuadas, y aumentada con un suplemento que contiene tres poemas nuevamente descubiertos. Paris, Baudry, 1842, pp. 523-76.

4. *Hist. crit.*, III, pp. 277-304.

5. *Poetas castellanos anteriores al siglo XV*. Colección hecha por Don Tomás Antonio Sánchez, continuada por el excelentísimo Señor Don Pedro José Pidal y considerablemente aumentada e ilustrada, á vista de los códigos y manuscritos antiguos, por Don Florencio Janer (*Bibl. de aut. esp.*, LVII), Madrid, 1864, p. 283.

expresses no opinion about the date of the manuscript, and, while his edition is a decided improvement on that of Pidal, it may be noted in passing that his errors of transcription are quite as numerous as those accredited to the earlier editor. Since 1864, selections from the Janer edition have appeared in the chrestomathies of Keller¹, Monaci², Gorra³, Alemany Bolufer⁴, Gomez Bravo⁵, and possibly others; in 1896 Hansen published a reconstructed text of the first six stanzas⁶; and in 1903 the present editor called attention to some of the errors in Janer's text⁷, and has discussed, more recently, the question of scribal carelessness in the manuscript of the poem⁸.

Finally, the language of the *Apolonio* as contained in the Janer edition has been the subject of several special studies :

Jules Cornu, "Études de phonologie espagnole et portugaise", in *Romania*, IX (1880), pp. 71-89, which includes a study of the words *ley*, *rey*, *grey* in the poem.

Federico Hanssen, "Sobre la conjugación del Libre de Apolonio" (publicado en los *Anales de la Universidad*), Santiago de Chile, 1896, 8vo., 31 pp.

Winthrop Holt Chenery, "Object Pronouns in Dependent Clauses : A Study in Old Spanish Word-Order", in *Pub. Mod. Lang. Ass. of America*, XX (1905), pp. 1-151, contains a study of "interpolation" in the first 328 stanzas.

1. *Allspanisches Lesebuch*, Leipzig, 1890, pp. 22-25.

2. *Testi basso-latini e volgari*, Roma, 1891, pp. 59-63.

3. *Lingua e letteratura spagnuola delle origini*, Milano, 1898, pp. 252-58.

4. *Estudio elemental de gram. hist. de la leng. cast.*, Madrid, 1903, pp. 224-31.

5. *Tesoro poético castellano de los siglos XII á XV*, Madrid, 1911, pp. 44-62.

6. *Sobre el hiato en la antigua versificación castellana*, Santiago de Chile, 1896, pp. 15-16.

7. "Notes on the Text of the Libre d'Apolonio", in *Mod. Lang. Notes*, XVIII, pp. 18-20.

8. "Unos trozos oscuros del Libro de Apolonio", in *Revista de filología española*, III, pp. 290-297.

Erik Staaff, *Étude sur les pronoms abrégés en ancien espagnol*, Upsala, 1906, pp. 114-128.

The manuscript is 250 × 180 mm. in size and is written in a very clear hand of the fourteenth century. The portion devoted to the *Apolonio* averages about twenty lines to the page. Fol. 1 recto is decorated with a scroll in the upper margin, a scroll which probably continued in less elaborate form on the exterior vertical margin, since a slight trace of such continuation is still visible in the lower left corner. The balance of the vertical scroll, as well as a part of the large initial letter *E*, has been cut off by the binder. Each line begins with a capital, and generally there is a space before the following letter. Initial *r* is frequently written as a capital, fairly consistently in the word *Rey*, but more or less sporadically elsewhere. In a few cases other capitals occur in the interior of the verse, thus : *Tiro* (17 a), *Ceteo* (190 b), *Puedo* (12 a), *En* (98 a), *Naues* (258 d, 458 a), *Naue* (463 c). At times initial *c* has the appearance of a capital, *Carrera* (251 c), *Criada* (364 b), etc., and in other cases the *c* is larger than the normal small letter, but lacks the vertical bar that distinguishes the capital. Somewhat the same is true of initial *m*, which is frequently small in size but capital in form ; cf. *maior* (244 d), *marido* (552 b), *muertos* (653 c), etc. In the present edition the use of capitals is confined to the initial word of a verse or sentence, to proper names and Roman numerals.

The atonic object pronouns in post-position are sometimes joined to the preceding verb, sometimes separated from it. In the present edition this pronoun is always separated from the preceding word unless it is enclitic in form.

The scribe uses the conventional abbreviations of his time, but the following transcriptions in the printed text call for special mention ζ is transcribed *e* ; where *Et* occurs in the text it designates a capital *E* followed by the mark that possibly represents the letter *t* ; *com̄o* is rendered as *commo* to differentiate it from *como* ; *pa* is rendered as *pora*. When the text shows *m* before a labial it signifies that the manu-

script has *m*; on the other hand, *n* before a labial in the text is the transcription of *n* or of the bar of abbreviation. Palatal *n* occurs in the manuscript as \bar{y} , *ny*, and \bar{ny} ; the first two are transcribed *ny*, the third, *nyy*; cf. *estraya* 275 b, *duenya* 16 c, *senyor* 41 b, etc. The scribe used the horizontal bar of consonantal abbreviation not only before a consonant but also for intervocalic *n*; cf. *mēos* 354 a, *ninguō* 39 b, etc. The horizontal bar of abbreviation for intervocalic *e* occurs in such groups as $\bar{e}nl$, $\bar{d}la$, $\bar{d}s$, etc., and even in other groups, especially with *r*, thus: *entend̄r* 6 c, *sab̄r* 84 a. At times this abbreviation stands for *ue* after velar *g*, *maḡr* (*maguer*) 217 a, 185 d, etc., and may even represent final *e* after mute and liquid, *nomb̄r* (*nomb*) 3 c, *pad̄r* (*padre*) 10 b, etc. The vowel *e* after *d* is often represented by an apostrophe, *d'* (*de*) 7 c, *comid'* (*comide*) 53 b, *laud'* (*laude*) 179 c, etc. The use of initial *ss*, *ff*, and similar purely orthographic features will be discussed in the chapter on Orthography, in Vol. II.

While the handwriting is clear, the frequency of erasures, blotted letters, rewritten words, syllables, and letters, shows a carelessness somewhat surprising on the part of a scribe who was at such pains to write clearly. This carelessness is manifested in the very title and opening verses of the poem; the first two verses are written in prose order and precede the title¹. Various explanations offer themselves for this unusual opening. The scribe may have intended to write two verses to a line, as in the *Santa Maria Egipciaqua* and *Reyes doriente*, and then changed his plan after seeing that the verses were too long for such an arrangement. Again, he may have written the first verse and then remembered to put in the title; after inserting the title the second verse had, perforce, to be inserted in the manner described above. But, whatever the explanation, the result throws strong light on the personal traits of a scribe who would thus bungle the opening lines of a manuscript. Further evidence of careless copying

1. Cf. p. 1, note to verses 1 ab.

occurs throughout the poem, and in view of the dearth of collateral material for a study of our text, it behooves us to pay more than usual attention to the habits of the scribe, since at least twenty-five per cent of his verses are metrically incorrect and seven stanzas lack a verse, to say nothing of the stanzas that show a superfluous verse, and many passages that are unintelligible in their manuscript form. Fortunately, a study of the scribal errors that we can control as such shows that the scribe was not prone to make intentional alterations in his original. His alterations are due to carelessness alone; however far he may vary from the original readings, we are safe in saying that the scribe intended to copy what he saw before him. This being true, the scribal traits assume a value somewhat different from those in the *Poema del Cid* and *Fernan Gonçalez*, in which the copyists made arbitrary changes in the texts — changes that can be recognized and checked by means of more or less abundant collateral material.

In the matter of omissions we have but little control over the psychological processes of our scribe; he simply overlooked parts of the passages before him. In some cases we can restore the missing word with a fair degree of certainty. A few examples will suffice :

En el rey Antioco vos queremos tornar,
Non nos [deuiemos] ende tan ayna quitar. (36 ab)

Qui quisiere a Tarsiana primero conyosçer
Vna liura de oro aura hi a poner;
Los otros sendas onzas [auran] ha ofreçer. (401 b-d)

Nin (Read Si) el traydor falsso que la [auye] ¹ comprada
Non ffuesse lapidado o muerto a espada. (559 cd)

« Dezir te he, [dixo] Tarssiana, ya mas alegre sseyo ». (515 a)

El rey Apolonio, [omne] de grant mesura. (572 b)

1. Supplied by Pidal and accepted by Janer in his edition, p. 302, note.

At times we can see a possible occasion for an omission, in the similarity of two contiguous words or syllables; for example,

Oy tan bien [en] el iuego ninguno non auino. (164 d)

En el Rey Apolonio fue luego ent[en]diendo ¹. (197 b)

Entonze dixo el rey : « Fija, [fe] que deuedes,
Si Apolonio llora non vos marauelledes ». (176 ab)

In one instance the rhyme word itself is lacking,

Quatro ermanas ssomos, sso vn techo [moramos]. (522 a)

Much more frequent than the omission of a word is the omission of a symbol. A current slip of this character is the failure to put the cedilla under *c* before *e* and *i*, and the more serious omission under *a*, *o*, and *u*; for example, *raconada* 44 a, *verguenca* 34 a, *cabeca* 439 d, etc. As examples of omission of single letters, cf. *co[n]poner* 168 b, *sob[e]ruio* 61 a, *con[o]-scieses* 490 b, etc. In direct contrast to the foregoing is the repetition of the initial letter of a verse, possibly due to the fact that the initial letters were added in a column ruled especially for the purpose; cf. *E(e)n* 1 a, *E(e)l* 30 a, *N(n)il* 511 c, *N(n)in* 622 b, and somewhat similar *T(o)odos* 30 b.

The errors noted heretofore may be classed as unconscious errors, or mistakes which the scribe did not notice after he had committed them. In contrast to these we have a number of cases where the scribe writes the first part of a word incorrectly, recognizes his error, and forthwith copies the word correctly without bothering to erase the erroneous beginning ². Thus *(n)mio* 126 c, where the scribe makes only two strokes of an *m*, then adds the long *i*; cf. also a similar

1. *Entender* with the meaning of 'enamorarse de'; cf. Que fiço ha Antiocho en ella entender (Str. 6c).

2. These conscious errors are put in parentheses and italics in the text.

instance of imperfect *n* in *(ij)ni* 107 a; *(f)fi*ja 25 a; *(re)promesa* 76 b, in which the *re* is copied from *respuesta* of the preceding verse.

When, however, the mistake embraces a complete word, and the scribe notices his error, he erases the faulty word. At times we can still read the erased word, and such readings are especially interesting as showing how the mistake came to be made; *i.e.*, by anticipating a word that occurs in a subsequent part of the same line, or by copying from a preceding line. As examples of the first class of errors we note:

Entendio hun (*de la*) poquiello de la odiçençon. (300 d)

Esa fue vuestra madre que (*duelo*) delexo gran duelo. (359 d)

La madre ¹ (*non se nada*) perdida, del padre non se nada. (382 b)

O ssi mas lo (*quisiesse*) quisiese, de auer monedado. (398 c)

Parienta so (*de las rio*) de las aguas amiga sso del rio. (507 a)

Mas valie de çient marquos ese dia el (*auer*) ² loguer. (429 b)

As example, of the second process of corrected errors, *i.e.*, words erroneously copied from the adjoining line, we have:

Fuera el rey solo que quiso Dios valer.

Por su buena ventura quisol Dios (*valer*) prestar. (111d-112 a)

Tu sabes tu fazienda, con quien deues posar;

Tu, cata tu (*fazienda*) mesura como deues catar. (158 b c)

Sallo ell escudero fuera, vio como seya,

Torno al rey e dixo que verguença auia;

Ca(*llo*) peligro en la mar, perdio quanto traya. (156 a-c)

It should be remembered that the errors under considera-

1. Read: La madre [e].

2. It seems probable that the scribe, influenced by the *-uer* of *loguer*, started to write *el auer*.

tion are those noted and erased by the scribe. How many more of a similar character he must have made without noticing or correcting them! In the first group of such errors we may include the following :

Si en eso (nos) aturas mas fuego nos ençiendes. (278 c)

Si (assi) non ge lo cunpliere bien asi ho meior. (292 d)

Ohi (fablar) de tu fazienda, vengo fablar contigo. (470 b)

De buenos marineros que sabien (bien) la marina. (103 c)

As examples of the second group, where a word is copied from an adjoining line, cf. :

Ouo gran pagamiento Architrastes del luego.

Que grant omne era entendio ge lo luego. (151 ab)

Mas por Dios (te ruego) pues que eres en responder metido,
Ruego te que non cansses, e ten te por guarido. (510 cd)

De hun ermitanyo santo oyemos retrayer.
Por quel fiço el pecado el vino beuer,
Ouo en adulterio por ello a cayer,
Despues en adulterios las manos a meter. (Str. 55)

In the last-mentioned example *adulterios* is clearly an error due to the occurrence of the word in the preceding verse. The exemplum in question is so well known that we can readily restore the original reading *omicidio*. The foregoing examples will suffice to illustrate the classified tendencies of the scribe in the matter of errors, and these tendencies will serve as a clue to interpreting various obscure passages in the poem¹.

While a study of the linguistic traits of the poem is reserved for a second volume, it must be noted at this point that the manuscript shows a strong mixture of Aragonese and Castilian forms, and the title *Libre de Appollonio* is evidently

1. For further examples, cf. my note on *Unos trozos oscuros del Libro de Apolonio*, in *Rev. de filologia española*, III, pp. 290-97.

Catalan. This linguistic mixture, together with the numerous inaccuracies in orthography, syntax, versification, and rhyme, shows conclusively that the present manuscript is not the version as left by the author. How many stages our manuscript is removed from the original it is impossible to say, but it seems evident that there was at least one intervening stage. The omission of the rhyme word in stanza 522 a,

Quatro ermanas ssomos, so vn techo [moramos],

would naturally signify that the version from which the extant copy is taken likewise lacked the rhyme word, or preserved it only in an illegible form; neither of these conditions would normally pertain to a primitive copy. Stronger evidence of an intermediate version is furnished, however, by the extant stanza 539 :

Reuisco Apolonyo, plogol de coraçon,
Entendio las palabras que vinien por razon ;
Torno se contra ella, demandol si mintie o non,
Preguntol por paraula de grado el uaron.

As Staaff has justly observed, the *demandol* of 539 c is superfluous, and the second hemistichs of 539 c and 539 d, respectively, should be interchanged thus :

Torno se contra ella de grado el uaron,
Pregunto por paraula si mintie o non ¹.

Had the inversion of the hemistichs been due to careless copying on the part of our scribe, he could not have added the *demandol* in order to make the meaning intelligible. The probable explanation of the extant reading is that our scribe reproduced the hemistichs in inverted order because they so occurred in the version from which he was copying. Then, seeing that his original was unintelligible, he solved the difficulty by adding the *demandol*.

1. *Les pronoms abrégés*, p. 115.

Hanssen thinks that perhaps the intermediate copy was by a Leonese, basing his supposition on the form *dixoron* in stanza 475 d ¹. The occurrence of this single Leonese characteristic is hardly sufficient evidence of such a dialect intermediary, especially in view of the alternative supposition that the scribe wrote the singular form *dixo*, then changed to the plural form, and neglected to change the vowel *o* to *e*.

In the present edition of the poem I have aimed to reproduce the manuscript. When, however, the grammar, meaning, or rhyme indicate a scribal alteration, and when it seems reasonably probable that the correct reading can be deduced, I have emended the text. On the other hand, those corrections that may be regarded as hypothetical or alternative, and those which look to the correcting of purely metrical errors, are placed in the notes.

2. — AUTHOR AND DATE

The author of the poem is not known; that he was a churchman, however, stands out clearly. Not only does he use the "mester de clerecía", but the opening invocation and the concluding six stanzas show the monastic training which enables him to Christianize in spirit the pagan heroes of his original. The mere fact of his seventy references to *Dios* and fifteen to the *Creador*, the brief sermons on covetousness (52-59) and on God's care of the afflicted (93-94) make further commentary on this point superfluous.

That the *Apolonio* was composed in the thirteenth century is at present the generally accepted view ², the only doubtful

1. *Sobre la conjugación del Libre de Apolonio*, p. 4. In his *Conjugación leonesa*, p. 32, Hanssen expresses the belief that *nueze* (511 c) may be due to the "influencia del copista salamantino", but in his more recent work Hanssen does not insist on restricting *nueze* to the Leonese dialect. Cf. *Gram. hist. de la leng. cast.*, Halle a. S., 1913, p. 96.

2. A variant opinion is expressed by Rodríguez de Castro, who puts the poem "a fines del siglo XII ó principios del XIII", and the author as

point being whether it is earlier or later than Berceo and the *Alexandre*. The question of the relative date hinges on the opening stanza :

En el nombre de Dios e de Santa María,
Si ellos me guiassen estudiar querría,
Conponer hun romance de *nueva maestría*,
Del buen rey Apolonio e de su cortesía.

Does the expression " nueva maestría " mean that the author was introducing into Spanish literature the first poem in the *mester de clerecía*, or simply that he was writing his poem in a metrical form that was already known but still in its infancy? Pedro José Pidal, writing in 1841, pays no especial attention to the term " nueva maestría " as bearing upon the date, but stresses rather the similarity to the *Alexandre* in the matter of language, metrical form, and subject-matter ¹. Wolf accepts the general deductions of Pidal, but thinks that the reference to a *nueva maestría* makes the poem earlier than Berceo and the *Alexandre*, in which belief he is followed by Puymaigre ², Klebs ³, and apparently Milá y Fontanals ⁴. On the other hand, Amador de los Ríos interprets the " nueva maestría " as showing, not that the author of the *Apolonio* introduced or originated the " cuaderna via " in Spain, but that he was writing in a metrical form which was in vogue but still regarded as new. Hence Amador de los Ríos puts the

contemporary or but little later than the author of the *Poema del Cid* (*Bibl. esp.*, II, p. 505), in which opinion he is followed by Ticknor (*Hist. of Span. Lit.*, I, p. 22). Moritz Haupt, writing in 1856, thinks that the language and style of the poem accredit it to the fourteenth century. Cf. *Ueber die Erzählung von Apollonius aus Tyrus*, in *Opuscula*, III, Leipzig, 1876, p. 28.

1. *Estudios literarios*, I, pp. 154-55; in an editorial note on p. 189, we find, however, the statement that the *Apolonio* " debió de ser una de las primeras del género ".

2. *Vieux auteurs castillans*, I, Madrid, 1888, p. 229.

3. *Die Erzählung v. Apol. aus Tyrus*, p. 385.

4. *Poesía heroico-popular castellana*, Barcelona, 1874, p. 465; cf. also *De los trovadores en España*, pp. 540-41.

poem after Berceo but before the *Alexandre* ¹. The more rational view of the situation is, however, that expressed by Menéndez y Pelayo ², Baist ³, and Fitzmaurice-Kelly ⁴, who recognize the futility of attempting to settle definitely the meaning and application of a term that is capable of two interpretations.

Approaching the question of date from the linguistic side, we see that the poem in its versification and language belongs to the general period of Berceo, the *Alexandre*, and the *Fernan Gonçalez*. The comparatively large number of irregular verses does not show that it is earlier than the more regular poems of Berceo ⁵, since many and possibly all of such irregular verses show the influence of later copyists. Ramón Menéndez Pidal, in view of the linguistic traits, puts the *Apolonio* "a la mitad del siglo XIII" ⁶, in the same epoch as the *Alexandre* and the *Fernan Gonçalez*; this general conclusion is likewise reached by Staaff, who, on the basis of his study of the atonic pronouns, remarks: "A en juger par la fréquence et les formes de l'apocope pronominale dans ce poème, il doit appartenir à la même époque que le livre d'Alexandre et le poème de F. Gonçalez ⁷." Among other linguistic phenomena which taken collectively tend to confirm the above date of the poem may be mentioned the form *feches* (facitis) 604 a; the frequent dissyllabic use of *rey* 2 a, 10 b, etc., and *fuy* (fuit) 191 c, 225 c, etc.; the separation of the adverbs *mucho* and *tanto* from the adjectives they modify, *mucho es mas granada* 358 c, *tanto eres demudado* 333 b, etc. From the lexicographical point of view, we note that the

1. *Hist. crit.*, III, p. 280 ff. Monaci is in error in stating that Amador de los Ríos believes the *Apolonio* to be "più antico di Gonzalo di Berceo", cf. *Testi basso-latini*, p. 103.

2. *Antologia de poetas líricos*, II, p. xxxv.

3. *Grundriss der rom. Phil.*, II, 2, p. 404.

4. *Hist. de la lit. esp.*, Madrid, 1914, p. 25.

5. Cf. Puymaigre, *op. cit.*, I, p. 229.

6. *Cantar de Mio Cid*, I, p. 254.

7. *Les pronoms abrégés*, p. 125.

vocabulary does not differ materially from that of texts belonging to the second quarter of the thirteenth century. Menéndez Pidal notes the absence of *aunque* in the *Cantar*; it is lacking also in the *Apolonio* in contrast to other texts of the thirteenth century¹; he introduces a second common trait by using the rare phrase *meter en arras* in the *Cantar* 2564, on the basis of the occurrence of this phrase in *Apolonio* 19 d, 254 d². A third *Apolonio* item that occurs also in the *Cantar* is the phrase *tener mientes a*, in the sense of 'to notice', 'to note carefully'; cf. *Apolonio* 148 a and *Cantar* 3614, 3620. Finally, the reluctance to apocopate the pronoun *le* before a word beginning with *l* is characteristic of the two poems³. While the foregoing common traits are worthy of record, they are not sufficient in themselves to justify an earlier dating of the *Apolonio* than that suggested above⁴.

3. — THE APOLLONIUS LEGEND IN MEDIEVAL LITERATURE

The story of King Apollonius of Tyre was one of the most popular and wide-spread legends of the Middle Ages⁵. The first mention of the legend occurs in the second half of the sixth century in a poem of Venantius Fortunatus:

1. *Cantar*, I, p. 398.

2. *Ibid.*, 758-59.

3. Staaff, *op. cit.*, p. 128; Menéndez Pidal, *Cantar*, I, p. 251.

4. The question of the dialect of the *Apolonio* will be treated in connection with the linguistic study in Vol. II.

5. The most satisfactory treatment of the medieval versions is that of Elimar Klebs, *Die Erzählung von Apollonius aus Tyrus. Eine geschichtliche Untersuchung über ihre lateinische Urform und ihre späteren Bearbeitungen*, Berlin, 1899. Cf. also S. Singer, *Apollonius aus Tyrus. Untersuchung über das Fortleben des antiken Romans in spätern Zeiten*, Halle a. S., 1895; and Albert H. Smyth, *Shakespeare's Pericles and Apollonius of Tyre. A Study in Comparative Literature*, Philadelphia, 1898 — a study that shows liberal use of the book of Singer. A supplementary study is published by Singer in his *Aufsätze und Vorträge*, Tübingen, 1912, pp. 79-103. For the French and Provençal citations cf. C. B. Lewis, "Die altfranzösischen Prosaversionen des Apollonius-Romans" (aus *Romanische Forschungen*, Band XXXIV, Heft I, Erlangen, 1913, pp. 147-50 and 274-77).

Tristius erro nimis patriis uagus exsul ab oris
 Quam sit Apollonius naufragus hospes aquis ¹,

and we have further references in the seventh, eighth, and ninth centuries ², after which appears the earliest extant manuscript version of the story, generally known as the *Historia Apollonii Regis Tyri*. The manuscript in question is preserved in the Laurentian Library in Florence and belongs to the tenth century, and the large number of later manuscripts (Klebs can account for at least sixty) are well distributed over the countries of modern Europe. The *Historia* was first printed in Germany, about 1475, in an edition without date or imprint; a second edition was published by Marcus Welser in 1595, and a third by Lapaume, Paris, 1856. The first modern critical edition based on a comparison of several manuscripts is by A. Riese, Leipzig, 1871, followed in 1888 by that of M. Ring, which is an edition of the Paris manuscript 4955. Largely as a result of Ring's edition, Riese published in 1892 a thoroughly revised version of his former work, and it is to this later edition that references are made in the present study ³.

In an eleventh-century manuscript of the University of Ghent there is preserved a second medieval Latin version of the Apollonius legend composed in leonine hexameters and generally known as the *Gesta Apollonii* ⁴.

A third Latin version is that of Godfrey of Viterbo in his *Pantheon* ⁵, which was composed in the last years of the eleventh century. The *Pantheon* is a species of world history interspersed with numerous fables and legends, among the

1. *Miscellanea*, Lib. I, cap. x, ll. 4-5, in *Patrologia latina*, LXVIII, p. 227.

2. Cf. Klebs, pp. 12-17.

3. *Historia Apollonii Regis Tyri*, iterum recensuit Alexander Riese. Leipzig, 1899.

4. Cf. the edition of Dümmler in *Poetae Latini aevi Carolini* (*Mon. Germ. Hist.*), 1888, Vol. II, pp. 483-506.

5. The most accessible complete edition is that of Ratisbon, 1726. The text of the Apollonius portion is contained in Singer, *Apol. aus Tyrus*, pp. 150-177.

latter the story of Apollonius in about two hundred tercets (two rhymed hexameters and a pentameter).

A fourth Latin version is that contained in the well-known fourteenth-century collection of fables and exempla, the *Gesta Romanorum*. The only one of the early manuscripts that contains the Apollonius story is preserved in the Library of Colmar. The collection was printed several times in the fifteenth century ; in modern times we have the edition of A. Keller (Stuttgart, 1842), H. Oesterley (Berlin, 1872), and a separate edition of the Apollonius story, by Singer, based on the Colmar manuscript, with variants of the texts of Keller and Oesterley ¹.

Finally, there is a short poetic reworking of the legend in the *Carmina Burana* ², another in Latin hexameters attributed to Gerard von Falkenburg (16 cent.) and preserved in a seventeenth-century manuscript, and an *Apolloni Tyri gesta in fine quarti libri* mentioned in the index to Vincent de Beauvais' *Speculum Historiale*, but apparently not published ³.

The story was also current in the vernacular literature of the Middle Ages, in forms that go back to the Latin versions of the *Historia*, *Pantheon*, or *Gesta Romanorum*. In Germany there is a reference to the story in Lamprecht's *Alexanderlied* ⁴ (first half 12 cent.). Toward the end of the thirteenth or beginning of the fourteenth century Heinrich von Neustadt composed his epic *Apollonius von Tyrus* ⁵, based on the *Historia*. Another German poem of the thirteenth century, the *Orendel*, seems quite probably to have borrowed material from the Apollonius theme ⁶. In the fifteenth century we have three prose versions of the legend, as well as a popular version taken largely from the *Gesta Romanorum*. Holland

1. Singer, *Apol. aus Tyrus*, pp. 68-105.

2. Cf. ed. J. A. Schmeller, *Zweite unver. Aufl.*, Breslau, 1883, p. 53.

3. Cf. Klebs, p. 349; Smyth, p. 24.

4. Cf. ed. Kinzel, Halle a. S., 1884, ll. 1009-15.

5. Ed. Strobl, Wien, 1875.

6. Cf. Singer, *op. cit.*, chap. 1; Klebs, p. 487.

preserved a Dutch version of the *Gesta Romanorum* and a derived popular version, two seventeenth-century dramas, and an eighteenth-century translation of the *Historia*. The story persists also in Danish, Icelandic, Swedish, and Hungarian popular literature.

In English literature the legend has played an important role. There is a fragment of an Old English translation of the *Historia* ¹, a fragment of a Middle English poem ², Gower's version in his *Confessio Amantis* ³, a reference to a fifteenth-century poem ⁴, the prose romance of *Kynge Appolyn of Thyre* ⁵ translated from the French by Robert Copland (1510), Lawrence Twine's novel *The Patterne of Painefull Adventures* ⁶ (1576). Best known of all the English versions is Shakespeare's *Pericles*, which was novelized by George Wilkens under the title *The Painful Adventures of Pericles, Prince of Tyre* ⁷ (1608). In 1738 George Lillo wrote his drama *Marina* ⁸, utilizing the last two acts of Shakespeare's play.

The earliest Romance reference to the Apollonius story is contained in a Provençal "ensenhamen" of Guiraut de Cabreira, composed toward the end of the twelfth century. The *ensenhamen*, or poem of advice, is addressed to the jongleur Cabra :

E volrai dire
 Senes mentir,
 E comtarai de ta faison :
 Mal saps viular
 E pietz chantar
 Del cap tro en la fenizon.

1. Ed. Zupitza in *Archiv*, XCVII (1896), pp. 17-34.
2. Republished by Smyth, *op. cit.*, pp. 49-55.
3. Ed. Macauley, Vol. III, Oxford, 1901.
4. Cf. Klebs, p. 472.
5. Published by Wynkyn de Worde, London, 1510.
6. *Shakespeare's Library*, second ed., London, 1875, Part. I, Vol. IV, pp. 249-334.
7. Ed. Tycho Mommsen, Oldenburg, 1857.
8. *Dramatic Works*, ed. Thomas Davies, London, 1810, II, p. 55.

Proceeding then to prove these charges, Guiraut says that every jongleur should know about Ogier, Olivier, Roland, Guiraut de Rossillon, etc., and finally,

D'Alixandre fil Felipon.
 D'Apoloine
 Non sabes re
 Qu'estors de man deperizon ¹.

The reference and the context show clearly that Guiraut had in mind a French or Provençal poem on the deeds of Apollonius. A somewhat similar mention is found in the *Roman de Flamenca*, where after referring to the *Roman de Thèbes* and the *Roman d'Alexandre* :

L'autres comtava d'Apolloine
 Consi retenc Tyr e Sidoine ²,

and Bertran de Paris says :

D'Apoloini no cug sapiatz res ³.

In the work of Guilhem Arnaut de Marsan we have a somewhat detailed account of the legend :

D'Apoloines de Tir
 Sapchatz contar e dir,
 Com el fon perilhatz,
 El e totz son bernatz,
 En mar perdet sas gens,
 Totas cominalmens,
 Mais tenc en son poder
 Tot cant en poc aver,
 A trastot son esfors,
 Mais solamen son cors.
 E pueis issic en terre
 On li fon obs a querre
 Vianda don hom viu,

1. Bartsch, *Denkmäler der prov. Lit.*, Stuttgart, 1856, p. 88, ll. 14-17; p. 92, ll. 13-16.

2. Paul Meyer, 2^e ed. Vol. I, Paris, 1901, ll. 635-36.

3. Bartsch, *op. cit.*, p. 86, l. 7.

Com un paure caitiu.
 Tot so pres per amor,
 Mais pueis n'ac gran honor,
 C'amors li rendet sai
 Mai que non perdet lai,
 Que pas non enqueria
 Cela que mais valia,
 Mas tan fort l'encobi
 Ni anc non l'enqueri,
 C'ab bels ditz et ab faitz
 Li dava tals gamaitz
 Al cor que per petit
 La dona non morit.
 El l'ac a son voler
 E-n fetz tot son plazer
 E fo reis com denans
 Fortz e rix e prezans ¹.

As a part of Provençal literature we may mention here a poem by King Pedro IV of Aragon, whose son Juan had just married contrary to his father's wishes. The poem, which was composed in 1379, begins as follows :

Mon car fill, per Sent Antoni
 Vos juram qu'est mal consellat
 Com laxats tal matrimoni
 En que-us dan un bon regnat
 E qu'en aiats altre fermat.
 ¡ En infern ab lo dimoni
 Si' en breu qui-us n'anganat !
Qui ben crex son patromoni
Est n'est mon per tuyt presat.
Axt ho dits Apolloni
Largament en un dictat
On ho a ben declarat.
 E li fa gran testimoni
 Alexandre en veritat
 No volg esser mullerat.
 ¡ Pel valent de Sent Celoni,
 Qu'en prodes tal heredat ² !

1. Bartsch, *Prov. Lesebuch*, Eberfeld, 1855, p. 135.

2. Milá y Fontanals, *De los trovadores en España*, p. 503.

Milá thinks that the passage referring to Apollonius is perhaps based of the *Libro de Apolonio* ¹. There is, however, no passage in the Spanish poem that discusses at length the advantages of a worldly marriage. It seems more likely, therefore, that King Pedro of Aragon had in mind one of the lost Provençal poems on the subject.

References to Apollonius are found also in Old French literature. In *Aye d'Avignon* we have :

Si n'a en haute mer un tel estoire mis
Ainz plus grant ne conduit Apolines de Tris ².

The *Poème Moral* states :

Mais miez vos vient oïr nostre petit sermon
Ke les vers d'Apoloine u d'Aien d'Avinion ³.

Doon de Nantueil has,

Et chantent d'Apoloine et del biel Tenebré
Del viel Antiocus, de Porus et d'Otré,
.....
Et chantent et vielent et content d'Apoloine ⁴.

The *Roman de l'Escoufle* records that

Quant Apollonies fist a Tir
Le sanc, ce cuit, n'ot pas tel duel ⁵,

and the *Philomena* :

Plus sot de joie et de deport
Qu'Apoloines ne que Tristanz,
Plus an sot voire voir dis tanz ⁶.

1. Milá y Fontanals, *De los trovadores en España*, p. 541, note.

2. Ed. F. Guessard et P. Meyer in *Les anciens poètes de la France*, Paris, 1851, VI, ll. 3488-89.

3. Ed. Cloëtta, *Romanische Forschungen*, III, 1887, str. 578.

4. Ed. P. Meyer, *Romania*, XIII, ll. 90-91 and 126.

5. Ed. P. Meyer, Paris, 1894, ll. 8058-59.

6. Ed. C. de Boer, Paris, 1909, ll. 174-76.

In the *Balaham et Josaphas* of Gui de Cambrai we read :

Une en i ot ki sot assés
 Et molt estoit de grant hauteche
 Et par parage et par nobleche,
 Fille à .i. roi deshiretee ;
 Mise estoit fors de sa contree :
 Ses pere, si com j'oï dire,
 Fu de Sydoine rois et sire ;
 Siue ert la terre de Sydoine ;
 Parente fu roi Apolloine,
 Qui de sa terre s'en fuï
 (Jou cuic qu'assés avés oï
 Comment cil Apolloines fist
 Et k'il perdi et qu'il conquist) ¹.

The foregoing citations attest clearly the existence in Old French or Provençal of an epic poem on Apollonius. In the year 1909 a fragment of one such poem was discovered and published by Alfred Schulze ². The fragment is preserved on a piece of parchment used in binding an edition of Herodotus and Thucydides issued by the Aldine Press, Venice, 1502. The parchment is but thirty centimeters long and about seven centimeters wide, written on both sides in a hand of the thirteenth century. The recto contains forty verses, the verso twelve, but unfortunately the binder, in adjusting this parchment for commercial purposes, cut off the rhyme words of the recto and consequently the beginnings of the verses of the verso. Schulze, with the help of Adolf Tobler, has restored the missing words of the recto with great discrimination and care. In view of the importance of the fragment I quote it in full. The selection represents the scene where Apollonius solves the riddle of Antiochus before the assembled courtiers :

Recto Chascuns tenoit nue [s'espee]
 Soz sun mantel en rec[elee].

1. Ed. K. Appel, Halle a. S., 1907, ll. 8708-20.

2. "Ein Bruchstück des altfranzösischen Apolloniusromans", in *Zeitschrift für rom. Phil.*, XXXIII, pp. 226-29. The text is reprinted by Lewis, pp. 272-73.

Les uns par un mot.
 Et par un mot de plus.
 Les uns par un mot de plus.
 Que e n'ont point en leur
 Que l'homme a une
 Pour i n'ir en la lie
 Les uns e n'ont point de mens
 Pour a l'ame n'ont point de mens
 Tout est venu de la
 L'homme n'ont point
 Et l'homme n'ont point
 La fausse entra en la terre.
 L'homme a fait le mal et entente.
 L'homme e n'ont point de mens
 Et l'homme n'ont point de mens.
 Tu es escote a l'homme le
 Tu es escote a l'homme le
 Empereur entente a l'homme.
 De la fille sougne l'homme.
 De ce que nos faites de l'homme.
 Dont plusor homme sur un trait
 Tu ne rescignes faicte.
 Quant la la tiens en la palme
 La fille e est la tiars la mere.
 Tu es n'ont point de mens
 Ne sa cum l'i trouvasse une
 Sur la fille e est l'ame.
 Anthocus ot grant peur.
 Quant co ot l'homme color.
 Annulot li co qu'il oot
 E li dansels que il ueot.
 De mal talent empalust.
 Une hore est blanz, l'autre rogist.
 Ses paroles li deronpot.
 Por sa gent ki s'aperceuoit.
 " Amis, dist-il, co n'i a mie.
 Jo te laira, que ne t'ocie."

Verso

..... dite
 la cite
 roial dit

.....e par escrit
o mande a querre
par mer e par terre
par mer flotoit
[ave]nture le menoit
e set v il va
s le regarda
ande del art
e ses tu quel part.

One final trace of an Old French poetic version of the legend is found in the *Jourdains de Blaivie*, in which the author seems to have embodied much of the Apollonius tale. The names of the characters are, however, totally different from those of the Latin legend ¹.

French prose versions of Apollonius occur later than the poems, as we should expect, and of these prose versions we now have a worthy edition and study by Charles B. Lewis ². The first version is a fairly close translation of the Latin *Historia Apollonii Regis Tyri* ³, and is preserved in four manuscripts, namely : Arsenal 2991 (14 cent.), Bibl. Nat. 20042 (15 cent.), Chartres 419 (15 cent.), Brussels 9633 (15 cent.). A second and freer version of the *Historia* is represented by two Brussels MSS. of the fourteenth and fifteenth centuries, respectively, a London MS. of the fifteenth century, and a Vienna MS. 3428 (15 cent.), the latter being the freest of this group. The Vienna version has not yet been published, a fact to be regretted, as we shall see in our study of the sources of the Spanish legend. Finally, there are printed versions Geneva 1482, Paris 1530, and Paris 1710, which belong to the *Historia* class. There is also a translation of the *Gesta Romanorum* under the title, *Le Violier des histoires Romaines* ⁴.

Of the Italian legend little need be said. There are three

1. Ed. K. Hofmann, *Zweite Auflage*, Erlangen, 1882.

2. "Die altfranzösischen Prosa-versionen des Apollonius-Romans", in *Romanische Forschungen*, XXXIV (1913), pp. 1-277.

3. Cf. *ibid.*, pp. 2-46.

4. Bibliothèque elzévirienne, Paris, 1858.

fourteenth-century prose versions, based on the *Historia Apollonii Regis Tyri* ¹, and a poetic version, *Istoria d'Apollonio di Tiro in ottava rima*, by Antonio Pucci (1310-1380). The poem is preserved in many manuscripts, the earliest of which is of the end of the fifteenth century, and the earliest printed edition is Venice, 1586. Modern Greek shows two versions of the sixteenth century and a modern folk tale ².

4. — SPANISH VERSIONS

In Spain the versions of the Apollonius story and references to the legend are not so numerous as in France and England. Nevertheless, the evidence is sufficiently strong to show that the story had a certain currency in Spain in the Middle Ages, and had doubtless a greater popularity than the extant material would seem to indicate. The Biblioteca Nacional has a codex containing the Latin *Historia Apollonii*, No. 9783. This is the manuscript mentioned by Amador de los Ríos as F-152 (12 cent.) ³ and described by others under the number Ee-103 ⁴. In contents this *Historia* corresponds closely to the β version published by Riese. The earliest version in the vernacular is the *Libro de Apolonio* itself, which belongs to the first half of the thirteenth century ⁵.

The story was certainly known to the compilers of Alfonso

1. Ed. Del Prete, *Storia d'Apollonio di Tiro*, romanzo greco dal latino ridotto in volgare italiano nel secolo xiv, Lucca, 1861. Also ed. Carlo Salvioni, *La Storia di Apollonio di Tiro*, versione toscoveneziana della metà del secolo xiv, Torino, 1889. Cf. also Klebs, *op. cit.*, pp. 423-41.

2. Klebs, pp. 451-58.

3. *Hist. crit.*, III, pp. 285 ff.

4. Cf. Beer, *Handschriftenschatze Spaniens*, Wien, 1894, p. 293.

5. Fitzmaurice-Kelly states that the *Donçella de Arcayona* is based on the *Libro de Apolonio*, but does not give his reasons for the claim, nor does the text of the Morisco prose romance tend to confirm the relationship. Cf. also Menéndez y Pelayo, *Antol. de poetas líricos*, XII, pp. 514-16. The text is published in F. Guillén Robles, *Leyendas moriscas sacadas de varios manuscritos*, Madrid, 1885, Vol. I.

el Sabio's *Grande e General Estoria* (begun in 1270), and the compilers included, or intended to include, a version in Book V of their history. The last chapter of Book IV reads as follows :

Del rey antiocho el grande e del rey apolonio e del acabamiento desta quarta general ystoria.

Andados doze años de tholomeo philopater rey de alixandre, contescio a apolonio rey de thiro e de ssidon con el grande anthioco rey de assiria. E el fecho que cuenta la su estoria sobre la razon quel yua a demandar este rey apolonio, era una su fija muy fermosa para cassar con ella. E porque acaescio esto deste rey apolonio con este rey anthioco el grande rey de assiria en el tienpo deste rey tholomeo philopater, ponemos lo en el su tienpo. E comiençase la quinta parte desta ystoria en el rey apolonio.

E fenesçe el quarto libro de los gentiles desta general ystoria ¹.

Unfortunately, the manuscript ends here and we have to do without the " quinta parte " which was to have related the story of Apollonius of Tyre. Furthermore, none of the twenty-two manuscripts of the *Grande e General Estoria* known to Berger contains a " quinta parte " with an account of our hero ². It is quite probable, however, that the story in question was the version found in the *Pantheon* of Godfrey of Viterbo, which version likewise puts the opening episode in the reign of King Ptolemy Philopator of Alexandria. The prose introduction to the *Pantheon* version reads as follows :

His temporibus Apollonius, rex Tyri et Sidonis, ab Antiocho juniore Seleuco rege, a regno Tyri et Sidonis fugatur : qui navigio fugiens, mira pericula patitur. Sicut in subsequentibus versifice exponemus.

De Apollonio regi Tyri et Sidonis, et de ejus infortuniis atque fortuniis ³.

What were the " his temporibus " in which the scene is laid? Klebs says " nämlich gegen Ende des hannibalischen Krieges ", basing the statement on the preceding paragraph

1. Biblioteca del Escorial Y-i-11 (15 cent.); the reading corresponds closely to that of Escorial X-i-3, fol. 237.

2. S. Berger, " Les Bibles castillanes ", in *Romania*, XXVIII (1899), pp. 365-85.

3. Ed. Ratisbon, 1726, p. 175.

entitled " Romana historia de Cartagine ¹". But the three immediately preceding paragraphs, which occur on the same page (173), read respectively :

De Ptolomeo Philopatore, quarto ab Alexandro : quem Antioch^{us} rex Syriae vicit, et imperavit pro ea, et Judaeos fecit sibi tributarios.

De eodem Philopater qualiter affixit Judaeos.

De Seleuco, minori filio Antiochi qui succedit in regnum, fratre suo Seleuco majore Romae pro obside manente.

From the above it seems that Godfrey of Viterbo associated his story of Apollonius with the reign of Ptolemy Philopator, just as did the compilers of the *Grande e General Estoria*. We know also that the compilers used the *Pantheon* as a source for other portions of profane history as recounted in Part IV, and even make specific mention of the " libro Pantheon " of " Maestre Godfredo ²".

In the fourteenth century Gower's *Confessio Amantis* was translated into Portuguese by Roberto Paym and afterwards into Spanish prose by Juan de Cuenca. The Spanish version, preserved in a manuscript of the fourteenth century (Escorial Library G-II-19), is now accessible in a modern edition ³. The title reads :

Este libro es llamado confisyon del amante el qual conpuso juan goer natural del rreyno de ynglaterra. E fue tornado en lenguaje portogues por rroberto paym natural del dicho Reyno E canonigo de la cibdad de lixboa. E despues fue sacado en lenguaje castellano por juan de cuenca, vesino de la cibdad de huete ⁴.

The story of Apollonius is found in Book VIII. It is known

1. *Op. cit.*, p. 339.

2. Cf. Berger, *op. cit.*, p. 384.

3. *Confision del Amante* por Juan Goer. Spanische Uebersetzung von John Gowers *Confessio Amantis* aus dem Vermächtnis von Hermann Knust, nach der Handschrift im Escorial. Herausgegeben von Adolf Birch-Hirschfeld. Leipzig, 1909. 8 vo., xxxiv + 554 pp.

4. *Ibid.*, p. 460.

that Gower's source was the *Pantheon* of Godfrey of Viterbo ¹, and the opening lines of the Spanish translation repeat the original source :

Cuentase en una coronica antigua que es llamada Panteon, en commo el grant Antioco de que Antiocha llevo originalmente su nombre, fue casado con una muy noble rreina, de la qual ovo una fija.

The Spanish version follows closely the English original, but we have no clue to the circulation or popularity of the Spanish version.

In the *Continuación de la Crónica de España del Arzobispo don Rodrigo Jimenez de Rada* ² (manuscript end of 15 cent.), compiled in the year 1455 and wrongly attributed to Gonzalo de Hinjosa ³, the text records the successful uprising of Sancho against his father, King Alfonso el Sabio, and continues thus :

E el rey don Alonso quando se vido desapoderado e pobre, metiose en Sevilla, que non le fincaua mas, e cantaua e decia asi :

Yo sally de mi tierra para Dios servir,
e perdí quanto avia desde Enero fasta Abril,
e todo el reyno de Castilla fasta Guadalquivir.
E los obispos e perlados cuydé que meterian paz ;
mas ellos dexaron esto e metieron mal asaz
entre mí e mis fijos como en derecho non yaz ;
non á escuso, mas á voces como el añafile faz.
Fallerciéronme amigos e parientes que yo avia,
con averes, e con cuerpos, e con su caualleria.
Ayúdeme Jesucristo e la Virgen Santa María,
que á ellos me acomiendo de noche e de dia.

1. But the relation to the *Pantheon* is not so close as Singer and Klebs suppose. For an admirable study of Gower's version and its sources cf. Macauley, *Works of John Gower*, Vol. III, Oxford, 1904, pp. 536 ff.

2. *Col. de doc. inéd. para la hist. de España*, Vol. CVI, Madrid, 1893. Manuscript, Bibl. Nacional, Dd-179.

3. Cf. Menéndez Pidal, *Infantes de Lara*, Madrid, 1896, pp. 71, 408 ; and *Crónicas generales de España*, Madrid, 1898, pp. 93-97.

Non he más á quien lo diga nin á quien me querellar,
 pues los amigos que yo avia non me osan ayudar,
 que con miedo de don Sancho desamparado me han.
*Ya yo oi otras veces de otro rey contar,
 que con desamparo se ovo de meter en alta mar,
 á morir en las ondas ó en las aventuras buscar.
 Apolonio fué aqueste e yo faré otro tal* ¹.

The above ballad was first published in 1524 in the *Samarío de las maravillosas y espantosas cosas que en el mundo han acontecido*. It was issued in a more correct metrical form by Alonso de Fuentes in the preface to his *Libro de Cuarenta cantos* (1550). The Fuentes version was reproduced by Wolf ² and Duran ³, both of whom regard the ballad as early traditional, though recognizing that its attribution to King Alfonso is apocryphal. While the change of assonance is a characteristic of primitive ballads, the style, subject, and source show clearly that it belongs to the later erudite school. A discussion of this question and of the influence of the poem on the later group of genealogical writings is furnished by Menéndez y Pelayo in his chapter on the famous *Libro de las querrellas* ⁴. It is barely possible that the *Don Quijote* contains a reminiscence of the ballad through the mouth of Sancho ⁵.

The final verses of the ballad have a double interest; first, in showing that the legend of Apollonius was well known to the Spanish public of the fifteenth century — so well known that the poet merely refers to it without giving unnecessary

1. *Op. cit.*, pp. 24-25. The text is copied "con leves enmiendas al texto incorrecto" by the Marqués de Valmar, *Estudio sobre las cantigas del Rey Don Alfonso el Sabio*, Madrid, 1897, p. 383. The ballad occurs also in manuscripts S-55, F-33, and Ii-53 of the Bibl. Nacional, and in a manuscript of the library of Menéndez y Pelayo. Cf. Menéndez Pidal, *Crón. generales de Esp.*, pp. 95-97.

2. *Primavera*, No. 62; cf. also *Studien*, pp. 326-27.

3. *Romancero*, No. 949.

4. *Antol. de poetas líricos*, XII, pp. 93-98.

5. "Yo salí de mi tierra y dejé hijos y mujer por venir a servir a vuestra merced, creyendo valer mas, no menos" (*Don Quijote*, Pt. II, Chap. xx).

details. In the second place, the author of the ballad seems to have known the Old Spanish *Libro de Apolonio*, and the final verses seem to be a reminiscence of the older poem :

Dixo que non podia la verguença durar,
 Mas queria yr perder sse o la uentura mudar.
 De pan e de tesoro mando mucho cargar,
 Metio se en auenturas por las ondas del mar¹. (tr. 34)

Compare also the words of the people of Tyre when the king returns :

Sennyor, dixeron todos, mucho as perdido,
 Buscando auenturas mucho mal as ssofrido. (Str. 645)

The one other reference to Apolonio in ballad literature occurs in a poem by the " Caballero Cesareo " published in the *Romancero* of Sepúlveda (1566) and republished by Duran (No. 951) and Wolf (No. 63). The ballad is probably a reworking of the previous *Yo salí de mi tierra*, with some modifications of the significant passage :

Iréme a tierras ajenas, navegando á mas andar,
 en una galera negra que denote mi pesar,
 y sin gobierno ni jarcia me porné en alta mar,
 que asi ficiera Apolonio, y yo faré otro que tal.

There also existed in the fifteenth century a popular prose version of the legend, as shown by the following bibliographical item : " Historia de los Siete Sabios y del rey Apolonio. Sevilla, 1495. Gótico, con grabados en madera. 1 volumen, folio, pasta ". My knowledge of this rare book is furnished by Professor Ramón Menéndez Pidal, who discovered the reference in the catalogue of a private library ; the book itself has disappeared entirely.

The most recent version of the story in Spanish literature

1. Cf. Klebs, p. 385.

is that of Juan de Timoneda, whose *Patrales* appeared in Valencia, 1576, with an introduction dated Sept. 22, 1566. The *ciervos patrales*, by far the longest of the collection, is the story of Apolonio; the source of the story has not yet been determined. Probably the most striking feature of Timoneda's version is the apparently arbitrary readjustment of the proper names, which had remained more or less fixed in the earlier Latin and Romance versions. The city of Tharsus which furnished the name for the heroine, Tarsia or Tarsiana, becomes, with Timoneda, Tarcia; the heroine, becomes Politania, a name derived from the city Pentopolitania Pentopolin². Apolonio's wife, Luciana, becomes Sylvania, while the name Lucina is applied to the daughter of Dionisia. The name of Estrangilo is changed to Heliato. Estrangulo becomes the name of the villain Teofilo, and Teofilo in turn becomes a "senador" whose son, Serafino, falls in love with Politania.

The principal motifs of Timoneda's story are similar to those of the AP version of the Latin *Historia*, but there are additions and radical changes in many details. Klebs² and Lewis³ have called attention to similarities to the Latin and French versions. Lewis notes especially certain resemblances to the fifteenth-century French prose version preserved in the Vienna Royal Library, No. 3428; namely, Tarsia appears as a jongleuse, Apolonio attends the king at the bath, the king's daughter sings a song to cheer up Apolonio, messengers from Antioch announce to Apolonio his election to the throne of Antioch, Apolonio dwells twelve years in Antioch. These elements of similarity open up a question that deserves further study. One point of resemblance not mentioned by Lewis is the fact that Apolonio is called "Naufragio" in the early part of Timoneda's story, just as he is called "Perillié" in the Vienna version. In each case the name is suggested by the

1. Reprinted in *Novelistas anteriores á Cervantes*, Madrid, 1846, pp. 145-52.

2. *Op. cit.*, pp. 403-41.

3. *Op. cit.*, pp. 243-47.

hero's shipwreck and subsequent misfortunes at sea. Unfortunately, the Vienna prose version has not been published, though some account of the manuscript with brief extracts may be found in the above-mentioned work of Lewis; a more detailed analysis is given by Singer ¹. On the basis of our present knowledge it cannot be supposed that Timoneda made direct use of the Vienna version; the most we can posit as a hypothesis is that the Timoneda version and the Vienna version had a common ultimate source for those details in which they resemble each other.

5. — THE SOURCES OF THE LIBRO DE APOLONIO

The first editor of the *Apolonio* believed that the poem was "de pura invención; nada hay en él, según creo, de histórico ni de tradicional ²"; later he changed his opinion in the light of the Latin prose version published by Welser, and the French prose version of 1710 ³. In view of the material presented in Chapter 3, it is evident that the Apollonius legend was well known at a period antedating the Old Spanish poem, and it is equally evident that we must look for the sources in the earlier French, Provençal, or Latin versions.

The first critical exponent of a French origin for the poem was Ferdinand Wolf, whose argument in favor of a French "roman" rests on the following traits in the Spanish poem: 1) the persistent element of chivalry; 2) details that vary from the Latin legend; 3) the many words of French origin; 4) the introductory stanza composed in "cuaderna via" and designating as "nueva maestría" a strophe form that was current in French and Provençal in the thirteenth century ⁴. Milá y Fontanals argues for a Provençal origin on the ground

1. *Aufsätze und Vorträge*, pp. 91-98.

2. Pedro José Pidal, *Estudios literarios*, I, p. 155; Ochoa, *Col. de poes. cast.*, p. 256; Janer, *Poet. cast. ant. al s. XV*, p. xxxviii.

3. *Estudios literarios*, I, p. 171 ff.

4. *Studien*, pp. 51-54; cf. also *Primavera*, I, p. xiv.

that the legend was a favorite one in Southern France and that the Spanish poem contains obvious "provenzalisms"¹, which last statement is repeated by R. Menéndez Pidal². Fitzmaurice-Kelly posits a French or Provençal origin on the basis of the "cuaderna via" and because, "hállanse también en el texto formas como *men tengo*, *plegado*, *nuyll* y *metge*, que fortifican la teoría de un poema redacto en vista de un original provenzal"³. Menéndez y Pelayo in his *Antología*, II, does not express himself definitely on the question of sources, but in the revised edition of this volume, Adolfo Bonilla y San Martín has added a note: "Hoy se admite la probabilidad del origen francés ó provenzal del Libro de Apollonio", and cites Elimar Klebs as supporting this view⁴. Klebs, however, in the passage cited expresses himself as believing strongly in a Latin origin. Puymaigre⁵, Gorra⁶, and others endorse the theory of French origin, and Puyol y Alonso is manifestly in error when he gives the specific source as *Jourdain de Blaivie*⁷.

In taking up the individual arguments for a French or Provençal origin, it should be borne in mind that Wolf, the strongest exponent of this school, wrote at a period when the nationality of the Spanish epic had not been established as a fact. The element of chivalry in the *Apolonio* can now be explained without recourse to foreign influence; the author has consistently eliminated from his original all pagan elements and has thereby made the characters Christian in sentiment, and the step from Christian to Spanish Christian is a short one. As to the details that differ from the Latin legend, some would be a natural consequence of the process of evolution just mentioned. Other variations would

1. *De los trovadores en España*, p. 541; also *Poes. her. pop.*, p. 465.

2. *Cantar de Mio Cid*, I, p. 36.

3. *Hist. de la lit. esp.*, Madrid, 1913, p. 24.

4. *Hist. de la poesía esp.*, I, p. 194; cf. Klebs, *op. cit.*, p. 384 ff.

5. *Vieux aut. cast.*, I, p. 233.

6. *Ling. e lett. spagn. delle origini*, p. 252.

7. *El Arcipreste de Hita*, Madrid, 1906, p. 191.

also be natural in any epic poem that was not a mere translation. As to the use of the "cuaderna via", this fact means simply that the author was using an imported strophic form; to conclude that the contents were thereby imported would necessitate the further conclusion that such poems as Berceo's *Santo Domingo de Silos* and *San Millan* as well as the anonymous *Fernan Gonçalez* were also of French origin¹. In regard to the evidence based on linguistic traits, it has already been noted that Pérez Bayer catalogues the poem as Provençal². Pedro José Pidal believes that it contains an occasional Provençal word, but the verbal termination *-ons*, which he uses in his edition, does not occur in the manuscript, as Janer was the first to observe³. Milá makes the following remark in regard to the three poems contained in the Escorial manuscript: "han sido conservados en un mismo códice y con título catalan, lo que prueba que esta era la lengua habitual literaria, sino del compositor, del copista de los poemas. El *Appollonio*, que es uno de ellos, está además lleno de provenzalismos"⁴. He develops the point more in detail in his *Trovadores en España*:

El mismo título del libro (Libre d'Apolonio) es ya semi-occitánico, lo cual a lo menos indica que era conservado en un país de lengua de oc, y se hallan en él evidentes provenzalismos: genta, m'en tengo, si (por así) vendre, qui (quien), plegado (reunido), nuyll, encara, debaylados, estados, benediga, metge, paraulas, venire, aturas (detienes), cosiment, mucha pena var e grisa (mucho paño de mezcla y gris), entendre, juventa, padir, loguer, planyere, marchante, galeas, senes falla, cremar, etc.⁵.

In compiling the foregoing list Milá used the Pidal text, and we can eliminate the incorrect readings, *vendre* for *vender* (76 c), *venire* for *venir* (252 d) *entendre* for *entender* (373 b),

1. The question of the significance of the phrase "nueva maestria" has been discussed in Chapter 2.

2. Cf. *supra*, p. x.

3. Cf. edition of Janer, p. 289.

4. *Poes. her. pop.*, p. 465.

5. *Op. cit.*, p. 541.

marchante for *mercante* '489 b; ; *estados* is likewise an error, though I have been unable to locate the probable correct citation. The words *qui, si = así, padir, cosiment* are used quite generally in Old Spanish documents: even such forms as *plegado, aturar, encara, and loguer*, though especially identified with Aragonese, are found also in the other dialects by a natural process of borrowing. The remaining words in Milá's list, as well as those recorded by Fitzmaurice-Kelly, are distinctly Aragonese in the thirteenth century, even though they may be Provençal in their previous stage¹. Milá's theory of direct Provençal influence on the language of the *Apolonio* is repeated by Menéndez y Pelayo² and Menéndez Pidal³, but in the absence of "provenzalisms" that are not likewise "aragonisms", the theory loses its force.

One important point remains to be considered, however, in connection with the Gallic origin. In view of the fact that the Apollonius legend was current in Old French and Provençal literature, is there any extant version in either of these literatures that might have served as a source of the Old Spanish poem? While the references to an Apollonius poem or "roman" are numerous, the only extant treatment is the fragment of the Old French poem published by Schulze⁴. This fragment of fifty-two lines depicts the scene where Apollonius solves the riddle of Antiochus, and corresponds to strophes 22-28 of the Spanish poem. The riddle itself is not preserved in the French fragment, but we can reconstruct it from Apollonius' answer,

Tu ne resoignes felonie,
Quant tu la tiens en ta ballie;
La fille c'est la chars ta mere,
Tu es li fils si n'as nul frere,

1. The phrase *pena vera e grisa* is a scribal error for *penna vera e grisa* (349 c). Old Spanish documents contain frequent mention of both the *penna vera* and the *penna grisa*. Cf. Vocabulary, s. v.

2. *Hist. de la poes. cast.*, I, p. 163.

3. *Cantar de Mio Cid*, I, p. 36.

4. Cf. *supra*, pp. xxix-xxxI.

which shows that the riddle must have corresponded somewhat closely to the form found in the Latin version,

Scelere vehor, maternam carnem uescor, quaero fratrem meum,
meae matris uirum, uxoris meae filium non inuenio (Riese, p. 6);

and quite different from the Spanish form,

La verdura del ramo es como la rayz,
De carne de mi madre engrueso mi seruiz. (Str. 17)

Other items of the French version are quite as different from the Spanish: the presence of a group of Antiochus' courtiers or servants, each with a bared sword under his cloak; the fact that Apollonius must have appeared twice before Antiochus, once to hear the riddle and once to solve it; the sympathy of the courtiers for the daughter, and the daughter's interest in Apollonius. Such items indicate motifs that would have appeared in the Spanish poem if it had been based on the French. In fact, the only specific detail in which the Spanish poem resembles the French is the sympathy of the courtiers for Apollonius — a detail which is found also in the Latin prose versions.

Before dropping the French fragment, let us examine it from another standpoint. In translating a poem from one Romance language into another, we may naturally look for a close verbal similarity in the rhyme words. This is evident and explicable in the light of the etymological and syntactical similarities of the two languages. Thus a literal translation of the rhyme words of the first four verses of the French poem would have given the following in Spanish: *espee-recelee* > *espada-recelada*; *auoit-cremoit* > *avia-temia*. The translator or adapter would have had at hand, throughout the poem, many rhyme words already prepared for him, and we should confidently expect him to have made use of his opportunities in this respect. Nevertheless, there is not a single rhyme word in the Old French fragment that is conserved in the *Libro de Apolonio*.

The other possible source of the Spanish poem is one or more of the Latin prose versions that circulated so extensively in Europe after the eleventh century. There have not been wanting those who indicated such a source for the poem. Ticknor says that it was taken "almost without alteration of incident" from the *Gesta Romanorum* ¹. Amador de los Ríos implies a relationship to the *Gesta Romanorum* and *Historia Apollonii* ². Menéndez y Pelayo refrains from expressing final opinion on the subject, probably because the Apollonius legend was one of the few subjects with which the great scholar was unfamiliar ³. Baist states that it is "eine ziemlich einfach gehaltene Bearbeitung der vielgelesenen *Historia Apollonii regis Tyri*". Klebs, after referring to the theory of Provençal origin, remarks:

Doch scheint mir gegen diese Annahme die Thatsache zu sprechen, dass in der Romanze (*Libro de Apollonio*) bei aller Freiheit der Behandlung dennoch überall die Wendungen des lateinischen Originals durchschimmern. Die Bearbeitungen, welche nachweisbar mittelbare sind, entfernen sich viel weiter von ihm ⁴.

In elucidating this point he makes a careful comparison of the *Apollonio* with Latin prose versions, and in the following remarks on the subject I have drawn largely from Klebs's excellent study. The sequence of events follows closely the Latin sources with, at times, a close verbal similarity. While specific illustrations of this latter point will be given in the subsequent remarks, a more detailed treatment of individual items will be found in the notes to the text.

Riese's edition of the *Historia Apollonii Regis Tyri* presents two versions of the story, occupying the upper and lower half, respectively, of the pages of the publication. The older version is represented by the Laurentian manuscript (LXVI-

¹. *Hist. of Span. Lit.*, Boston, 1864, I, p. 23.

². *Hist. crit.*, III, p. 283.

³. *Antol. de poet. lir.*, II, p. LIX; *Origenes de la Novela*, II, pp. 1-11.

⁴. *Op. cit.*, pp. 385-86.

4) of the ninth or tenth century, designated as A, and the Paris manuscript (4955) of the fourteenth century, designated as P. The younger version is that of the Oxford College manuscript 50, of the eleventh century, designated as β , and collated with various other manuscripts of the same family. These two versions belong to the same general group, and either might have been the source of a large portion of the *Apolonio*. Baist states that the younger, or AP version, is the one used by the compiler of the *Apolonio* ¹, but the more recent study by Elimar Klebs makes it necessary to revise Baist's conclusion ². Klebs shows that the *Apolonio* is based directly upon neither of the extant versions, but upon a lost mixed version which was closely related to AP and which contained several items that are especially characteristic of β . Klebs notes, however, that AP and β go back in origin to a common lost manuscript ³.

Klebs calls attention to the following cases where the *Apolonio* agrees with AP as against β : *Luciana*, the name of Apollonius' wife, occurs as *Lucina* in AP whereas *Archistratis* is the form in β . In the scene where Tarsiana, at the request of Antinagora, is trying to cheer up Apolonio on board his ship in the harbor of Mitalina the father

Ouo le huna ferida en el rostro a dar,
Tanto que *las narizes* le ouo ensangrentar. (Str. 528)

Cf. "de *naribus* eius sanguis coepit egredi" of AP, in contrast to "de genu eius coepit sanguis effluere" of β (Riese, p. 97). The description of the storm encountered on the way back to Tarsus,

Quanto tenien dos horas abez auian andado,
Boluieron se los vientos, el mar fue conturbado. (Str. 108)

corresponds to "intra *duas horas diei* mutata est pelagi fides"

1. *Grundriss der rom. Phil.*, II, 2, p. 404, note 3.

2. *Op. cit.*, pp. 384-91.

3. Klebs calls the older version RA and the younger RB.

of AP, whereas the "duas horas" is lacking in β (Riese, p. 19). Again, in the scene where the shipwrecked Apolonio dines with King Architrastes and plays the harp, the hero says that

sin corona non sabrie violar.
Non queria maguer pobre su dignidat baxar (Str. 185)

and Architrastes

Mando de sus coronas aduzir la meior,
Dio la a Apolonio hun buen violador. (Str. 186)

This idea of Architrastes giving Apolonio a "crown" is due to the fact that the Spanish version is based on a corrupt Latin version as represented by a group of manuscripts to which P belongs in the present instance :

Rex Architrastes dixit " Apolloni ut intelligo, in omnibus es locuplex ". Et mouit statim et *corona* eum capite coronauit.

In the original story the singer must have worn a "wreath" which he probably put on with his own hands, and a trace of this original version is seen in MS. β , which was clearly not the source of the *Apolonio* in the present instance :

Rex Architrastes ait, " Apolloni, intelligo te in omnibus locupletem ". Et jussit ei tradi lyram. Egressus foras Apollonius induit statum [lyricum], corona capud decorauit, et accipiens lyram introiuit triclinium (Riese, p. 31).

On the other hand, we have cases where the *Apolonio* agrees with β as against AP. Klebs cites the following : In str. 4 of the poem Antiocho's wife is spoken of as dead (murio se le la muger), thus agreeing with the "hic habuit ex amissa coniuge filiam" of β ; AP states simply "is habuit unam filiam" (Riese, p. 1). On Apolonio's return to Tyre

El pueblo fue alegre quando vieron su senyor.
Todos lo querien veyer, que hauien del ssabor. (Str. 30)

which corresponds to " excipitur cum magna laude a ciuibus suis " of β , whereas AP has nothing corresponding in the passage (Riese, p. 9). In the scene where Apolonio recognizes his lost daughter he calls on his " vasallos " to join in the celebration of his joy. Antinagora comes with the others and seizes this opportunity to ask for the hand of Tarsia. It is in this passage that we are told of Apolonio's oath :

De barba nin de crines que non çerçenase nada
Fasta que a ssu fija ouiesse bien casada. (Str. 549)

The oath is found in β , but there is a large gap in AP at this point (Riese, p. 100).

It seems obvious then that neither AP nor β could have been the sole source of the *Apolonio*, and that the real source is a Latin version which contained elements found in both of the above-mentioned groups. A further illustration of this is seen in the passage of the *Apolonio* where the hero, after his famous interview with Antiocho, retires to his room to read up on the subject of the riddle,

Ençerro se Apolonio en sus camaras priuadas,
Do tenie sus escritos e sus estorias notadas.
Rezo sus argumentos, las fazanyas passadas,
Caldeas e latines tres o quatro vegadas. (Str. 31)

Here AP reads " inquisivit quaestiones omnium philosophorum omniumque *Chaldeorum* ", and β reads " iussit afferri sibi scrinia cum voluminibus Graecis et *Latinis* universarum quaestionum " (Riese, p. 9). As AP does not mention the " Latin " works nor β the " Chaldean ", we have additional reason for supposing that the Spanish poem was based on a version that mentioned both the " Chaldean " and the " Latin ".

Finally, the Spanish *Apolonio* lacks features that are found in both AP and β , but which are lacking in a third group designated by Klebs as $R\alpha$. The scene of the attempted murder of Tarsia by Teofilo and her rescue by pirates corresponds to the $R\alpha$ group, whereas the AP and β groups contain addition-

al material that is not found in the *Apolonio* : namely, Dionisia puts on mourning and tears her hair in the presence of her assembled friends and neighbors, and announces to them that Tarsia had died suddenly of stomach trouble on the outskirts of the city. The story was believed and the citizens erected a tomb in honor of Tarsia as daughter of Apollonius. More striking, however, is the fact that one of the manuscripts of the R₂ group makes Tarsiana twelve years old at the time of her nurse's death, thus corresponding to the *Apolonio* as against AP and β, which give her age as fourteen.

A striking example of the close relation between the Spanish and *Historia* versions, discovered by Klebs, is illustrated by a misunderstanding of a passage in the *Historia*. In the construction of the casket in which Apolonio's wife is to be placed before she is cast into the sea the purpose was to make the casket water-tight as a protection both to the dead queen and the inclosed documents which declared her royal birth, the circumstances of her death, and the object of the inclosed pieces of gold. Hence the *Historia* reads :

et facere loculum amplissimum et carta plumbea obturari jubet eum inter iuncturas tabularum (Riese, p. 47, top).

The Spanish poem renders as follows :

*Escrivyo en hun plomo con hun grafio de azero
Letras, qui la fallase por onde fuese certero.* (Str. 282)

In other words, the translator mistook the " carta plumbea " for a sheet of lead to be used as a writing tablet.

In one instance the *Apolonio* shows a resemblance to the *Gesta Romanorum* as against the *Historia* MSS. On the day of Apolonio's arrival in the harbor of Mitalena, he commanded his sailors to celebrate the day, for the reason that

Naçiera en tal dia e era disantero. (Str. 459)

The *Historia* at this point uses the word " neptunalia ", and

it is only in the *Gesta Romanorum* that we read "natalia" or "natalicia" ¹. It is quite probable, however, that the "natalia" reading may have occurred in the same mixed text of the AP group that served as a basis for the major portion of the Spanish poem. The reason for this supposition lies in the fact that the Timoneda story likewise makes a birthday festival of the "neptunalia", and shows in other features a close resemblance to the AP group of the *Historia*.

In one detail the *Apolonio* resembles the *Pantheon* of Godfrey of Viterbo as against the *Historia*. After Luciana had been restored to life by the physician in Ephesus she became eventually "abadessa" (Str. 581, 594) in "el templo que dizen de Diana" (579). Now, the only document earlier than the *Apolonio* that contains this item is the *Pantheon*, which reads :

Sic apud Ephesios velut abbatessa,

but the passage occurs as a later addition ². Gower, whose sources for the *Confessio Amantis* were the *Historia* and the *Pantheon*, also made Apollonius' wife an "abesse" of Diana's temple.

Of the close relation between the *Apolonio* and the Latin *Historia* there can be no doubt, but the question naturally arises : Was the *Historia* the direct source or was it known through a French prose translation or adaptation ? This question is especially difficult since the French prose translations are very literal. To be sure, none of the MSS. of the French translations antedate the fourteenth century, but we must admit the possibility that earlier manuscripts existed ³. If we compare the proper names in the Spanish, Latin, and French versions, we see that the Spanish forms, taken as a whole, are nearer the Latin. In but two cases does the Spanish

1. Cf. Klebs, p. 390 ; Singer, p. 95.

2. Cf. Macauley's edition of Gower, III, p. 537 ; also Klebs, pp. 467-68.

3. For the texts of these translations, cf. Lewis, *op. cit.*

approach nearer the French, *i.e.* Span. *Luciana*, Fr. *Lucienne*, Lat. *Lucina*; and Span. *Tir*, Fr. *Thir*, Lat. *Tyrus*. In the case of *Luciana*, *Lucienne*, neither the Spanish nor the French form can be explained by the Latin, *Lucina*¹, and it seems probable that the Latin text that served as a basis for the French must have had the form *Luciana* — a form that would also account for the Spanish name. As for the word *Tir*, it occurs but once in the Spanish poem and then in rhyme (Str. 446), in contrast to twenty-seven examples of *Tiro*, one of which is in rhyme (Str. 218). We can conclude that *Tiro* was the regular form, and that the single occurrence of *Tir* is due primarily to the exigencies of rhyme.

In many of the proper names there is no clue to the source, since they may come as readily from either the French or the Latin form; thus :

<i>Latin</i>	<i>Spanish</i>	<i>French</i>
Aegyptus	Egipto	Egpte
Antiochus	Antioco, Antiocho	Anthiocus
	Anthiocp	
Antiochia	Antiocha	Anthioche
		Anthioce
Archistrates	Architrastes	Architrates
	Architrastres	Archistrates
	Architartes	Arctrates
		Alcestras
Diana	Diana	Dyane
Ephesus	Efesio, Effesio	Ephese, Efesse
	Effessio, Efeso	Efeze
Stranguillio	Estrangilo	Stragulion
	Estrangillo	Stragulio
		Strangulius
		Strangilius
		Estragulion
Tharsus, Tharsia	Tarso, Tarsso	Tarce, Tharse
Tharsia	Tarsiana, Tarssiana	Tarsie, Tharse
Theophilus	Teofilo, Teoffilo	Theophile
	Teophilo	Theophilus

1. Klebs, *op. cit.*, p. 42, has an interesting note on Latin *Lucina* which he thinks originated in a scribal misinterpretation. The correct name of Apollonius's wife was Archistratis.

In the following list, however, the Spanish forms derive more clearly from the Latin than from the French :

<i>Latin</i>	<i>Spanish</i>	<i>French</i>
Apollonius	Apolonio Apolonyo	Appollonius Appolloin Appollonion
Ardalion, Ardaleo	Aguylon	Ardenio Ordalius
Athenagora	Antinagora	Anathegoras Athenagoras Antenagos Antegor Denise
Dionysias Dionysiada	Dionisa	
Hellenicus Elanicus Lycoris ¹	Elanico Licorides	Helican Elains Liqueride Luigorande Luigorinde Luiguorinde Aluigorinde
Mytilene ² Pentapolis ³	Mitalena Pentapolin	Militene Penthapole Pentapose Taliarche Thaliart
Taliarchus Thaliarchus	Taliarco, Taliarco	

Another remarkably close relation between the Latin and Spanish versions, as opposed to the French, is seen in the rendering of the phrase " in subsannio ". The *Historia* relates Apollonius' grief at the news of his daughter's death, and how he returns on board his ship, saying :

" Proicite me *in subsannio* nauis; cupio enim in undis efflare spiritus, quem in terris non licuit lumen videre ". Proicens se *in subsannio* nauis sublatis ancoris altum pelagus petiit ad Tyrum reuersurus (Riese, 79).

All other occurrences of the phrase " in subsannio " are

1. The oblique forms *Lycoridis*, *Lycoridem* occur in Riese's texts.
2. The oblique forms *Mytilenae*, *Mytilenam* occur in Riese.
3. Accus. *Pentapolim*.

likewise connected with Apollonius' retirement to mourn for his daughter, and in every instance the French translations lack a literal equivalent, either omitting the phrase or rendering it by 'laval', 'en la mer', etc. ¹ In the corresponding episode in the Spanish [poem where King Antinagora visits Apolonio on the ship,

Boluo sse Apolonyo vn poco en el escanyo ;
 Si de los suyos fuesse reçibria mal danyo ;
 Mas quando de tal guisa vio omne estranyo,
 Non le recudio nada, enfogo el *sossanyo*. (Str. 471)

Whether we accept this unique example of "sossanyo" as meaning 'anger', 'contempt', or emend the verse so as to make it mean 'hold of a ship', its relation to the Latin *subsannio* remains equally obvious. The first interpretation seems, however, the most probable one, in which case the Spanish poet clearly misinterpreted an original Latin text, and we have an instance somewhat similar to the "carta plumbea" mentioned previously ².

One other item of translation seems to point to a direct Latin source in contrast to a French. When the coffin containing Queen Luciana had been opened by the physician of Ephesus,

Fallaron huna *ninya* de cara bien tajada. (Str. 288)

The Latin text, in the corresponding passage, calls the queen a *puellam* (Riese, p. 49), whereas the French translation uses *dame* (Lewis, p. 21). Clearly, the Spanish *ninya* is more closely related to the Latin than to the French rendering. To conclude, the additional material derived from the French versions tends to confirm Klebs's hypothesis that the Spanish *Apolonio* is based on a lost mixed text of the Latin *Historia*.

1. Cf. Lewis's edition, pp. 32, 4; 33, 5; 34, 4; 34, 18.

2. Cf. *supra*, p. XLVIII.

Before leaving the question of the French prose versions, note should be made of the Vienna manuscript already mentioned in its relation to Timoneda's *Patrañuela* ¹. This manuscript, which has points of similarity to Timoneđa's story, has also points of similarity to the *Libro de Apolonio*. Singer calls attention to the opening sentence, " Seigneurs, or entendez ystoire de tresgrant Seigneurie et de noble lignee ", which suggests the beginning of a poem. He thinks, furthermore, that he finds traces of assonance elsewhere in the manuscript, all of which leads him to the conclusion that one of the sources of the Vienna version was an Old French poem ². The manuscript bears a resemblance to the *Apolonio* in making Tarsiana a jongleuse and in naming her *Tarsienne* in the latter part of the story. Hence it seems possible that the author of the Vienna version may have had at hand the *Libro de Apolonio* or some later Spanish version which had utilized this Spanish poem ³.

To return to the antecedents of the *Apolonio*, in but one instance does the author refer to the source of his information. In introducing the episode of the slave commissioned to murder Tarsiana we have the statement,

Su nombre fue Teofilo si lo saber queredes,
Catat lo en la estoria si a mi non creyedes. (Str. 372)

where the " estoria " may be the Latin *Historia* in which the slave in question bears the name of *Theophilus*.

In one passage we can see that the author is using borrowed material not found in the Latin or French versions. Discoursing on the various vices which are so closely allied that it is difficult to separate one from the other, he illustrates as follows :

De hun ermitanyo santo oyemos retrayer.
Porquel fiço el pecado el vino beuer,

1. Cf. *supra*, pp. xxxviii, xlix.

2. *Aufsätze und Vorträge*, p. 91.

3. Cf. Lewis, p. 247.

Uno en adulterio por elio a caver.
 Despues el omicidio las manos a meter. Str. 55

This is a reference to the *exemplum* of the monk who chooses drunkenness as the least of the three sins and then commits the other two. A discussion of the probable source of the Spanish reference will be found in the note to Strophe 55.

As to the influence of contemporary Spanish literature upon the *Apolonio*, such influence seems to be exerted by the *Libro de Alexandre* and is entirely verbal. Morel-Fatio has called attention to the fact that in *Alexandre*, 76.

En dezembrio exiôo entrante a Janero
 El ta dia nasciere el dia de Santero.

the second verse is almost identical with *Apolonio* 439 b:

Nasciere el ta dia e era disanero

Emil Müller¹ notes the following additional similarities with the Paris MS. of the *Alexandre* which embrace complete verses:

Las bodas fueron lechas ricas e abundadas. *Alex* 193.
 Fueron las bodas lechas ricas e abundadas. *Apo*. 240.
 E peccad que nunca el pas puat seyer,
 tant puat e mar balle e reballar. *Alex* 44f.
 E peccad que nunca el pas suat seyer,
 tant puat e mar balle e reballar. *Apo*. 6.
 Por seso vos lo digo, solo dies que non nescito. *Alex* 1206.
 Solo el dies no oyo que el est, non nescito. *Apo*. 15.

In addition to Müller's parallels I have noted the following verse similarities in the two poems:

¹ Romania, IV, 1878, p. 62. The reading of the Paris MS. is even more striking: "e era dia santero" (cf. Morel-Fatio, *Le Livre de Alexandre*, pp. xxx, 140, Dresden, 1906, p. 2).

² *Sprachliche und metrische Untersuchungen über die altspanische "Libro de Alexandre"*, Strasbourg, 1900, pp. 7-36.

Commo diz la palabra que suelen rretraher, *Alex.* 409.
 Commo dize el prouerbio que suele retrayer, *Apol.* 57.
 Quando vino el tienpo que ouo de parir, *Alex.* 338.
 Quando vino el termino que houo ha parir, *Apol.* 268.
 Que non podien los otros las lagremas tener, *Alex.* 1217.
 Non podie Apolonio las lagrimas tener, *Apol.* 160.
 Fu ante de medio dia el comer aguisado. *Alex.* 2572.
 Fue ante de medio dia el comer aguisado, *Apol.* 461.

The foregoing verses seem to show that the author of the *Alexandre* knew the *Apolonio*, or vice versa, according to the relative date of the two poems. We have even the possibility that the same author may have written both poems. The frequent similarity of verses is all the more striking in contrast to the one verse that I have noted as resembling Berceo :

Ouo ha ssosacar hun mal ssosacamiento, *Apol.* 14.
 Nunqua fue sosacado tan mal sosacamiento, *S. Mil.* 373.

Müller notes the phrases ' non valer un figo ' and ' non preçiar un figo ' in the *Alexandre* as compared with ' non valer un figo ' in the *Apolonio*. There are, however, many fixed phrases, generally forming a complete hemistich, which occur in both poems ; for example :

como costumbre era, *Apol.* 281 a ; *Alex.* 957 a.
 loquellas ni sermones, *Apol.* 558 d ; *Alex.* 1518 d.
 cantando los responssos, *Apol.* 597 b ; *Alex.* 1520 b.
 cuydo seyer artero, *Apol.* 225 a ; *Alex.* 1649 c.
 ministra del pecado, *Apol.* 445 b ; *Alex.* 2569 a.
 todos por huna boca, *Apol.* 190 a ; *Alex.* 387 a, 693 d.
 non pudo echar lagrima, *Apol.* 448 d ; *Alex.* 1357 c.
 ropa de grant valia, *Apol.* 621 d ; *Alex.* 1585 b.
 omne de rayz mala, *Apol.* 371 c ; *Alex.* 1883 a.
 de conducho cargadas, *Apol.* 258 b ; *Alex.* 1937 d.

Such hemistich phrases do not show, however, direct bor-

now are not all commonplaces of the *mester de clerecia*. In the following, note the following parallels to Berceo¹:

de toda virtut, 167 a; *Dom.* 1^a a; *Missa* 214 a.
dego de la primera, 21 a; *Dom.* 3 a.
buscaron le maestro, 198 a; *Dom.* 35 c.
deca Ay mequedo, 320 a; *Dom.* 51 a.
loqueias a vermones, 158 d; *Dom.* 232 d.
como a lo ouese, 22 d; *Dom.* 256 d.
de diversas maneras, 64 c; *Dom.* 270 c.
el nos denye guar, 656 b; *Dom.* 289 d.
laudar e bendizir, 61 d; *Dom.* 312 b.
houo grant alegria, 311 a; *Dom.* 314 d.
cayo le a los pies, 407 a; *Dom.* 320 d; *Mill.* 16 a.
priso lo por la mano, 68 c; *Dom.* 344 b.
vertieron muchas lagrimas, 283 c; *Dom.* 414 d, 544 c.
corbos como lozino, 513 b; *Dom.* 468 d.
Dios te daria conseio, 161 d; *Dom.* 502 d.
llorando de los ojos, 334 b; *Dom.* 579 c.
en tierra debatido, 88 b; *Dom.* 595 b.
touo se por guarido, 88 a; *Mill.* 79 b.
el Senyor espirital, 110 d; *Mill.* 170 a.
de sospiros cargado, 174 a; *Mill.* 310 d.
muebda del pecado, 26 c; *Mill.* 387 c; *Milag.* 727 b.
grado al Criador, 318 c; *Missa* 160 d.
la su uertut sagrada 482 c; *Missa* 141 d.
esta es la uerdat, 438 d; *Missa* 161 b.

Parallels are likewise found in the *Poema de Fernan Gonçalez*²:

ouo en este comedio, 5 c; *Fñ Gz* 42 c.
otro dia manyana, 140 a; *Fñ Gz* 82 a.
quando vino la hora, 262 a; *Fñ Gz* 169 a.
non ayades pauor, 318 b; *Fñ Gz* 221 a.
cuerpo de buenas manyas, 147 a; *Fñ Gz* 225 a.
todos por huna boca, 190 a; *Fñ Gz* 277 c.

1. Ed. Janer, *Poetas cast. ant. al siglo XV*, pp. 39-144. Cf. also *Vida de Santo Domingo de Silos*, ed. J. D. Fitz-Gerald, Paris, 1904; *Sacrificio de la Misa*, ed. A. G. Solalinde, Madrid, 1913.

2. Ed. C. C. Marden, Baltimore, 1904.

començo de fflablar, 598 d ; *Fñ Gz* 297 a.
rica de gran manera, 281 d ; *Fñ Gz* 377 b.
de toda voluntat, 167 a ; *Fñ Gz* 503 a.
de façienda granada 95 a ; *Fñ Gz* 518 a.
tuo se por guarido, 88 a ; *Fñ Gz* 633 a.
a chiquos e a grandes, 556 c ; *Fñ Gz* 661 b.
non alongaron plazo, 611 a ; *Fñ Gz* 682 c.

With the elimination of the material taken from the earlier works and the conscious or unconscious verbal borrowings, there still remains in the *Apolonio* a considerable element that is due to the Spanish poet. This element is partly of a moralizing character which detracts not a little from the swing of the excellent story.

On the other hand, the very fact that the author had at his command the Latin prose versions has proved of advantage to the Spanish poem. With the original story ready at hand, it was possible for the Spanish poet to devote more than usual attention to the development of characters and to other accessories, and to reveal a personal touch far removed from that of a mere translator and versifier. The characters, though pagan in name, have become Castilianized in thought, sentiment, and action; and many of the scenes are vivid pictures of thirteenth-century civilization. Finally, with the details of the legend already prepared for him, the Spanish author was enabled to produce a work remarkably free from the commonplaces and fillers which are so characteristic of the early « mester de clerecía ».



LIBRO DE APOLONIO

- Fol. 1.
- 1 E(e)n el nombre de Dios e de Santa Maria,
Si ellos me guiassen estudiar querria,
Conponer hun romanze de nueua maestria,
Del buen rey Apolonio e de su cortesia.
 - 2 El rey Apolonio de Tiro natural,
Que por las auenturas visco grant tenporal,
Commo perdio la fija e la muger capdal,
Como las cobro amas, ca les fue muy leyal.
 - 3 En el rey Antioco vos quiero començar
Que poblo Antiocha en el puerto de la mar.
Del su nombre mismo fizo la titolar ;
Si estonçe fuesse muerto nol deuiera pesar.
 - 4 Ca murio se le la muger con qui casado era,
Dexo le huna fija genta de grant manera ;
Nol sabian en el mundo de beltat companyera,
Non sabian en su cuerpo sennyal reprehedera.
 - 5 Muchos fijos de reyes la uinieron pedir,
Mas non pudo en ella ninguno abenir ;

NOTE. — Parentheses are used in the foot-notes to designate words that remain legible after having been crossed out by the scribe.

1ab. *These verses are written continuously with querria overflowing to the second line of the Ms., on which line occurs also the title of the poem, thus :*

E en el nombre de dios e de santa maria Si ellos me guiassen estudiar
querria Libre de appollonio
Conponer hun romanze de nueua maestria.

- Mas en este momento en casa la duenna
 Que en casa se quedaba esperando la duenna
 4 La duenna que nunca en las salas viene
 Tanto para el hijo como para el padre
 Que los de la duenna en ella se encierran
 Tanto que se queda por el amor de ellos
 5 Que a la duenna la casa la tiene
 Que por los de la duenna en ella se encierran
 Pero a la duenna el amor que se le tiene
 Que por los de la duenna en ella se encierran
 6 La duenna por esta causa fue una enmendada
 Que por los de la duenna en ella se encierran
 Mas como una vez que se vio en casa
 Fizo saber que non era culpada.
 7 « Fija, fija, a vergüenza o quebranto prometes,
 Non puedes culpa que vos mas non prometes:
 Pero que non veys en ventura lo osades.
 Allégat vos, señora, que vos mas non prometes. »
 10 « Demas yo no conseio, e uos creer me lo decades.
 Al rey vuestro padre vos non lo enfamedes:
 Maguer grant es la perdida, mas val que lo catedes
 Que al rey e a uos en mal precio echedes. »
 11 « Ama, dixo la duenna, iamas por mal pecado
 Non deuo de mi padre seyer clamado.
 Por llamar me el fija tengo lo por pesado:
 Es el nombre derecho en amos enfogado. »
 Vol 2. 12 « Mas quando al non puedo, desde so violada,
 Prendre vuestro conseio, la mi nodriça ondrada.
 Mas bien ueo que fuy de Dios deseparada:
 A derechos men tengo de vos aconsejada. »
 13 Bien se que tanto fue ell enemigo en el rey encarnado
 Que non auia el poder de veyer el pecado;
 Mantenia mala vyda, era de Dios ayrado,
 Ca non le façia seruiçio don fuese su pagado.
 14 Por linçar con su fija, escusar casamiento,
 Que pudiesse con ella conplir su mal taliento,

Ouo ha ssosacar hun mal ssosacamiento ;
 Mostro ge lo el diablo, vn bestion mascoriento. *po*

15 Por fincar sin verguença que non fuese reptado,
 Façia huna dem~~anda~~ e vn argum~~ente~~ çerrado : *damya*
 Al que lo adeuinase que ge la daria de grado,
 El que no lo adeuinase seria descabeçado.

16 Auian muchos por aquesto las cabeças cortadas ;
 Sedian sobre las puertas de las almenas colgadas.
 Las nueuas de la duenya por mal fueron sonadas,
 A mucho buen donçel auian caras costadas.

Fol. 2 v.

17 « La verdura del ramo es come la rayz,
 De carne de mi madre engruesso mi seruiz. » *very*
 El que adeuinase este vieso que ditz,
 Esse auria la fija del rey enperadriz.

18 El rey Apolonio, que en Tiro regnaua,
 Oyo daquesta duenya quen grant preçio andaua ;
 Quería casar con ella, qua mucho la amaua ;
 La hora del pedir veyer non la cuydaua.

19 Vino ha Antiocha, entro en el reyal,
 Saluo al rey Antiocho e a la corte general.
 Demando le la fija por su muger capdal,
 Que la metrie en arras en Tiro la çibdat.

20 La corte de Antiocha, firme de grant uertut,
 Todos ouieron duelo de la su iuuentut.
 Diçian que non se supo guardar de mal englut,
 Por mala de nigromançia perdio buena salut.

21 Luego de la primera demetio su raçon ;
 Toda la corte escuchaua, tenia buena saçon ;
 Pusol el rey la ssua proposion,
 Que le daria la cabeça o la osoluçion.

22 Como era Apolonio de letras profundado,
 Por soluer argumentos era bien dotrinado ;
 Entendio la fallença e el suçio pecado
 Como si lo ouiese por su ojo prouado.

Fol. 3.

23 Auia grant repintençia porque era hi uenido,
 Entendio bien que era en fallença caydo ;

18 b : The scribe wrote damya and changed to duenya. — 19 d : cibdat.

- Mas por tal que no fuese por bonança tenado,
Dio a la pregunta buena resposso conplado.
- 24 Dixo : « Non deues. rey, tal cosa demanar.
Que a todos aduze uerguença e pesar.
Esto, si la uerdat non quisieres negar.
Entre tu e tu fija sse deve terminar. »
- 25 « Tu eres la rayz, tu fija el çimal;
Tu pereçes por ella por pecado mortal.
Ca la fija ereda la depda carnal,
La qual tu e su madre auiedes cominal. »
- 26 Fue de la profecia el rey muy mal pagado ;
Lo que sienpre buscava lo hauia fallado.
Metio lo en locura muebda del pecado.
Aguiso le en cabo como fuesse mal porfaçado.
- 27 Maguer por encobrir la ssu inyquitat,
Dixol Apolonio quel dixera falsedat,
Que non lo querria fer por nenguna eredat ;
Pero todos asmauan que dixera verdat.
- 28 Dixol que metria la cabeça ha perder,
Que la adeuinança non podria asoluer ;
Avn treynta dias le quiso anyader,
Que por mengua de plaço non pudiese cayer.
- 29 Non quiso Apolonio en la vylla quedar ;
Tenia que la tardança podia en mal finir ;
Triste e desmarrido penso de naueyar ;
Fasta que fue en Tiro el non sse dio bagar.
- 30 E(e)l pueblo fue alegre quando vieron su senyor.
T(o)odos lo querien veyer, que hauien de[l] ssabor ;
Rendian grandes e chicos graçias al Criador,
La villa e los pueblos todos en derredor.
- 31 Ençerro se Apolonio en sus camaras priuadas,
Do tenie sus escritos e sus estorias notadas.
Rezo sus argumentos, las fazanyas passadas,
Caldeas e latines tres o quatro vegadas.

Fol. 3 v.

25 a : tu(f)ija. — 25 b : pereces. — 26 a : profecia. — 29 b : tardança.
- 30 c : gracias. — 31 a : Encerra.

- 32 En cabo otra cosa non pudo entender
Que al rey Antioco pudiese responder.
Çerro sus argumentos, dexo se de leyer,
En laçerio sin fruto non quiso contender.
- Fol. 4. 33 Pero mucho tenia que era mal fallido *no se puede*
En non ganar la duenya e ssallir tan escarnido. *reflexionan*
Quanto mas comidia quel auia conteçido,
Tanto mas se tenia por peyor confondido.
- 34 Dixo que non podia la verguença durar,
Mas queria yr perder sse o la uentura mudar.
De pan e de tesoro mando mucho cargar,
Metio se en auenturas por las ondas del mar.
- 35 Pocos leuo consigo que no lo entendiessen ;
Fuera ssus criaçones otros no lo sopieron.
Nauearon a priessa, buenos vientos ouieron,
Arribaron en Tarsso, termino hi prisieron. *para a ligera teny.*
- 36 En el rey Antioco vos queremos tornar,
Non nos ende tan ayna quitar.
Auia de Apolonio yra e grant pesar,
Querria lo de grado ssi lo pudiese matar.
- 37 Clamo a Taliarco que era su priuado,
El que de sus conseios era bien asegurado.
Auian lo en su casa de pequenyo criado ;
Acomendol que fuese recapdar hun mandado. *especifica*
- Fol. 4 v. 38 Dixo el rey : « Bien sepas, el mio leyal amigo,
Que non dirya ha otrie esto que a ti digo,
Que so de Apolonio capital enemigo ;
Quiero fablar por esto mi conseio contigo. »
- 39 « De lo que yo façia el me a descubierto ;
Numca me fablo ombre ninguno tan en çierto ;
Mas si me lo defiende poblado nin yermo
Tener me ya por nada mas que vn seco ensierto. » *no se*
- 40 « Yo te dare tesoros quantos tu quisieres ;
Da contigo en Tiro quanto tu mas pudieres.
Por gladio o por yerbas si matar lo pudieres,

- Desde aqui te prometo qual cosa tu quisieres. »
- 41 Talierco non quiso grande plaço prender,
 Por amor que ficesse a su sennyor plaçer.
 Priso mortal conseio, aguiso grant auer,
 Fve al rey de Tiro seruiçio prometer.
- 42 Quando entro en Tiro fallo hi grandes llantos,
 Los pueblos doloridos, afiblad^{os} los mantos,
 Lagrimas e sospiros, non otros dulçes cantos,
 Façiendo oraçiones por los logares santos.
- Fol. 5. 43 Vio cosa mal puesta, çiu^{dad} tan denegr^{ida},
 Pueblo tan desm[a]yado, la gente tan dolorida ;
 Demando que esta cuyta por quera hi venida,
 Por que toda la gente andaua amortida.
- 44 Respusol hun ombre bueno, bien raçonado era :
 « Amigo, bien parece que eres de carrera.
 Si de la tierra fueses cuyta auries llenera ;
 Dirias que nunca vieras tal en esta ribera. »
- 45 « El rey nuestro senyor, que nos solia mandar,
 Apolonio le dizen por nombre, si lo oyste contar,
 Fue a Antioco su fija demandar ;
 Nunca podria con ombre mas honrrado casar. »
- 46 « Pusol achaque mala, non la pudo ganar.
 Touo se lo a onta por sin ella tornar.
 Mouyo lo de su casa verguença e pesar ;
 A qual parte es caydo non lo podemos asmar. »
- 47 « Auimos tal senyor qual a Dios demandamos,
 Si este non auemos nunca tal esperamos ;
 Con cuyta non sabemos qual conseio prendamos,
 Quando rey perdemos nunca bien nos fallamos. »
- Fol. 5 v. 48 Fue con aquestas nueuas Taliarco pagado,
 Tenie que su negoçio auie bien recabado.
 Torno se al rey Antioco, que lo auie enbiado,
 Por contar le las nueuas e dezir le el mandado.
- 49 Dixol que de Apolonio fuesse bien descuydado,

41 b : ficesse. — 42 d : oraciones. — 43 a : ciu^{dad}. — 44 a : raçonado.
 — 48 a : nueuas added in modern hand.

Que era con su miedo de tierra desterrado.

« Non sera, diz Antioco, en tal lugar alçado
Que de mi lo defienda yermo nin poblado. »

50 Puso avn sin esto ley mala e complida :

Qui quiere que lo matase o lo prisiese a vida
Que le darie de sus aueres huna buena partida,
Al menos çient quintales de moneda batida.

51 Confonda Dios tal rey de tan mala mesura,

Biuia en pecado e asmaua locura,
Que querie matar al omne que dixera derecha,
Que abrio la demanda que era tan escura.

52 Esto façie el pecado que es de tal natura,

Ca en otros muchos en que mucho atura
A pocos dias dobla que traye gran abscura.
Traye mucho enxemplo desto la escriptura.

Fol. 6.

53 Por encobrir vna poca de enemiga,

Perjura se omne, non comide que diga.
Dell omne periurado es la fe enemiga ;
Esto que yo vos digo la ley vos lo pedrica.

54 Esto mismo contesçe de todos los pecados ;

Los hunos con los otros son todos enlaçados.
Si no fueren ayna los hunos emendados,
Otros mucho mayores son luego ayuntados.

55 De hun ermitanyo santo oyemos retrayer.

Porquel fiço el pecado el vino beuer,
Ouo en adulterio por ello a cayer,
Despues en omeçidio las manos a meter.

56 Anthioco, estando en tamanya error,

Andaua si pudiese por fer otra peyor ;
Del pecado primero si ouiese dolor,
De demandar tal cosa non auria sabor.

57 Commo dize el prouerbio que suele retrayer,

Que la copdiçia mala saco suele ronper,
Fiço la promesa a muchos falleçer,
Que lo querrian de grado ho matar o prender.

- Fol. 6 v.
- 58 Por negra de cobdiçia que por mal fue aparada,
 Por ganar tal tesoro, ganancia tan famosa,
 Muchos auien cobdiçia, non la tenien çelada,
 Por matar a Apolonio por qual quiere entrada.
- 59 Los que solia tener por amigos leyaes
 Tornados se le(s) son enemigos mortales.
 Dios confonda tal sieglo, mentales,
 Se trastornan los omnes por sseer desleyales.
- 60 Mando labrar Antioco naues de fuerte madera,
 Por buscar a Apolonio, toller lo de carrera,
 Bastir las de poderes, de armas e de çiuera;
 Mas aguiso Dios la cosa en otra manera.
- 61 Dios, que nunca quiso la sob[e]ruia sufrir,
 Destorbo esta cosa, non se pudo conplir.
 Nol pudieron fallar nil pudieron nozir.
 Deuiemos a tal senyor laudar e bendiz[i]r.
- 62 El rey Antioco vos quiero destaiar,
 Quiero en Apolonio la materia tornar.
 En Tarso lo lexamos, bien nos deue membrar.
- 63 Quando llego a Tarso, como llazdrado era,
 Fizo echar las ancoras luego por la ribera.
 Vio logar adabte, sabrosa costanera
 Por folgar del lazerio e de la mala carrera.
- Fol. 7
- 64 Mando comprar conduchos, ençender las fogueras,
 Aguisar los comeres, sartenes e calderas,
 Adobar los comeres de diuersas maneras;
 Non costauan dinero manteles ni forteras.
- 65 Los que sabor [aui]an de su conducho prender,
 Dauan ge lo de grado, non lo querian vender;
 Auia toda la tierra con ellos gran plazer,
 Que era mucho cara e hauian lo menester.
- 66 Mala tierra era de conducho menguada,
 Auie gran carastia, era de gente menguada.
 Podrie comer hun ninyo rafez la din[a]rada,
 Conbrie tres el yugero quando vinise de la arada;

58 a : cobdicia. — 58 b : ganancia. — 60 a : f. manera. — 63 c : s. estanera. — 64 a : encender.

- Fol. 7 v.
- 67 Como era Apolonio omne bien raçonado,
Vinyen todos veyer le, fazian le aguisado ;
Non se partie del null omne despagado.
- 68 Vino hun ombre bueno, elayco e cano,
Era de buena parte, de dias ançiano ;
Metio en el mientes, priso lo por la mano,
Aparto se con el en hun campiello plano.
- 69 Dixol el omne bueno que auie del dolor,
Aprisiera las nueuas, era bien sabidor :
« ¡ Ay, rey Apolonio, digno de grant valor,
Si el tu mal supieses deuies auer dolor! »
- 70 « Del rey Antioco eres desafiado,
Nin en çudat ni en burgo non seras albergado ;
Quien matar te pudiere sera bien soldado.
Si estorçer pudieres seras bien auenturado. »
- 71 Respondio Apolonio como ascalentado : *mirado*
« Digas me, omne bueno, si a Dios ayas pagado,
¿ Por qual razon Antioco me anda demandando,
O al quien me matar qual don le atorgado? »
- 72 — « Por esso te copdiçia o matar ho prender,
Por lo que es el tu quisiste seyer.
Çient quintales promete que dara de su auer
Al qui la tu cabeça le pudiere render. »
- Fol. 8.
- 73 Estonçe dixo Apolonio : « Non es por el mio tuerto,
Ca yo non fiçe cosa por que deua seyer muerto.
Mas Dios, el mio sennyor, nos dara buen esfuerço,
El que de los cuytados es carrera e puerto. »
- 74 « Mas por quanto la cosa me feçiste entender,
En amor hi en grado te lo deuo tener.
Demas quiero que lieues tanto del mio auer
Quanto darie Antioco por a mi confonder. »
- 75 « Este puedes en saluo e sin pecado leuar,
Que as me tu buscado plaçer e non pesar.
Non pierdas tu derecho, qua me podries reptar ;
Podria yo por ello graue mientre pecar. »
- 76 Fablo el omne bueno, diol fermosa respuesta :

« Merçet ya, rey, e graçias por la promesa vuestra,
 Que amiztat vender non es costumbre nuestra.
 Quien bondat da por preçio mala miente se denuesta. »

77 Dios a todo christiano que su nombre touiere
 Tal omne le depare quando mester louiere.
 Demas omne nin fembra que deste omne oyere
 Deue tener su loa demientre que visquiere.

Fol. 8 v.

78 Elanico, de miedo que serie acusado
 Porque con Apolonio façie tan aguisado,
 Despido sse del rey, su amor asentado ;
 Torno pora la villa su manto afiblando.

79 Fue en esta façienda Apolonio asmando.
 Veye que se le yua su cosa mal parando,
 Sabie(n) que lo andauan muchos omnes buscando ;
 Tenie que lo matarien durmiendo o velando.

80 Pensando en esta cosa mas triste que pagado,
 Vio hun burzes rico e bien adobado ;
 Estrangilo le dizen, ombre era onrrado.
 Saco lo a conseio a hun lugar apartado.

81 « Quiero, diz Apolonio, contigo fablar,
 Dezir te mi façienda, tu conseio tomar.
 Onbres de Antioco me andan por matar ;
 Preso sere traydo si me pueden fallar. »

82 « Si uos me encubriesedes por vuestro buen estar,
 Querria algun tiempo conbusco aqui morar ;
 Si el conçeio quisiere a questo otorgar,
 Quedo a toda Tarso grant gualardon dar. »

Fol. 9.

83 Estrangilo respuso, ca bien lo conosciè :
 « Rey, diz, esta villa sofrir non te podria.
 Grant es la tu nobleza, grant logar mereçia,
 Esta villa es muy cara, sofrir non te podria. »

84 « Pero saber querria de ti huna façienda :
 ¿ Con el rey Antioco por que ouiste contienda ?
 Si en su yra yaçes non se qui te defienda,
 Fuera el Criador o la su santa comienda. »

76 b : repromesa, the scribe copied by mistake the first two letters of respuesta in 76 a. — 79 a : facienda. — 83 a : conosciè.

- 85 Recudiol Apolonio a lo quel demandaua :
 « Porquel pedi la fija que el mucho amaua,
 Et quel termine el viesso con que nos embargaua,
 Por esso me seguda, ca esso lo agrauiaua. »
- 86 « En la otra razon te quiero recodir,
 Ca dizes que la villa non me podrie sufrir.
 Yo vos daré del trigo que mande adozir,
 Çient mil moyos por quenta, mandat los medir. »
- 87 « Dar uos lo he a compra pero de buen mercado,
 Como valie en Tiro do lo houe comprado.
 Demas el preçio todo quando fuere llegado,
 Para la çerqua de la villa quiero que seya dado. »
- Fol. 9 v. 88 Estrangilo fue alegre e touo se por guarido ;
 Besaua le las manos en tierra debatido.
 Diz : « ¡ Ay, rey Apolonio ! en buena ora fuste venido,
 Que en tan fiera cuyta nos as tu acorrido. »
- 89 « Rey, bien te lo conuengo, quiero que lo tengamos,
 Que nos plega contigo e que te reçibamos.
 Qual pleyto tu quisieres nos tal te le fagamos,
 Si menester te fuere que contigo muramos. »
- 90 Estrangilo por la cosa mas en recabdo poner,
 Por buscar a Apolonio tan estranyo plaçer,
 Entro en la çiudad, mando pregon meter
 Que (se) llegasse(n a) conçeio, qua era menester.
- 91 En poco de rato fue conçeio plegado,
 Ouo les a deçir Estrangilo el mandado.
 « Seya, dixeron todos, puesto e otorgado,
 Deuie seyer en vida tal omne adorado. »
- 92 Cumplio les Apolonio lo que les dicho auia,
 Guaresçie hun gran pueblo que de fambre muria ;
 Valie por la villa mas que nunca valia.
 Non era fi de nemiga qui tal cosa façia.
- Fol. 10. 93 El Rey de los çiellos es de grant prouençia,
 Siempre con los cuytados ha su atenençia,

85 b : pidie. — 87 c : precio. — 87 d : cerqua. — 88 b : las manos or la mano ; *the finals of these words may represent an erasure.* — 88 d : Q. ay t. — 92 c : n. valio.

- En valer les a las cuytas es tota su femencia ;
 Deuemos seyer todos firmes en su creencia.
- 94 Da cuytas a los omnes que se les faga temer,
 Non cata a sus pecados, viene los acorrer.
 Sabe maestra mientras sus conseios prender,
 Trebeia con los omnes a todo su plaçer.
- 95 El rey Apolonio de façienda granada
 Auia toda la tiera en su amor tornada,
 Por qual logar queria façia su posada.
 Qui non lo bendiçia non se tenia por nada.
- 96 Tanto querian las gentes de onrra le buscar,
 Fiçieron en su nombre hun ydolo labrar,
 Fizieron en hun marbor el escrito notar :
 « Del bueno de Apolonio que fizo en ese logar. »
- 97 Pusieron lo derecho en medio del mercado,
 Sobre alta columna por seyer bien alçado,
 Fasta la fin del mundo, e el sieglo pasado,
 [Que] el don de Apolonio non fuese olui[da]do.
- 98 Fizo por gran tienpo en Tarso la morada,
 Era con el la tiera alegre e pagada.
 Conseiol vn su huespet con qui auia posada
 Que fuese a Pentapolin a tener la yuernada.
- 99 « Rey, dixo Estrangilo, si me quisieres creyer,
 Dar te buen conseio si mel quisieres prender,
 Que fueses a Pentapolin vn yuierno tener ;
 Sepas que auran [todos] contigo gran plaçer. »
- 100 « Seran estos roydos por la tierra sonados,
 Contra el rey Antioco seremos acusados ;
 Moura sobre nos huestes, por malos de pecados.
 Seremos en grant cuyta si fuermos çercados. »
- 101 « Somos, como tu sabes, de conduchos mengados,
 Para meter nos en çerqua somos mal aguisados.
 Si vençer nos pudieren, como venrran yrados,
 Sin consentimiento seremos todos estragados. »
- 102 « Mas quando entendieren que tu eres alçado,

Fol. 10 v.

Esto serie ayna por las tierras sonado,
 Derramarie Antioco luego su fonsado ;
 Tornaras tu en Tarso e biuras asegurado. »
 — « Pago me, diz Apolonio, que fablas aguisado. »

- Fol. 11. 103 Cargaron las naues de vino e de çezina,
 Et otrosi fiçieron de pan e de farina,
 De buenos marineros que sabien (bien) la marina,
 Que conosçen los vientos que se camian ayna.
- 104 Quando houo el rey de Tarso a sallir
 Por entrar en las naues e en altas mares sobir,
 Non querian las gentes ante del se partir
 Fasta que los ouieron las ondas a partir.
- 105 Plorauan con el todos, dolien se de su yda ;
 Rogauan que fiziesse ayna la venida.
 A todos semeiaua amarga la partida.
 ¡ De tal amor me pago, tan dulce e tan complida !
- 106 Ouieron en fuerte punto las naues ha partir,
 Avien vientos derechos, façien les bien correr.
 Non podien los de Tarso los oios dellos toller
 Fasta que se fueron yendo e ouieron a trasponer.
- 107 El mar, que nunqua touo leyaltat ni belmez,
 Camia se priuado e ensanya se rafez ;
 Suele dar mala çaga mas negra que la pez.
 El rey Apolonio cayo en essa vez.
- Fol. 11 v. 108 Quanto tienien dos horas aþez auian andado,
 Boluieron se los vientos, el mar fue conturbado ;
 Andauan las arenas al çielo leuantando ;
 Non auie hi marinero que non fuese conturbado.
- 109 Non les valien las ancoras que non podien trauar,
 Los que eran maestros non podien gouernar ;
 Alçauan se las naues, querian se trastornar
 Tanto que ellos mismos non se sabien conseiar.
- 110 Cuyto les la tempesta e el mal temporal,
 Perdieron el conseio e el gouierno capdal ;
 Los arboles de medio todos fueron a mal.

- ¡ Guarde nos de tal cuyta el Senyor espirital !
- 111 Ca como Dios quiso houo la cosa de seyer,
 Ouieron se las naves todas a pereçer.
 De los omnes nenguno non pudo estorçer,
 Fuera el rey solo que quiso Dios valer.
- 112 Por su buena ventura quisol Dios prestar ;
 Ouo en hun madero chico las manos ha echar.
 Lazdrado e mesquino de vestir e calçar,
 A tierra de Pentapolin ouo de arribar.
- Fol. 12. 113 Quando el mar le ouo ha termino echado,
 Cayo el omne bueno todo desconortado.
 Non fue bien por dos dias en su recuerdo tornado,
 Ca mal traydo era e fuera mal espantado.
- 114 Plogo al Rey de gloria, e cobro su sentido,
 Fallo se todo solo menguado de vestido.
 Membro le de su façienda como le auie contesçido.
 « ¡ Mesquino, dixo, que por mal fuy nascido ! »
- 115 « Dexe muy buen reyno do biuia onrrado,
 Fuy buscar contienda, casamiento famado ;
 Gane enamiztat, salli dende aontado,
 Et torne sin la duenya de muerte enamiztado. »
- 116 « Con toda essa perdida, si en paz me souies,
 Que con despecho loco de Tiro non sallies,
 Mal ho bien esperando lo que dar me Dios quisies,
 Ninguno non me llorasse de lo que me abinies. »
- 117 « Desque de Tiro era sallido e arredrado,
 Auia me mi ventura en tal logar echado ;
 Si su ermano fuese o con ellos criado
 Yo seyer non podria entrellos mas amado. »
- Fol. 12 v. 118 « Mouio me el pecado, fizo mende sallir
 Por fer de mi escarnio, su maleza complir ;
 Dio me en el mar salto por mas me desmentir.
 Ovo muchas ayudas por a mi destrouir. »
- 119 « Fizo su atenençia con las ondas del mar ;
 Vinieron le los vientos todos a ayudar.

Semeiaua que Antioco los enuiara rogar,
O se querian ellos conmigo engracıar. »

120 « Nunqua deuia omne en las mares fiar,
Traen lealtat poca, saben mal solazar ;
Saben al reęebir buena cara mostrar ;
Dan con omne ayna dentro en mal lugar. »

121 Estaua en tal guisa su ventura reptando,
Vertiendo de los oios, su cuyta rencurando,
Vio hun omne bueno que andaua pescando,
Cabo de huna pinaęa sus redes adobando.

122 El rey, con gran verguenęa porque tan pobre era,
Fue contral pescador, sallo le a la carrera.
« ; Dios te salue ; », le dixo luego de la primera.
El pescador le respuso de sabrosa manera.

Fol. 13.

123 « Amigo, dixo el rey, tu lo puedes veyer,
Pobre so e mesquino, non trayo nuyll auer.
Si Dios te benediga, que te caya en plaęer
Que entiendas mi cuyta e que la quieras saber. »

124 « Tal pobre qual tu veyes, desnudo e lazdrado,
Rey so de buen regno richo e abondado,
De la ęiudad de Tiro do era mucho amado.
Dizien me Apolonio por nombre senyalado. »

125 « Biuia en mi reyno vięioso e onrrado,
Non sabia de cuyta, biuya bien folgado,
Tenia me por torpe e por menos cabado,
Porque por muchas tierras non auia andado. »

126 « Fuy a Antiocha casamiento buscar ;
Non recabe la duenya, oue me de tornar.
Si con esso fincase quito en mio lugar,
Non aurie de mi fecho tal escarnio la mar. »

127 « Furte me de mis parientes e fize muy gran locura,
Meti me en las naues con huna noche escura.
Ouyemos buenos vientos, guio nos la ventura ;
Arribamos en Tarsso, tierra dulce e segura. »

Fol. 13 v..

128 « Trobamos buenas gentes llenas de caridat,

119 d : engracıar. — 124 c : Ciudad. — 126 c : en (nj) mio l.

- Fazien contra nos toda vmilitat.
 Quando dende nos partiemos, por dezir te verdat,
 Todos fazien gran duelo de toda voluntat. »
- 129 « Quando en la mar entramos fazie tiempo pagado ;
 Luego que fuemos dentro el mar fue conturbado.
 Quanto nunca traya alla lo he dexado ;
 Tal pobre qual tu veyes abez so escapado. »
- 130 « Mis vasallos que eran comigo desterados,
 Averages que traya, tesoros tan granados,
 Palafres e mulas, cauillos tan preciados,
 Todo lo he perdido por mis malos pecados. »
- 131 « Sabe lo Dios del çielo que en esto non miento,
 Mas non muere el omne por gran aquexamiento ;
 Si yo yogues con ellos auria gran plazimiento,
 Sino quando viene el dia del pasamiento. » *...enti*
- 132 « Mas quando Dios me quiso a esto aduzir,
 Que las limosnas aya sin grado a pedir,
 Ruego te que, si puedas ha buena fin venir,
 Que me des algun conseio por o pueda beuir. »
- 133 Callo el rey en esto e fablo el pescador ;
 Recudiol como omne que hauia del grant dolor.
 « Rey, dixo el omne bueno, desto sso sabidor,
 En gran cuyta te veyes, non podries en mayor. »
- 134 « El estado deste mundo siempre asi andido,
 Cada dia sse camia, nunca quedo estido ;
 En toller e en dar es todo su sentido,
 Vestir al despoiado e despoiar al vestido. »
- 135 « Los que las auenturas quisieron ensayar,
 A las vezes perder, a las vezes ganar,
 Por muchas de maneras ouieron de pasar.
 Que quier que les abenga an lo de endurar. »
- 136 « Nunca sabrien los omnes que eran auenturas
 Si no perdiessen perdidas ho muchas majaduras. *...mimentos*

• • Fol. 14.

130 c : preciados. — 132 c : fin venir ; a heavy blot of black ink has obliterated a part of these words and we can read only fi...enir ; the same blot has obliterated a part of Rey on the verso of the page (137 c), leaving legible only the final y and the beginning of the initial R.

- Quando an passado por muelles e por duras,
 Despues sse tornan maestros e cren las escripturas. »
- 137 « El que poder ouo de pobre te tornar
 Puede te si quisiere de pobreza sacar.
 Fol. 14 v. Non te querrian las fadas, rey, desmanparar;
 Puedes en poca dora todo tu bien cobrar. »
- 138 « Pero tanto te ruego, sey oy mi conbidado ;
 De lo que yo houiere sseruir te he de buen grado.
 Un vestido he solo fflaco e muy delgado ;
 Partir lo he contigo e ten te por mi pagado. »
- 139 Fendio su vestido luego con su espada,
 Dio al rey el medio e leuo lo a su posada.
 Diol qual çena pudo, non le ascondio nada.
 Auia mejor çenado en alguna vegada.
- 140 Otro dia manyana quando fue leuantado,
 Gradeçio al omne bueno mucho el ospedado.
 Prometiol que si nunca cobrasse su estado,
 El seruicio en duplo te sera gualardonado.
- 141 « As me fecho, huespet, grant piedat,
 Mas ruego te ençara por Dios e tu bondat
 Quen muestres la via por ho vaya a la çidat. »
 Respuso le el omne bueno de buena voluntat.
- 142 El pescador le dixo : « Sennyor, bien es que vayas,
 Algunos buenos omnes te daran de sus sayas.
 Fol. 15. Si conseio non tomas qual tu menester ayas,
 Por quanto yo houyere tu lazerio non ayas. »
- 143 El benedito huespet metio lo en la carrera,
 Demostro le la via, ca bien a çerqua hera ;
 Lego lo a la puerta que fallo mas primera,
 Poso sse con verguenza fuera a la carrera.
- 144 Avn por venir era la ora de yantar,
 Sallien se los donzelles fuera a deportar ;
 Comenzaron luego la pellota iugar,
 Que solian ha esse tiempo esse iugar.
- 145 Metio se Apolonio, maguer mal adobado,

137 c : cf. 132 c ; te added above the line. — 140 d : seruicio sin d.

Con ellos al trebeio, su manto afiblado.

Abinie en el iuego, fazie tan aguisado

Como si fuesse de pequenyo hi criado.

146 Fazia la yr derecha quando le daua del palo,

Quando la recibie nol sallia de la mano;

Era en el depuerto sabidor e liuiano.

Entendrie quien se quiere que non era villano.

147 El rey Architartres, cuerpo de buenas manyas,

Fol. 15 v.

Sallie sse ha deportar con sus buenas companyas.

Todos trayen consigo sus vergas e sus canyas,

Eguals e bien fechas, derechas e estranyas.

148 Touo mientes ha todos cada huno como iugaua,

Como ferie la pella o como la recobraua;

Vio en la rota que espessa andaua

Que toda la meioria el pobre la leuaua.

149 Del su continiente ouo grant pagamiento,

Porque toda su cosa leuaua con buen tiento.

Semeiol omne bueno de buen entendimiento;

De deportar con ell tomo grant talento.

150 Mando posar los otros, quedar toda la rota;

Mando que les dexassen a amos la pellota.

El capdiello de Tiro, con su mesquindat toda,

Bien se alimpiaua los oios de la gota.

151 Ouo gran pagamiento Architrastes del juego;

Que grant omne era entendio ge lo luego.

Dixo al pelegrino: « Amigo, yo te ruego

Que yantes oy comigo, non busques otro fuego. »

152 Non quiso Apolonio atorgar el pedido,

Fol. 16.

Ca non dixo nada, de verguença perdido.

Todos lo combidauan maguer mal vestido,

Ca bien entendien todos donde era estorçido.

153 Vino en este comedio la hora de yantar;

Ouo en la villa el rey a entrar.

Derramaron todos cada huno por su lugar;

Los hunos a los otros non se querien esperar.

148 c : roca. — 151 a : d. luego.

- 154 Apolonio de miedo de la corte enojar,
Que non tenie vestido ni adobo de prestar,
Non quiso de verguença al palaçio entrar.
Torno se de la puerta, comenzo de llorar.
- 155 El rey non touo mientes fasta que fue entrado ; *notar*
Luego lo vio menos quanto fue assentado.
Lamo a vn escudero que era su priuado ;
Preguntol por tal omne que do era parado.
- 156 Sallo ell escudero fuera, vio como seya,
Torno al rey e dixo que verguença auia ;
Ca peligro en la mar, perdio quanto traya,
Con mengua de vestido entrar non sen trevia.
- Fol. 16 v. 157 Mandol el rey vestir luego de panyos honrrados,
Los meiores que fueron en su casa trobados ;
Mando que lo metiessen suso a los sobrados *palaforn*
Do los otros donzelles estauan asentados.
- 158 Dixo el rey : « Amigo, tu escois tu logar,
Tu sabes tu fazienda con quien deues posar ;
Tu cata tu mesura como deues catar, *guisa*
Ca non te connyosçemos e podriemos errar. »
- 159 Apolonio non quiso con ninguno posar,
Mando sse en su cabo hun escanyo poner,
De derecho del rey non se quiso toller.
Mandol luego el rey quel diessen a comer.
- 160 Todos por el palaçio comien a grant poder,
Andauan los seruientes cada huno con su mester.
Non podie Apolonio las lagrimas tener,
Los conduchos quel dauan non los podie prender.
- 161 Entendio lo el rey, començo le de fablar :
« Amigo, diz, mal fazes, non te deuies quejar.
Sol que tu quisieres la cara alegrar
Dios te daria conseio, non se te podrie tardar. » *con tal que*
- Fol. 17. 162 El rey Architrastres, por la corte mas pagar,
A su fija Luçiana mando la hi venir.
La duenya vino luego, non lo quiso tardar,

Ca quiso a ssu padre obediente estar.

163 Entro por el palacio la infante bien adobada,
Beso al rey manos commo bien ensenyada,
Saluo a los ricos omnes e a toda su mesnada.
Fue la corte desta cosa alegre e pagada.

164 Finco entre los otros oio al pelegrino,
Quiso saber quien era ho de qual parte vino.

« Fija, dixo el rey, omne es de camino,

Oy tan bien [en] el iuego ninguno non auino. » *teniendo*

165 « Siruio me en el iuego onde so su pagado,
Pero non lo conosco, e le yo muy gran grado.
Segunt mi connyosçencia del mar es escapado,
Grant danyo a preso onde esta desmayado. »

166 « Fija, si vos queredes buscar me gran plaçer,
Que vos yo siempre aya mucho que gradeçer,
Sabet de su fazienda quanto pudierdes saber,
Contra ell que sepamos como nos captener. »

Fol. 17 v.

167 Aguiso se la duennya de toda voluntat,
Fue contra Apolonio con gran simplicitat;
Fue luego diziendo palabras de amiztat,
Como cosa ensennyada que amaua bondat.

168 « Amigo, dixo ella, façes grant couardia.
Non te sabre co[n]poner entre tal compannya.
Semeia que non amas gozo nin al[e]gria;
Tenemos te lo todos a muy gran villania. »

169 « Si lo fazes por perdida que te es auenida,
Si de linage eres, tarde se te oluida,
Es(s) tota tu bondat en fallencia cayda.
Pocol mienbra al bueno de la cosa perdida. »

170 « Todos dizen que eres omne bien ensenyado,
Veyo que es el rey de ti mucho pagado.
El tu buen continente que hauias mostrado
Con esta grant tristeza todo lo as afollado. »

171 « Pero que eres en tan grande dolor,

164 b: p. venido. — 165 c: connyosçencia. — 168 b: sabre or saber.
— 168 c: Semeia(ua). — 169 c: fallencia.

Quiero que por mi fagas aqueste amor,
 Que digas el tu nombre al rey mio senyor.
 De saber (de) tu fazienda avriemos gran sabor. »

Fol. 18. 172 Respondio Apolonio, non lo quiso tardar.

Dixo : « Amiga cara, buscas me grant pesar.
 El nombre que hauia perdi lo en la mar,
 El mio linage en Tiro te lo sabrien contar. »

173 Porfio le la duenya, non lo quiso dexar.

Dixo : « Si Dios te faga a tu casa tornar,
 Que me digas el nombre que te suelen llamar.
 Sabremos contra ti como deuemos far. »

174 Començo Apolonio, de sospiros cargado,

Dixol toda su cuyta por o auia pasado,
 Su nombre e su tierra e qual era su regnado.
 Bien lo ascucho la duenya e ouo le gran grado.

175 En cabo, quando houo su cosa bien contada,

El rey fue mas alegre, la duenya fue pagada.
 Querie tener las lagrimas mas nol valia nada;
 Renouo se le el duelo e la hocation passada.

176 Estonze dixo el rey : « Fija, [fe] que deuedes,
 Si Apolonio llora non vos marauelledes.

Tal omne a tal cuyta vos venir non sabedes,
 Mas vos me pensat del si a mi bien queredes. »

Fol. 18 v. 177 « Fiziestes lo llor(r)ar, auedes lo contristado,

Pensat como lo tornedes alegre e pagado,
 Fazet le mucho algo, que omne es honrrado.
 Fija, ren non dubdedes e fazet aguisado. »

178 Aguiso sse la duenya, fizieron le logar,

Tenpro bien la viuella en hun son natural,
 Dexo cayer el manto, paro se en hun brial,
 Començo huna laude, omne non vio atal.

179 Fazia fermosos sonos e fermosas debayladas;

Quedaua a sabiendas la boz a las vegadas.
 Fazia a la viuela dezir puntos ortados;
 Semeiauan que eran palabras afirmadas.

175 a : contado. — 179 a : fermosos debaylados.

- 180 Los altos e los baxos todos della dizian.
 La duenya e la viuela tan bien se abinien
 Que lo tienien ha fazannya quantos que lo vehien.
 Fazia otros depuertos que mucho mas valien.
- 181 Alabauan la todos, Apolonio callaua.
 Fue pensando el rey por que el non hablaua.
 Demando le e dixol que se marauellaua
 Que con todos los otros tan mal se acordaua.
- Fol. 19. 182 Recudio Apolonio como firme varon :
 « Rey, de tu fija non digo si bien non,
 Mas si prendo la vihuela cuydo fer hun tal son
 Que entendredes todos que es mas con razon. »
- 183 « Tu fija bien entiende huna gran partida,
 A comienço bueno e es bien entendida,
 Mas aun non se tenga por maestra complida ;
 S(i) io dezir quisiere tenga se por vençida. »
- 184 — « Amigo, dixo ella, si Dios te benediga,
 Por amor si la as de la tu dulce amiga,
 Que cantes huna laude en rota ho en gigua ;
 Si no, as me dicho soberuia e enemiga. »
- 185 Non quiso Apolonio la duenya contrastar.
 Priso huna viuela e sopó la bien tenprar ;
 Dixo que sin corona non sabrie violar.
 Non queria maguer pobre su dignidat baxar.
- 186 Ouo desta palabra el rey muy gran sabor,
 Semeio le que le yua amansado la dolor ;
 Mando de sus coronas aduzir la meior,
 Dio la a Apolonio hun buen violador.
- Fol. 19 v. 187 Quando el rey de Tiro se vyo coronado
 Fue de la tristeza ya quanto amansando ;
 Fue cobrando el seso, de color meiorando,
 Pero que non houiesse el duelo olvidado.
- 188 Alço contra la duenya vn poquilleo el çeio ;
 Fue ella de verguenza presa hun poquilleio.
 Fue trayendo el arco equal e muy pareio ;

187 d : P. non que h.

- Abes cabie la duenya de gozo en su pelleio.
- 189 Fue leuantando hunos tan dulçes sonos,
Doblas e debayladas, temblantes semitones.
A todos alegraua la boz los corazones ;
Fue la duenya toquada de malos aguigones. J
- 190 Todos por huna boca dizien e afirmauan
Que Apolo nin Orfeo mejor non violaua[n];
El cantar de la duenya, que mucho alabauan,
Contra el de Apolonio nada non lo preçiauan.
- 191 El rey Architrastres non seria mas pagado
Sy ganasse hun regno ho hun rico condado.
Dixo ha altas bozes : « Desque yo fuy nado
Non vi, segunt mio sseso, cuerpo tan acabado. »
- Fol. 20. 192 — « Padre, dixo la duenya al rey su sennyor,
Vos me lo condonastes que yo por vuestro amor
(Que) pensasse de Apolonio quanto pudiesse mejor.
Quiero desto que me digades como auedes sabor. »
- 193 « Fija, dixo el rey, ya vos le mandado. lo e
Seya vuestro maestro, auet lo atorgado ;
Dalde de mi trasoro, que tenedes alçado,
Quanto sabor ouieredes, que ell seya pagado. » y a
- 194 E con esto la fija, quel padre seguraua,
Torno a Apolonio alegre e pagada.
« Amigo, diz, la graçia de el rey as ganada ;
Desque so tu diçipla quiero te dar soldada. »
- 195 « Quiero te dar de buen oro dozientos quintales,
Otros tantos de plata e muchos seruiçiales ;
Auras sanos conduchos e los vinos naturales ;
Tornaras en tu fuerça con estas cosas atales. »
- 196 Plogo a Apolonio, touo se por pagado
Porque en tanto tienpo auie bien recabado ;
Pensso bien de la duenya, ensenyaua la de grado.
- Fol. 20 v. 197 Fue en este comedio ell estudio siguiendo,
En el rey Apolonio fue luego ent[er]diendo.

190 b : Que apolonio Ceteo m.; it is possible to read Feteo or ffeteo.
— 190 d : preciauan. — 194 a : E or Q; the scribe seems to have copied the
initial Q of 193 d, and then tried to change it into E.

- Tanto fue en ella el amor ençendiendo
 Fasta que cayo en el lecho muy desflaquida.
- 198 Buscáron le maestros que le fiziesen metgia,
 Que sabien de la fisica toda la maestria,
 Mas non hi fallaron ninguna maestria
 Nin arte por que pudiesen purgar la maletia.
- 199 Todos auian pesar de la su enfermedat,
 Por que non entendian de aquella la uerdad.
 Non tenye Apolonio mas triste su voluntat
 En la mayor cuyta que houo por verdat.
- 200 El rey Architrastres fyera mientre se dolie,
 Non auie marauylla que fija la auye.
 Pero con Apolonio grant conorte prendie, *conorte*
 El amor de la fija en el lo ponye.
- 201 Ouó sabor hun dia el rey de caualgar,
 Andar por el mercado ribera de la mar ;
 Fizo ha Apolonio su amigo llamar,
 Rogo le que sallyese con el ha deportar.
- 202 Priso lo por la mano, non lo queria mal. *de uno*
 Vyeron por la ribera mucho buen menestral,
 Burzeses e burzesas, mucha buena senyall.
 Sallieron del mercado fuera al arenal.
- 203 Ellos asi andando huno con otro pagados,
 Vynieron tres donzeles, todos bien adobados;
 Fijos eran de reyes, ninyos bien ensenyados ;
 Fueron bien reçebidos commo omnes muy honrrados.
- 204 Todos fablaron luego por lo bien recabdar,
 Por amor si pudiesen (luego) ha sus tierras tornar.
 Todos vinyen al rey la fija le demandar,
 Sy ganar la pudiesen por con ella casar.
- 205 « Rey, dixeron ellos, tienpos ha pasados
 Que te pidiemos tu fija, cada huno con sus regnados.
 Echeste lo en fabla, estamos afuzados,
 Por hoyr tu repuesta somos a ti tornados. »
- 206 « Somos entre nos mismos asi acordados
- 202 d : S. al m. f. a. reyal. — 204 a : l. vynien r.

A qual tu la dieres que seyamos pagados;
 Estamos en tu fiuza todos tres enredados,
 An ha yr en cabo los dos envergonçados. »

207 Respondio les el rey : « Amigos, bien fiziestes,
 Que en esti conseio tan bien vos abiniestes.
 Pero por recapdar lo en mal tiempo vinyestes,
 La duenya es enferma, entender lo pudiestes. »

Fol. 21 v.

208 « Dell estudio que lieua es tan enflaquida,
 Que es de la flaqueza en enfermedat cayda.
 Por malos de pecados en tanto es venida
 Que son desfiuzados los metges de su vida. »

•• 209 « Pero non me semeia que en esto andedes.
 Escreuit sendas cartas, ça escreuir sabedes;
 Escreuit vuestros nombres, que arras le daredes.
 Qual ella escoiere otorgado lo auredes. »

parece bien

210 Escriuieron sendas cartas, que eran escriuanos;
 Escriuyeron sus nombres con las sus mismas manos,
 Sus tierras e sus logares, los montes e los planos,
 Como desçendian de parientes loçanos.

211 Sello ie las el rey con su mismo anyello,
 Non podien seyellar las con mas primo seyello.
 Dio las a Apolonyo, hun caro mançebiello,
 Que fuese a la duenya con ellas al castiello.

ca je

212 Fue luego Apolonyo recabdar el mandado,
 Leuo las a la duenya como le fue castigado.
 Ella, quando lo vio venyr atan escalentado,
 Mesturar non lo quiso lo que hauia asmado.

Fol. 22.

re-acion

213 « Maestro, dixo ella, quiero te demandar,
 ¿Que buscas a tal ora, o que quieres recabtar?
 (Que) a tal sazón como esta tu non sueles aqui entrar.
 Nunca liçion me sueles a tal hora pasar. »

214 Entendio Apolonyo la su entençion.
 « Fija, dixo, non vengo por pasar uos liçion.
 Desto sey et bien segura en vuestro corazon,

208 a : estando enflaquida. — 210 d : descendian. — 211 c : Leuo las apolonio.

- Mas mensajero vos tray: porque merecia gran dan .
- 215 « El rey vuestro padre salio se ha de partir.
Fasta que fuesse ora de venir ha yantar:
Vuyeron tres infantes pora vos demandar.
Todos muy fermosos, nobles e de prestar. »
- 216 « Sopo les vuestro padre rica miente recibir.
Mas non sabe atanto que podiese dezir.
Mando les sendas cartas a todos escreyr.
Vos vevet qual queredes de todos escogir. »
- 217 Priso ella las cartas maguer enferma era.
Abrio las e cato las fasta la vez terçera.
Non vio hi el nombre en carta ni en çera.
Con cuyo casamiento ella fuese plazentera.
- Fol. 22 v. 218 Cato ha Apolonyo e dixo con gran sospiro :
« Digas me. Apolonyo. el myo buen rey de Tiro.
En este casamiento de ti mucho me miro :
Si te plaze ho si non. yo tu voluntat requiro. »
- 219 Respuso Apolonyo e fablo con gran cordura :
« Duenya, si me pesasse faria muy gran locura.
Lo que al rey ploguiere e fuere vuestra ventura.
Yo si lo destaiasse faria gran locura. »
- 220 « E vos yo bien ensenyada de lo que yo sabia :
Mas vos preciaron todos por la mi maestria.
Desaqui si casardes ha vuestra meioria,
Avre de vuestra hondra muy grant plazenteria. »
- 221 — « Maestro, dixo ella, si amor te tocasse
Non querries que tu lazeryo otrie lograrse ;
Nunqua lo creyeria fasta que lo prouase,
Que del rey de Tiro desdenyada fincasse. »
- 222 Escriuyo huna carta e çerro la con çera ;
Dyo la Apolonyo, que mensaiero era,
Que la diese al Rey que estaua en la glera.
Sabet que fue ayna andada la carrera.
- Fol. 23. 223 Abryo el rey la carta e fizo la catar.
La carta dizia esto, sopo la bien dictar:

- Que con el pelegrino queria ella casar,
 Que con el cuerpo solo estorçio de la mar.
- 224 Fizo se de esta cosa el rey marauyllado,
 Non podia entender la fuerça del dictado.
 Demando que qual era ell infante venturado
 Que lidio con las ondas e con el mar yrado.
- 225 Dixo ell huno de ellos, e cuydo seyer artero,
 Aguylon le dizen por nombre bien çertero :
 « Rey, yo fuy esse e fuy verdadero,
 Ca escape apenas en poco dun madero. »
- 226 Dixo el huno dellos : « Es mentira prouada,
 Yo lo se bien que dizes cosa desaguisada ;
 En huno nos criamos, non traspasso nada,
 Bien lo se que nunca tu prendiste tal espadada. »
- 227 Mientre ellos estauan en esta tal entençia,
 Entendio bien el rey que dixera fallençia.
 Asmo entre su cuer huna buena entençia,
 Ca era de buen seso e de gran sapiençia.
- Fol. 23 v. 228 Dio a Apolonyo la carta ha leyer
 Si podrie por auentura la cosa entender ;
 Vio el rey de Tiro que auia de seyer ;
 Començo le la cara toda a enbermeieçer.
- 229 Fue el rey metiendo mientes en la razon,
 Fue se le demudando todo el cor[a]zon ;
 Echo ha Apolonyo mano al cabeçon,
 Aparto se con ell sin otro nuyll varon.
- 230 Dixo : « Yo te coniuero, maestro e amigo,
 Por ell amor que yo tengo estableçido contigo,
 Como tu lo entiendes que lo fables comigo ;
 Si non, por toda tu fazienda non daria hun figo. »
- 231 Respuso Apolonyo : « Rey, mucho me enbargas,
 Fuertes paraulas me dizes e mucho me amargas.
 Creyo que de mi traen estas nueuas tan largas,
 Mas si a ti non plazen son pora mi amargas. »
- 232 Recudio le el rey como leyal varon :

- « Non te mintre, maestro, que seria trayçon.
Quando ella lo quiere plaze me de corazon.
Otorgada la ayas sin nulla condiçion. »
- 233 Destaiaron la fabla, tornaron al conçeio.
« Amigos, diz, non quiero trayer uos en trasecho.
Prendet vuestra carrera, buscat otro conseio,
Ca yo uo entendiendo dello hun poquelleio. »
- 234 Entraron a la villa que ya querien comer,
Subieron al castiello la enferma veyer.
Ella, quando vido el rey çerqua de si seyer,
Fizo se mas enferma, començo de tremer.
- 235 « Padre, dixo la duennya con la boz enflaquida,
¿Que buscastes a tal hora? ¿Qual fue vuestra venida?
De coraçon me pesa e he rencura sãbida,
Porque uos es la yantar a tanto deferida. »
- 236 — « Fija, dixo el padre, de mi non vos quexedes,
Mas cuyta es lo vuestro que tan gran mal auedes.
Quiero vos fablar hun poco que non vos enoiedes,
Que verdat me digades qual marido queredes. »
- 237 — « Padre, bien vos lo digo quando vos me lo deman-
Que si de Apolonio en otro me camiades, [dades,
Non vos miento, desto bien seguro seyades,
En pie non me veredes quantos dias biuades. »
- 238 — « Fija, dixo el rey, gran plaçer me ficiestes,
De Dios vos vino esto que tan bien escogiestes.
Condonado vos seya esto que uos pidiestes;
Bien lo queremos todos quando vos lo quisiestes. »
- Fol. 24 v. 239 Sallo, esto partido, el rey por el corral,
Fallo se con su yerno en medio del portal;
Afirmaron la cosa en recabdo cabdal.
Luego fue abaxando a la duenya el mal.
- 240 Fueron las bodas fechas ricas e abundadas,
Fueron muchas de yentes a ellas conbidadas;
Duraron muchos dias que non eran pasadas;

233 a : conseio. — 234 c : cerqua. — 235 d : a tan tarde ferida.

Por esos grandes tienpos non fueron olvidadas,

- 241 Entro entre los nouyos muyt gran dilecçion,
El Criador entre ellos metio su bendiçion ;
Nunca varon ha fembra, nin fembra ha varon,
Non seruió en este mundo de meior coraçon.
- 242 Un dia Apolonyo sallo a la ribera,
Su esposa con ell, la dulce companyera.
Podria auer siete meses que casado era,
Fue luego prenyada la semana primera.
- 243 Ellos asi andando hia querian fer la tornada,
Vieron huna naue ya era ancorada ;
Semeio les fermosa, rica mente adobada.
Por saber Apolonio donde era arribada,
- 244 Demando al maestro, el que la gouernaua,
Que verdat le dixese de qual tierra andaua.
Dixo el marinero, que en somo estaua,
Que todo el maior tienpo en Tiro lo moraua.
- 245 Dixo Apolonio : « Yo hi fuy criado. »
Dixo el marinero : « ;Si te veyas logrado ! »
Dixo le Apolonio : « Si me ouieres grado,
Dezir te puedo senyales en que seya prouado. »
- 246 Dixol el marinero que aurie gran plaçer :
« Tu, que tanto me dizes, quiero de ti saber
Al rey Apolonio sil podries conesçer. »
—Dixo : « Como a mismo, esto deuedes creer. »
- 247 — « Si tu lo conesçieses, dixo el marinero,
O trobar lo pudieses por algun agorero,
Ganaries tal ganancia que series plazentero.
Nunqua meior la houo peyon ni cauallero. »
- 248 « Dil que es Antioco muerto e soterrado.
Con el murio la fija quel dio el pecado,
Destruyo los ha amos hun rayo del diablo.
A el esperan todos por dar le el reynado. »
- 249 Apolonio alegre torno ha su esposa.
Dixol : « Non me creyedes vos a mi esta cosa ;

pt. 112
Fol. 25.

Fol. 25 v.

- Non querria que fuese mi palabra mintrosa ;
 Bien tenia sines dubda la voluntat sabrosa. »
- 250 « Mas quando tal gana[n]cia nos da el Criador,
 E tan buena bengança nos da de el traydor,
 Quiero hir reçebir la con Dios nuestro sennyor,
 Ca no es Antiocha atan poca honor. »
- 251 — « Senyor, dixo la duenya, yo so embargada ;
 Bien anda en siete meses o en mas que so prenyada.
 Para entrar en carrera esto mal aguisada,
 Ca so en gran peligro fasta que seya librada. »
- 252 « Si a Dios quisiere so del parto vezina,
 Si uentura houiere deuo parir ayna.
 Si tu luenye estudieses allende de la marina,
 Deuies bien venir dende conortar tu reyna. »
- 253 « Si atender quisieres o luego quisieres andar,
 Ruego te que me lieues, non me quieras dexar.
 Si tu aqui me dexas reçibre gran pesar ;
 Por el tu gran deseyo podria peligrar. »
- 254 Dixo Apolonio : « Reyna, bien sepades,
 Sol que a uuestro padre en amor lo metades,
 Leuar uos e conmigo a las mis eredades,
 Meter uos e en arras que pagada seyades. »
- Fol. 26. 255 Dixo ella al padre : « Senyor, por caridat,
 Que me dedes liçençia de buena voluntat.
 Que hir quiere Apolonio veyer su heredat,
 Si yo con el non fuere perder me de verdat. »
- 256 « El rey Antioco, quel hauia yrado,
 Murio muerte sopitanya, es del siglo pasado.
 Todos ha el esperan por dar le el reynado,
 Et si yo con el no fuere mi bien es destaiado. »
- 257 — « Fija, dixo el padre, cosa es derecha
 Si quisiere Apolonio entrar en la carrera ;
 Si el leuar vos quisiere vos seyete su companyera.
 Dios uos guie, mi fija, la su potençia uera. »
- 258 Fueron luego las naues prestas e apareiadas,
 De bestias et daueres e de conducho cargadas,

Por seyer mas ligeras con seuo bien vntadas ;
Entro en fuerte punto con naues auesadas.

- 259 Dio el rey a la fija, por hir mas acompayada,
Licorides, ell ama que la auie criada ;
Diol muchas parteras mas huna meiorada,
Que en el reyno todo non hauia su calanya.
- Fol. 26 v. 260 Bendixo los ha amos con la su diestra mano ;
Rogo al Criador que esta mas en alto
Quel guiase la fija hiuverno e verano,
Quel guardase el yerno como tornase sano.
- 261 Alçaron las velas por ayna mouer,
Mandaron del arena las ancoras toller ;
Començaron los vientos las velas ha boluer
Tanto que las fizieron de la tierra toller.
- 262 Quando vino la hora que las naues mouieron,
Que los hunos de los otros ha partir se houieron,
Muchas fueron las lagrimas que en tierra cayeron,
Pocos fueron los oios que agua non vertieron.
- 263 Los vientos por las lagrimas non querian estar,
Acuytaron las naues, fizieron las andar
Asi que las houieron atanto de alongar
Que ya non las podian de tierra deuissar.
- 264 Auien vientos derechos quales a Dios pidien.
Las ondas mas pagadas estar non podien.
Todos ha Apolonio meior[ar] lo querien
Los tuertos e los danyos que fecho le auien.
- Fol. 27. 265 Atal era el mar como carrera llana,
Todos eran alegres, toda su casa sana ;
Alegre Apolonio, alegre Luçiana,
Non sabien que del gozo cuyta es su ermana.
- 266 Auian de la marina gran partida andada,
Podien auer ayna la mar atrauesada,
Touo les la ventura huna mala çellada
Qual nunca fue ha omnes otra peyor echada.
- 267 Ante uos lo houiemos dicho otra vegada
- 258 d : auesades.

Commo era la duenya de gran tienpo prenyada,
Que de la luenga muebda e que de la andada
Era al mes noueno la cosa allegada.

268 Quando vino el termino que houo ha parir,
Ouo la primeriça los rayos ha sentir;
Cuytaron la dolores que se queria morir;
Dizia que nunca fembra deuia conçeibir.

269 Quando su sazón vino naçio huna criatura,
Vna ninya muy fermosa e de grant apostura;
Mas como de recabdo non houo complidura,
Ouieron se auenyr en muy gran estrechura.

270 Commo non fue la duenya en el parto guardada,
Cuaço [se] le la sangre dentro en la corada;
De las otras cosas non fue bien alimpiada;
Quando mientes metieron fallaron la pasada.

Fol. 27 v.

271 Pero non era muerta mas era amortida,
Era en muerte falsaçia con el parto cayda;
Non entendien en ella ningun signo de vida.
Todos eran creyentes que era(n) transida.

272 Metien todos bozes, llamando : « ; Ay, sennyora!
Salliemos de Pentapolin conbussco en fuerte hora.
Quando vos sodes muerta ¿ que faremos nos agora ?
A tan mala sazón vos perdemos, senyora. »

273 Oyo el marinero estos malos roydos,
Deçendio del gouernio a pasos tan tendidos,
Dixo ha Apolonio : « ¿ En que sodes caydos ?
Si defunto tenedes todos somos perdidos. »

274 « Quien se quiere que sia, echad lo en la mar ;
Si non, podriemos todos ayna peligrar.
Acuytat uos ayna, non querades tardar,
Non es aquesta cosa pora dar le gran vagar. »

275 Respuso Apolonyo : « Calla ya, marinero.
Dizes estranya cosa, semeias me guerrero.
Reyna es honrrada que non pobre romero.
Semeia en tus dichas que eres carniçero. »

270 b : Cayo.

- Fol. 28.
- 276 « Fizo contra mi ella cosiment tan granado, *fivosa*
 Non dudó porque era pobre desenparado ;
 Saco me de pobreza que seria lazdrado ;
 Contra varon non fizo fembra tan aguisado. »
- 277 « ¿ Commo me lo podria el coraçon sofrir
 Que yo atal amiga pudiese aborrrir ?
 Seria mayor derecho yo con ella morir
 Que tan auiltada mientras a ella de mi partir. »
- 278 Dixo el marinero : « En vanidat contiendes,
 Al logar en que estamos loca razon defiendes ;
 Si en eso (nos) aturas mas fuego nos ençiendes.
 Tengo te por errado que tan mal lo entiendes. »
- 279 « Ante de pocha hora, si el cuerpo tenemos,
 Seremos todos muertos, estorçer non podemos ;
 Si la madre perdemos buena fija auemos.
 Mal fazes, Apolonyo, que en esto seyemos. »
- 280 Bien veye Apolonyo que se podrien perder,
 Mas aun non podie su corazon venger ;
 Pero al marinero houo lo ha creyer,
 Que ya veye(n) las ondas que se querien boluer.
- Fol. 28 v.
- 281 Balsamaron el cuerpo como costumbre era,
 Fizieron le armario de liuiana madera,
 Engludaron las tablas con englut e con çera,
 Boluieron lo en ropa rica de gran manera.
- 282 Con el cuerpo abueltas el su buen co[n]panyero
 Metio XL pieças de buen oro en el tablero ;
 Escriuyo en hun plomo con hun grafio de azero
 Letras, qui la fallase por onde fuese çertero.
- 283 Quando fue el ministerio todo acabado,
 El atahut bien preso, el cuerpo bien çerrado,
 Vertieron muchas lagrimas mucho varon rascado,
 Fue ha pesar de todos en las ondas echado.
- 284 Luego al terçer dia, el sol escalentado,
 Fue al puerto de Efeso el cuerpo arribado ;
 Fue de buen maestro de fisica trobado,

278 c : ençiendes. — 280 a : que perder se podrien. — 282 d : certero.

- Ca haue hun diciplo sanio e bien letrado.
- 285 Por beuir mas viçioso e seyer mas a ssu sabor,
Como fuera de las ruuas biue omne meior,
Auia todos sus aueres do era morador,
En ribera del agua, los montes en derredor.
- 286 Andaua por la ribera a sabor de el viento,
De buenos escolanos trahiya mas de çiento.
Fallaron esta obra de grant englundimiento,
Fol. 29. Que non fizo en e[ll]a el agua nuyll enozimiento.
- 287 Fizo la el maestro a su casa leuar,
Demando hun ferrero e fizo la desplegar :
Fallaron este cuerpo que oyestes conptar,
Començo el maestro de duelo ha llorar.
- 288 Fallaron huna ninya de cara bien tajada,
Cuerpo bien asentado, rica mente adobada,
Gran tesoro con ella, caça bien abundada,
Mas de su testamento non podien saber nada.
- 289 En cabo del tabllero en hun rencon apartado,
Fallaron ell escrito en hun plomo deboxado.
Priso lo el maestro e leyo el dictado.
Dixo : « Si non lo cumplo non me veyá logrado. »
- 290 Quiero vos la materia del dictado dezir :
« Yo rey Apolonyo enbio merçet pedir :
Qui quier que la fallare faga la sobollir,
Lo que nol pudimos sobre la mar conplir. »
- 291 « El medio del tesoro lieue por su lazerio,
Lo al por la su alma preste al monesterio ;
Sallir le an los clerigos meior al çimenterio,
Rezaran mas de grado los ninyos el salterio. »
- Fol. 29 v. 292 « Si esto non cunpliere plega al Criador
Que ni en muerte ni en vida non aya ualedor. »
Dixo el metge estonze : « Tal seya ho peor
Si (assi) non ge lo cunpliere bien asi ho meior. »
- 293 Mando tomar el cuerpo, poner lo en hun lecho
Que por hun grant auer non podrie seyer fecho ;
- 284 d : diciplo. — 285 a : P. b. mas (s) v. e s. m. a ss. plaçer.

Fizo le toda honrra como hauia derecho ;
 Deurie, si al fiziese, homne auer despecho.

- 294 Fecha toda la cosa poral soterramiento,
 Fecha la sepultura con todo cunplimiento,
 Entro el buen diçiplo de grant entendimiento,
 Lego se al maestro con su abenimiento.
- 295 « Fijo, dixo el maestro, grant amor me fiziestes,
 Gradezco vos lo mucho porque tal ora viniestes.
 Somos en hun ministerio, atal otro non viestes ;
 Vn cuerpo que fallamos, bien cuydo que lo oyestes. » *haver noticia*

- 296 « Desque Dios te aduxo en tan buena sazón,
 Finca con tu maestro en esta proçeçion ;
 Ondremos este cuerpo, ca debdo es e razón ;
 Quiero de la ganança que lieues tu quinyon. » ?

Fol. 30.

- 297 « Por tu bondat misma e por mi amor,
 Prende en huna ampolla del balsamo meior,
 Aguisa bien el cuerpo, ca eres sabidor ;
 Non aguisaras nunca tan noble ho meior. »

- 298 El escolar fue bueno, hun maestro valie,
 Tollio de si el manto que a las cuestas trahia,
 Priso del puro balsamo, ca bien lo conesçia,
 Allego se al cuerpo que en el lecho iazie.

- 299 Mandol toller la ropa que dessuso tenya,
 Despoio le los vestidos preçiosos que uestie ;
 Non lo daua a otrye lo que el fer podie ;
 Ninguno otro en la cosa tan bien no abynie.

- 300 Su cosa aguisada por fer la hunçion,
 El benedito omne con grant deuoçion
 Pusol la huna mano sobrell su corazon ;
 Entendio hun poquiello de la odiçeçon.

- 301 Fizo alçar el balsamo e el cuerpo cobrir,
 Fuel catando el pulso sil queria batir,
 E otras maestryas quell sopo comedir.

Fol. 30 v. •

Asmo que por ventura aun podrye beuyr.

296 a : te a(duya) duxo. — 296 b : procecion. — 299 b : preciosos. —
 300 d : E. h. (de la) p. de la odiçeñpcon.

- 302 Torno ha su maestro que estaua a la puerta :
 « Señor, esta réyna que tenemos por muerta,
 Creyo que non ternas la sentençia por tuerta,
 Cosa veyo en e[1]la que mucho me conuerta. »
- 303 « Yo entendo en ella espirament de vida,
 Ca ell alma de su cuerpo non es encara exida.
 Por mengua de recabdo es la duenya perdida,
 Si tu me lo condonas yo te la dare guarida. »
- 304 — « Fijo, dixo el maestro, dizes me grant amor,
 Nunca fijo a padre podrie dezir mejor ;
 Si tu esto fazes acabas gran honor ;
 De quantos metges oy bien tu eres el mejor. »
- 305 « Nunca morra tu nombre si tu esto fizieres,
 De mi auras gran honrra mientre que tu visquieres,
 En tu vida auras honrra, e despues que murieres
 Fablaran de tu seso varones e mugeres. »
- 306 Mando leuar el cuerpo luego a su posada,
 Por fer mas a su guisa en su casa priuada ;
 Fizo fer grandes fuegos de lenya trasecada
 Que non fiziesen fumo nin la calor desaguisada.
- 307 Fizo poner el cuerpo en el suelo barrido,
 En huna riqua colcha, en hun almatraque batido ;
 Pusol sobre la cara la manga del vestido,
 Ca es pora la cara el fuego dessabrido.
- 308 Con la calor del fuego, que estaua bien biuo,
 Aguiso hun hunguente caliente e lexatiuo,
 Vnto la con sus manos, non se fizo esquiuo ;
 Respiro hun poquiello el espirito catiuo.
- 309 Fizo aun sin esto ell olio calentar ;
 Mando los vellozinos en ello enferuentar,
 Fizo con esta lana el cuerpo enbolcar ;
 Nunca de tal megia hoyo omne contar.
- 310 Entro le la melezina dentro en la corada,
 Desuyo le [la] sangre que estaua cuagada ;
 Respiro ell almiella que estaua afogada,

Fol. 31.

306 a : ponsanda.

Sospiro huna vez la enferma lazdrada.

311 El mege desti signo houo grant alegria,
Entendio que ya hiua obrando la metgia;
Començo mas ha firmes de fer la maestria,
Fizol ha poca dora mostrar gran meioria.

312 Quando vido su ora que lo podrye pasar,
Con otras melezinas quel sopo hi mesclar,
Engargantol el oloyo, fizo ge lo pasar;
Ouo de la horrura la duenya a porgar.

313 Ouo desende ha rato los ogos ha abrir,
Non sabie do estaua, non podie ren dezir.
El metge cobdiçiaua tanto como beuyr,
En alguna palabra de su boca oyr.

314 Pero quando Dios quiso, pas[ad]o hun gran rato,
Metio huna boz flaca, cansada como gato:
« ¿ Do esta Apolonyo? que yo por ell cato.
Creyo que non me preçia quanto a su çapato. »

315 Entro mas en recuerdo, torno en su sentido,
Cato ha todas partes con su ogo vellido,
Non vio a sus companyas nin vio a su marido;
Vio omnes estranyos, logar desconyosçido.

316 « Amigo, dixo al metge que la hauie guarida,
Ruegote que medigas do sseyo, que mal so desmarrida;
Veyo [me] de mi gentes e de mi logar partida;
Si Dios non me valiere tengo que so perdida. »

317 « Semeias me omne bueno, non te çelare nada;
Fija so de rey e con rey fuy casada;
Non se por qual manera so aqui arribada;
So en muy gran miedo de seyer aontada. »

318 Fablo el maestro a muy gran sabor:
« Senyora, confortad uos, non ayades pauor;
Tenet uos por guarida, grado al Criador;
Bien seredes como nunca meior. »

319 « Ioguiessedes folgada, yo al non vos rogaria;
Yo vos fare seruicio como ha madre mia;


311 c : maestrio.

Fol. 31 v.

Fol. 32.

- Si mucho uos cuytaredes faredes recadia ;
 Prendra mala finada toda nuestra metgia. »
- 320 Iogo en paz la duenya, non quiso mas fablar.
 Fue el santo diciplo su maestro buscar.
 « Maestro, ditz, albriça te tengo de demandar,
 Fol. 32 v. Guarida es la duenya, bien lo puedes prouar. »
- 321 Fue se luego el maestro, non lo quiso tardar,
 Fallo biua la duenya, maguer con flaquetat ;
 Dixo al diciplo, non por poridat,
 Que la su maestria non auye egualdat.
- 322 Pensaron amos de la duenya fasta que fue leuantada ;
 Nunca viyo omne en el mundo duenya mejor guardada.
 La bondat de los metges era atan granada,
 Deuye seyer escripta, en hun libro notada.
- 323 Quando fue guarida e del mal alimpiada
 Porfi[j]o la el metge que la hauia sanada ;
 Del auer nol tomaron quanto huna dinarada,
 Todo ge lo guardaron, nol despendieron nada.
- 324 Por amor que toviere su castidat meior,
 Fizieron le vn monesterio do visquiese seror,
 Fasta que Dios quisiere que venga su senyor
 Con otras duenyas de orden seruie al Criador.
- 325 Dexemos vos la duenya, guarde su monesterio,
 Sierua su elesia e reze su salterio.
 Fol. 33 En el rey Apolonyo tornemos el ministerio,
 Que por las auenturas leuo tan gran lazerio.
- 326 Desque la muger en las ondas fue echada
 Siempre fue en tristiçia hi en vida lazdrada ;
 Siempre trayo de lagrimas la cara remoiada,
 Non amanesçie dia que non fuese llorada.
- 327 La companya rascada e el rey descasado
 Touieron su carrera maldiziendo su fado ;
 Guiyo los Santi Spiritus, fue les el mar pagado,
 Arribaron en Tarsso en su logar amado.
- 328 Tanto era Apolonyo del duelo esmarrido

324 b : maguer added at end of verse. — 321 c : diciplo. — 327 d : Arribo.



- Non quiso escobrir, sse por seyer conosçido ;
 Fue pora la posada del su huespet querido,
 Estrangilo, con que ouo la otra vez manido.
- 329 Fue cierto a la casa, ca antes la sabia ;
 Non entro tan alegre como entrar solia ;
 Saluo duenyas de casa mas non se les reye ;
 Espantaron se todos porque tan triste venie.
- 330 De los omnes que houo, quando dende fue, leuados,
 Non paresçio ninguno nin de los sus priuados.
 Los sus dichos corteses auiya los ya olvidados ;
 Fazian se desta cosa mucho marauyllados.
- Fol. 33 v. 331 Trayen la criatura, ninya rezien nada,
 Enbuelta en sus panyos en ropa orfresada ;
 Con ella Licorides que era su ama,
 La que fue por nodriça ha Luçiana dada.
- 332 Dixo le la huespeda, que hauyia gran pesar :
 « Apolonyo de Tiro, quiero te preguntar,
 ¿ Que fue de tus co[n]panyas, mesnadas de prestar ?
 De tantas que leueste non veyemos huno tornar. »
- 333 « De toda tu fazienda te veyemos camiado ;
 Abes te connosçemos, tanto eres demudado.
 Alegrar te non puedes, andas triste e pesado.
 Por Dios, de tu fazienda que sepamos mandado. »
- 334 Recudiol Apolonyo, entro en la razon,
 Lorando de los oios ha huna gran mesion ;
 Dixo le la estoria e la tribulaçion,
 Como perdio en la mar toda su criazon.
- 335 Dixo les de qual guisa estorçio tan lazdrado,
 Commo entro en Pentapolin, como fue conbidado,
 Commo canto antel rey e como fue casado,
 Commo salliera dende tan bien aconpanyado.
- Fol. 34. 336 Dixo les de la duenya commo lauye perdida,
 Commo murio de parto la su muger querida ;
 Commo fizieron della depues que fue transida,
 Commo esta ninyuela auye romanescida.

330 b : parescio. — 331 a : r. nascida. — 332 a : hauyia or hauya. —
 333 b : connosçemos. — 336 d : romanescida.

- 354 Çerqua podie de terçia a lo menos estar
Quando los escolanos vinien a almorzar;
Non̄ quiso Tarsiana la costumbre pasar;
Su liçion acordada, vinye a almorzar.
- Fol. 36. 355 A su ama Licorides, que la auie criada,
Trobo la mal enferma, fuerte miente cuytada.
Maguer que era ayuna, que non era yantada,
En el cabo del lecho poso sse la criada.
- 356 “ Fija, dixo Licorides, yo me quiero pasar,
Pero ante que me passe quiero te demandar,
¿ Qual tienes por tu tierra segunt el tu cuydar,
O por padre o por madre quales deues catar? ”
- 357 — « Ama, dixo la duenya, segunt mi conoçia,
Tarsso es la mi tierra, yo otra non sabria;
Estrangillo es mi padre, su muger madre mia;
Sienpre asi lo toue e terne oy en dia. »
- 358 — « Oyd me, dize Licorides, senyora e criada,
Si en eso touieredes seredes enganyada,
Ca la vuestra fazienda mucho es mas granada;
Io uos fare çertera si fuere escuchada. »
- Fol. 36 v. 359 « De Pentapolin fuerdes de raiz e de suelo,
Al rey Architrastres ouiestes por auuelo;
Su fija Luçiana ementar uos la suelo,
Esa fue vuestra madre que delexo gran duelo. »
- 360 « El rey Apolonio, vn noble cauallero,
Senyor era de Tiro, vn reçio cabdalero;
Ese fue vuestro padre, agora es palmero,
Por tierras de Egipto anda como romero. »
- 361 Conto le la estoria toda de fundamenta,
En mar como entro en hora carbonenta,
Como caso con ella a muy gran sobreuienta,
Como murio de parto huna cara iuuenta.
- 362 Dixol como su padre fizo tal sagramento:
Fasta quell a la fija diese buen casamiento

356 d : m. que les d. c. — 357 a : conosciencia. — 358 a : dize *added above the line*. — 359 d : que (duelo) delexo gran duelo.

- Que todo su linage ouiese pagamiento,
 Que non se çerçenase por null falagamiento.
- 363 Quando esto le ouo dicho e ensenyado,
 E lo ouo la ninya todo bien recordado,
 Fue perdiendo la lengua, e el ora legando,
 Despidio se del mundo e de su gasanyado. p. 244
- 364 Luego que fue Licorides deste mundo pasada
 Aguiso bien el cuerpo la su buena criada,
 Mortaio la muy bien, diol sepultura honrrada,
 Manteni el cutiano candela e oblada.
- 365 La infante Tarsiana, d Estrangilo nodrida,
 Fue saliendo tan buena, de manyas tan conplida,
 Que del pueblo de Tarso era tan querida
 Como serie de su madre que la ouo parida.
- 366 Vn dia de fiesta, entrante la semana,
 Pasaua Dionisa por la rua manyana ;
 Vinye a su costado la infante Tarsiana,
 Otra ninya con ella que era su ermana.
- 367 Por o quier que pasauan, por rua o por calleia,
 De donya Tarsiana fazian todos conseia ;
 Dizian que Dionisa nin su conpanyera
 Non valien contra ella huna mala erueia.
- 368 Por poco que de enbidia non se querie perder.
 Consejo del diablo ouo lo a prender ;
 Todo en cabo ouo en ella a cayer ; p. 245
 Esta boz Dionisa houo la a saber.
- 369 Asmaua que la fiziese a escuso matar,
 Ca nunca la vernie el padre a buscar ;
 El auer que le diera poder se lo ye lograr ;
 Non podrie en otra guisa de la llaga sanar.
- 370 Dizie entre su cuer la mala omiçida :
 « Si esta moça fuese de carrera tollida,
 Con estos sus adobos que la fazen vellida
 Casaria mi fija, la que houe parida. »
- 371 Comidiendo la falsa en esta trayçion,

371 a : Comidiendo or Comediendo.

- 337 Los huespedes del rey quando esto oyeron
 Por poco que con duelo de seso non sallieron.
 Fizieron muy gran duelo, quanto mayor pudieron,
 Quando la tenien muerta mayor non lo fizieron.
- 338 Desque ouieron fecho su duelo aguisado, *conueniente*
 Torno en Apolonyo el huespet honrrado :
 « Rey, dize, yo te ruego e pido te lo endonado,
 Lo que dezir te quiero que seya escuchado. »
- 339 « El curso deste mundo, en ti lo as prouado,
 Non sabe luenga mientras estar en vn estado ;
 En dar e en toller es todo su vezado.
 Quien quier llore ho riya, el non a ningun cuydado. »
- Fol. 34 v. 340 « En ti mismo lo puedes esto bien entender,
 Si corazon ouieses deuies lo connosçer,
 Nunca mas sopo omne de ganar e perder ;
 Deuye te a la cuyta esto gran pro tener. »
- 341 « Non puede a nuyll omne la cosa mas durar
 Si non quanto el fado le quiso otorgar ;
 Non se deuie el omne por perdida quexar,
 Ca nunca por su quexa lo puede recobrar. »
- 342 « Somos de tu perdida nos todos perdidosos,
 Todos con tal reyna seriemos muy gozosos ;
 Desde seyer non puede nin somos ventur[os]os,
 En perder nos por ella seriemos muy astrosos. »
- 343 « Si comprar la pudiesemos por lanto o por duelo,
 Agora finchiriamos de lagrimas el suelo ;
 Mas, desde la a presa la muerte en el lençuelo,
 Fagamos nos por ella lo que fizo ella por su auuelo. »
- 344 « Si buena fue la madre, buena fija auemos ;
 En lugar de la madre la fija nos guardemos ;
 Avn quando de todo algo nos tenemos,
 Bien podemos contar que nada non perdemos. »
- Fol. 35. 345 Recudiol Apolonyo lo que podrie estar :
 « Huespet, desde a Dios non podemos reptar.

339 c : vezado or vegado; apparently the scribe wrote vegado and then changed the g to z.

- Lo que el a puesto todo deue pasar;
 Lo que el dar quisiere todo es de durar. »
- 346 « Acomiendo te la fija e do te la a criar,
 Con su ama Licorides que la sabra guardar ;
 Non quiero los cabellos ni las hunyas taiar
 Fasta que casamiento bueno le pueda dar. »
- 347 « Fasta que esto pueda conplir e aguisar
 Al reyno de Antioco quiero le dar vagar ;
 Nin quiero en Pentapolin ni en Tiro entrar,
 Quiero en Egipto en tan amiente estar. »
- 348 Dexo le la ninuyela, huna cosa querida,
 Dexo le grandes aueres, de ropa grant partida ;
 Metio se en las naues, fizo luego la mouida,
 Fasta los XIII anyos alla touo su vida.
- 349 Estrangilo de Tarso, su muger Dionisa,
 Criaron esta ninya de muy alta guisa.
 Dieron le muchos mantos, mucha pen[y]a vera e grisa,
 Mucha buena garnacha, mucha buena camisa.
- Fol. 35 v. 350 Criaron a gran viçio los amós la moçuela.
 Quando fue de siete anyos dieron la al escuela ;
 Apriso bien gramatiga e bien tocar viu[e]la,
 Aguzo bien como fierro que aguzan a la muela.
- 351 Amaua la el pueblo de Tarso la çibdat,
 Ca fizo contra ellos el padre gran bondat.
 Si del nombre queredes saber çertenidat,
 Dizen le Tarsiana, esta era uerdat.
- 352 Quando a XII anyos fue la duenya venida
 Sabia todas las artes, era maestra complida ;
 De beltad conpanyera non auye conoçida,
 Auye de buenas manyas toda Tarso vençida.
- 353 Non querye nengun dia su estudio perder,
 Ca auye uoluntat de algo aprender.
 Maguer mucho lazdraua cayo le en plaçer,
 Ca preçiaua se mucho e querie algo ualer.

347 c : N. q. e. p. entrar | Ni en tiro otro que tal. — 351 c : certenidat.
 — 352 c : conoçida. — 352 d : vencida. — 353 c : maguer (s) mucho l.
 — 353 d : preçiaua.

- De los que se vendieron a los reyes
 De los que se vendieron a muy gran precio
 No se vendieron por sus riquezas ni por su
 389 Toros se al acaer e guerra de la tierra:
 Si no, antes luego la maldición del Caudex.
 Si más ante sus vases, recibas tal amor
 Qual tu fiziste a Tarsiana, e no otro mejor.
 390 Toros se el valioso por muy mal engañado.
 Querria que non fuese en el pieyto entrado:
 Murio en seruidumbre, nunca ende fue quitado.
 Qui en tal se metiere non prendra mejor grado.
 391 Corrieron los ladrones a todo su poder.
 Cuydaron ha Teophilo alcançar ho prender,
 Mas quando a esso non pudieron acaer
 Quieron en la duenya la sanva a verter.
 392 Vieron la ninya de muy gran paresçer,
 Asmaron de leuar la e sacar la a vender;
 Podrien ganar por ella mucho de buen auer,
 Que nunca mas pudiessen en pobreza cayer.
 393 Fue la mesquinyella, en ffuerte punto nada,
 Puesta en la galea de rimos bien poblada.
 Rimaron a priesa, ca sse temien de çelada:
 Arribo en Mitalena la catiua lazdrada.
 394 Fue presa la catiua, al mercado sacada,
 El uendedor con ella, su bolsa apareiada.
 Vinyeron compradores sobre cosa tachada,
 Que comprar la querien, e por quanto serie dada.
 Vol. 40. 395 El senyor Antinagora, que la villa tenie en poder,
 Vio esta catiua de muy gran paresçer;
 Quo tal amor della que sen querie perder,
 Prometio les por ella diez pesas de auer.
 396 V[ino u]n homne malo, sennyor de soldaderas,
 Asmo ganar con esta ganancias tan pleneras;
 Prometio por ella luego dos tanto de las primeras,
 Por meter la ha cambio luego con las otras caseras.

- 397 Prometio Antinagora quel daria las treynta,
 Dixo el garçon malo quel daria las quarenta.
 Luego Antinagora puyo a las çinquenta,
 El malo fidiondo subio a las sexenta.
- 398 Dixo mayor paraula el mal auenturado :
 Que de quanto ninguno diese por ell mercado,
 O ssi mas lo quisiese, de auer monedado
 El enyadrie veyente pesas de buen oro colado.
- 399 Non quiso Antinagora en esto porfiar,
 Asmo que la dexasse al traydor conprar,
 Quando la houiesse comprada que ie la yrie logar ;
 Podrie por menos preçio su cosa recabdar.
- 400 Pago ie la el malo, ouo la de prender,
 El que no deuie huna muger valer.
 Aguiso se la çiella poral mal menester,
 Escriuio en la puerta el preçio del auer.
- 401 Esto dize el titulo, qui lo quiere saber :
 « Qui quisiere a Tarsiana primero conyosçer
 Vnã liura de oro aura hi a poner ;
 Los otros sendas onzas [auran] ha ofreçer. »
- 402 Mientre esta cosa andaua reboluiendo,
 Fue la barata mala la duenya entendiendo ;
 Rogo al Criador, de los oios vertiendo :
 « Senyor, diz, tu me val, que yo a ti me acomiendo. »
- 403 « Senyor, que de Teophilo me quesiste guardar,
 Que me quiso el cuerpo a trayçion matar,
 Senyor, la tu uertud me deue anparar
 Que non me puedan el alma garçones enconar. »
- 404 En esto Antinagora, prinçep de la çibdat,
 Rogo al traydor de firme voluntat
 Que le diese el preçio de la virginidat,
 Que ge lo otorgase por Dios en caridat.

Fol. 40 v.

397 a : treynta, treinta or trenta; *the scribe has either changed or crossed out the y.* — 397 c : çinquanta. — 397 d : sexanta. — 398 a : el mal (o) auenturado. — 398 c : (quisiesse) quisiese. — 398 d : pesos. — 399 d : precio. — 400 c : siella. — 401 b : conyosçer. — 403 b : traycion.

- 405 Ouo esta primicia el prinçep otorgada.
 Fol. 41. La huerfana mesquina, sobre gente adobada, *de un mes de veinte*
 Fue con gran proçesion al apostol enuiada; *... al tñ*
 Veyer ge lo ye quèn quiere quella yua forçada.
- 406 Sallieron sse los otros, finco Tarsiana senyera, *... a*
 Romaneço el lobo solo con la cordera; *quien*
 Mas como Dios lo quiso ella fue bien artera,
 Con sus palabras planas metio lo en la carrera.
- 407 Cayo le a los pies, començo a dezir :
 « Senyor, merçet te pido que me quieras oyr,
 Que me quieras vn pôco esperar e sofrir.
 Auèr ta Dios del çielo por ello que gradir. »
- 408 « Que tu quieras agora mis carnes quebrantar,
 Podemos aqui amos mortal mientre pecar ;
 Io puedo perder mucho, tu non puedes ganar,
 Tu puedes en tu nobleça mucho menoscabar. »
- 409 « Io puedo por tu fecho perder ventura e fado,
 Cayeras por mal cuerpo tu en mortal pecado.
 Omne eres de preçio, si te veyas logrado,
 Sobre huerfana pobre non fagas desaguisado. »
- Fol. 41 v. 410 Conto le sus periglos quantos auie sofridos,
 Como ouo de chiquiella sus parientes perdidos ;
 Aviendo de su padre muchos bienes reçevidos,
 Commo houiera amos falsos e descreydos.
- 411 El prinçep Antinagora, que vinie denodado,
 Fue con estas paraulas fieramient amansado.
 Torno contra la duenya, el coraçon camiado,
 Recudio le al ruego e fue bien acordado :
- 412 « Duenya, bien entiendo esto que me dezides,
 Que de linatge sodes, de buena parte venides ;
 Esta petiçion que uos a mi pedides
 Veyo lo por derecho, ca bien lo concluydes. »
- 413 « Todos somos carnales e auemos a morir,
 Todos esta ventura auemos ha seguir.

405 a : princep. — 407 b : mercet. — 407 d : cielo. — 409 c : precio.
 — 412 a : entiendo or entendo.

Demas ell omne deue comedir

Que qual aqui fiziere tal aura de padir. »

- 414 « Dio me Dios huna fija, tengo la por casar,
A todo mio poder q[ue]rria la guardar;
Porque no la querria veyer en tal logar,
Por tal entençon vos quiero perdonar. »

Fol. 42.

- 415 « Demas por ell buen padre de que uos me ementastes,
E por la razon buena que tan bien enformastes,
Quiero uos dar agora mas que uos non demandastes,
Que uos uenga emiente en qual logar me viestes. »

- 416 « El preçio que daria pora con vos pecar
Quiero uos lo endonado ofreçer e donar,
Que si uos non pudierdes por ruego escàpar,
Al que a uos entrare dat lo pora uos quitar. »

- 417 « Si uos daquesta manya pudierdes estorçer
Mientras lo mio durare non uos faldra auer.
El Criador uos quiera ayudar e valer,
Que vos vuestra fazienda podades bien poner. »

- 418 Con esto Antinagora ffue sse pora su posada.
Presto souo otro pora entrar su vegada.
Mas tanto fue la duenya sauia e adonada
Que gano los dineros e non fue violada.

- 419 Quantos ahi vinieron e a ella entraron,
Todos se conuertieron, todos por tal passaron.
Nengun danyo nol fizieron, los aueres lexaron,
De quanto que aduxieron con nada non tornaron.

Fol. 42 v.

- 420 Quando vino (a) la tarde, el medio dia passado,
Avie la buena duenya tan gran auer ganado
Que serie con lo medio el traydor pagado.
Reye sse le el oio al mal auenturado.

- 421 Vio a ella alegre, e fue en ello artera ;
Quando el tal la vido plogol de gran manera.
Dixo : « Agora tienes, fija, buena carrera,
Quando alegre vienes e muestras cara soltera. »

- 422 Dixo la buena duenya vn sermon tan tenprado :
« Senyor, si lo ouiesse de ti condonado,

- Otro mester sabia ques mas sin pecado,
 Que es mas ganancioso e es mas ondrado. »
- 423 « Si tu me lo condonas por la tu cortesia,
 Que meta yo estudio en essa maestria,
 Quanto tu demandases yo tanto te daria;
 Tu auries gran ganancia e yo non pecaria. »
- 424 « De qual guisa se quiere que pudiesse seyer,
 Que mayor ganancia tu pudieses auer,
 Por esso me compreste e esso deues fazer.
 A tu prouecho fablo, deues me lo creyer. »
- 425 El sermon de la duenya fue tan bien adonado
 Que fue el coraçon del garçon amansando.
 Fol. 43. Dio le plaço poco ha dia senyalado,
 Mas que ella caçase que hauie demandado.
- 426 Luego el otro dia de buena madurguada
 Leuanto se la duenya rica miente adobada;
 Priso huna viola buena e bien tenprada,
 E sallio al mercado violar por soldada.
- 427 Començo hunos viesos e hunos sones tales
 Que trayen grant dulçor e eran naturales.
 Finchien se de omnes a priesa los portales,
 Non les cabie en las plaças, subien se a los poyales.
- 428 Quando con su viola houo bien solazado,
 A ssabor de los pueblos houo asaz cantado,
 Torno les a rezar hun romance bien rimado
 De la su razon misma por ho hauia pasado.
- 429 Fizo bien a los pueblos su razon entender.
 Mas valie de çient marquos ese dia el loguer.
 Fue sse el traydor pagando del menester;
 Ganaua por ello sobeiano grant auer.
- 430 Cogieron con la duenya todos muy grant amor,
 Todos de su fazienda auian grant sabor;
 Demas como sabian que auia mal senyor,
 Ayudauan la todos de voluntat meior.
 Fol. 43 v.
- 431 El príncipe Antinagora meior la querie;
- 429 b : el (aue) loguer.

Que si su fija fuese mas non la amarie.
 El dia que su boz o su canto non oye
 Conducho que comiese mala pro le tenie.

432 Tan bien sopo la duenya su cosa aguisar
 Que sabia a su amo la ganancia tornar.
 Reyendo e gabando con el su buen catar,
 Sopo se, maguer ninya, de follia quitar.

433 Visco en esta vida hun tiempo porlongado,
 Fasta que a Dios plogo, bien quita de pecado.
 Mas dexemos a ella su menester vsando,
 Tornemos en el padre que andaua lazdrado.

434 A cabo de diez anyos que la houo lexada
 Recudio Apolonio con su barba trençada ;
 Cuydo fallar la fija duenya grant e criada,
 Mas era la fazienda otra miente trastornada.

435 Estrangilo, el de Tarso, quando lo vio entrar
 Perdio toda la sangre con cuyta e con pesar ;
 Torno en su encubierta a la muger a rebtar,
 Mas cuydaua se ella con mentiras saluar.

Fol. 44. 436 Saluo el rey sus huespedes e fue los abraçar,
 Fue dellos reçebido como deuia estar.
 Cataua por su fija que les dio ha criar,
 Non se podie sin ella reyr ni alegrar.

437 « Huespedes, dixo el rey, ¿ que puede esto seer?
 Pesa me de mi fija que non me viene veyer.
 Querria desta cosa la verdat entender,
 Que veyo a uos tristes, mala color tener. »

438 Recudiol Dionisa, dixol grant falssedat :
 « Rey, de tu fija esta es la uerdat :
 Al coraçon le priso mortal enfermedat,
 Passada es del sieglo, esta es la uerdat. »

439 Por poco Apolonio quel seso non perdio,
 Passo bien vn gran rato quel non les recudio,
 Que tan mala colpada el nunca reçibio.
 Paro sse endurido, la cabeça primio.

439 a : P. p. a. (la) quel s. n. p. — 439 c : recibio. — 439 d : cabeza.

- 440 Despues bien a la tarde recudio el uaron ;
 Demando ha beuer agua, que vino non.
 Torno contra la huespeda e dixol huna razon
 Que deuie a la falsa quebrar el coraçon.
- Fol. 44 v. 441 « Huespeda, diz, querria mas la muerte que la vida,
 Quando por mios pecados la fija he perdida.
 La cuyta de la madre que me era venida,
 Con esta lo cuydaua aduzir ha medida. »
- 442 « Quando cuyde agora que podria sanar,
 Que cuydaua la llagua guarir e ençerrar,
 E preso otro colpe en esse mismo lugar ;
 Non he melezia que me pueda sanar. »
- 443 « Pero las sus abtezas e los sus ricos vestidos,
 Poco ha que es muerta, avn non son mollidos.
 Tener uos lo e a grado que me sean vendidos,
 De que fagamos fatilas los que somos feridos. »
- 444 « Demas quiero hir luego veyer la sepultura,
 Abraçare la piedra maguer fidra e dura,
 Sobre mi fija Tarsiana planyere mi rencura,
 Sabre de su façienda algo por auentura. »
- 445 Cosa endiablada, la burçesa Dionisa,
 Ministra del pecado, fizo grant astrosia :
 Fizo hun monumento rico a muy gran guisa,
 De hun marmol tan blanquo como huna camisa.
- Fol. 45. 446 Fizo sobre la piedra las letras escreuir :
 « Aqui fizo Estrangilo ha Tarsiana sobollir,
 Fija de Apolonyo, el buen rey de Tir,
 Que a los XII anyos abes pudo sobir. »
- 447 Reçibio Apolonyo lo que pudo cobrar,
 Mando lo a las naues a los omnes leuar ;
 Fue el al monumento su ventura plorar,
 Por algunas reliquias del sepulcro tomar.
- 448 Quando en el sepulcro cayo el buen uaron,
 Quiso façer su duelo como hauie razon ;
 Abaxo se le el duelo e el mal del coraçon,
 Non pudo echar lagrima por nenguna mision.

- 449 Torno contra si mismo, començo de assmar :
 « ¡ Ay, Dios, que puede esta cosa estar!
 Si mi fija Tarsiana yoguiesse en este logar,
 Non deuien los mis oios tan en caro se parar. »
- 450 « Asmo que todo aquesto es mentira prouada.
 •• Non creyo que mi fija aqui es soterrada,
 Mas ho me la han vendida ho en mal logar echada.
 Seya, muerta ho biua, ha Dios acomendada. »
- Fol. 45 v. 451 Non quiso Apolonyo en Tarso mas estar,
 Qua hauie reçevido en ella gran pesar.
 Torno sse ha sus naues cansado de llorar,
 Su cabeça cubierta, non les quiso fablar.
- 452 Mando les que mouiesen e que pensasen de andar,
 La carrera de Tiro penssasen de tomar,
 Que sus dias eran pocos e querrie alla finir,
 Que entre sus parientes se querrie soterrar.
- 453 Fueron luego las ancoras a las naues tiradas,
 Los rimos aguisados, las velas enfestadas ;
 Tenien viento bueno, las ondas bien pagadas,
 Fueron de la ribera ayna alongados.
- 454 Bien la media carrera o mas hauien andada,
 Auian sabrosos vientos, la mar iazie pagada,
 Fue en poco de rato toda la cosa camiada,
 Tollio les la carrera que tenien començada.
- 455 De guisa fue rebuelta e yrada la mar
 Que non auien nengun conseio de guiar ;
 El poder del gouernyo houieron lo ha desemparar,
 Non cuydaron ningunos de la muerte escapar.
- Fol. 46. 456 Priso los la tempesta e el mal temporal,
 Ssaco los de caminos el oratge mortal ;
 Echo los su uentura e el Rey espirital
 En la vila que Tarsiana pasaua mucho mal.
- 457 Fueron en Mitalena los romeros arribados,
 Auian mucho mal passado e andauan lazdrados ;
 Prisieron luego lengua, los vientos hia quedados,
 Rendian a Dios graçias porque eran escapados.
- 449 d : s. partir.

- 458 Ancoraron las naues en ribera del puerto,
 Ençendieron su fuego que se les era muerto,
 Enxugaron sus panyos lasos e del mal puerto; *de: para la*
 El rey en todo esto non tenye nuyll conuerto. *consuelo*
- 459 El rey Apolonyo, lazdrado cauallero,
 Naçiera en tal dia e era disantero.
 Mando les que comprassen conducho muy llenero,
 E fiziessen rica fiesta e ochauario plenero.
- 460 En cabo de la naue en hun rencon destaiado,
 Echo sse en hun lecho el rey tan deserrado;
 Iyro que quien le fablasse serie mal soldado,
 Dell huno de los pies serie estemado; *p...*
- 461 Non quisieron los omnes ssallir de su mandado,
 Compraron gran conducho de quanto que fue fallado.
 Fue ante de medio dia el comer aguisado,
 Qual quiere que vinye non era repoyado.
- 462 Non osauan ningunos al senyor dezir nada,
 Qua auye dura ley puesta e confirmada.
 Cabdellaron su cosa como cuerda mesnada,
 Penssaron de comer la conpanya lazdrada.
- 463 En esto Antinagora por la fiesta passar
 Sallo contra el puerto, queria sse deportar.
 Vio en esta naue tal conpanya estar,
 Entendio que andauan como omnes de prestar.
- 464 Ellos quando lo uieron de tal guisa venir
 Leuantaron sse todos, fueron lo reçebir.
 Gradesçio lo el mucho, non los quiso fallir,
 Assento sse con ellos por non les desdezir.
- 465 Estando a la tabla en solaz natural,
 Demando les qual era el senyor del reyal.
 « Iaze, dixieron todos, enfermo muy mal,
 E por derecho duelo es perdido, non por al. »
- 466 « Menazados nos a que aquell que li hablare
 De comer nin de beuer nada le ementare;
 Perdera el hun pie de los dos que leuare,
 Por auentura amos si mucho lo porfiare. »

Fol. 47.

- 467 Demando quel dixiesen por qual ocasion
Cayo en tal tristiçia e tal ocasion.
Contaron le la estoria e toda la razon
Quel dizien Apolonyo de la primera sazón. *mucho*
- 468 Dixo les el : « Como yo creyo, si non sso trastornado,
Tal nombre suele Tarsiana auer mucho vsado.
A lo que me salliere fer me quiero osado,
Dezir le he que me semeia villano descoraznado. »
- 469 Mostraron le los homnes el logar hon iazia,
Que con el omne bueno a todos mucho plazie.
Vio lo con fiera barba que los pechos le cobrie,
Touo lo por façanya porque atal fazie.
- 470 Dixol : « Dios te salue, Apolonyo amigo.
Ohi (fablar) de tu fazienda, vengo fablar contigo.
Si tu me conosciesses auries plaçer comigo,
Qua non ando pidiendo nin so omne mendigo. »
- 471 Boluio sse Apolonyo vn poco en el escanyo ;
Si de los suyos fuesse reçibria mal danyo ;
Mas quando de tal guisa vio omne estranyo,
Non le recudio nada, enfogo el sossanyo. *construcción
mista*
- 472 Afinco lo ell otro, non le quiso dexar ;
Omne era de preçio, queria lo esforçar.
Dixo : « Apolonyo, mal te sabes guardar ;
Deuyes te de otra guisa contra mi mesurar. » *mesura*
- 473 « Senyor sso desta villa, mia es pora mandar,
Dizen me Antinagora si me oysste nombrar.
Causalgue de la villa e salli me a deportar,
Las naues que yaçien por el puerto a mirar. »
- 474 « Quando toda la houe la ribera andada,
Pague me desta tu naue, vi la bien adobada ;
Sallieron me a reçebir toda la tu mesnada,
Reçebi su conbido, yante en su posada. »
- 475 « Vy omnes ensenyados, companya mesurada,
La cozina bien rica, la mesa bien abundada ;
Demande que qual era el senyor de la aluergada ;

Fol. 47 v.

469 b : com. — 470 c : conosciesses. — 471 c : recibria. — 474 b :
recebir.

- Dixoron me tu nombre e tu vida lazdrada. »
- 476 « Mas ssi tu a mi quisieres escuchar e creyer,
Saldries desta tiniebra la mi çibdat veyer ;
Veries por ella cosas que auries grant plaçer,
Por que podries del duelo gran partida perder. »
- 477 « Deuyes en otra cosa poner tu uoluntad,
Que te puede Dios façer aun gran piedat.
Que cobraras tu perdida, cuydo que sera uerdat ;
Perderas esta tristiçia e esta crueldat. »
- Fol. 48. 478 Recudio Apolonio e torno ha el la faz,
Dixol : « ¡ Quien quier que seyas, amigo, ue en patz !
Gradezco te lo mucho, feziste me buen solaz,
Entiendo que me dizes buen conseio asaz. »
- 479 « Mas sso por mis pecados de tal guisa llagado
Que el coraçon me siento todo atrauesado ;
Desque beuir non puedo e so de todo desfriado,
De çielo nin de tierra veyer non e cuydado. »
- 480 Partio se Antinagora del mal deserrado,
Veye por mal achaque omne bueno danyado ;
Torno a la mesnada fiera mente conturbado,
Dixo les que el omne bueno fuert era deserrado.
- 481 Non pudo comedir nin asmar tal manera
Por qual guisa pudies meter lo en la carrera :
« So en sobeiana cuyta, mas que yer non era ;
Nunca en tal fuy por la creença vera. »
- 482 « Pero cuydo e asmo vn poco de entrada,
Quiero que lo prouemos, que non perdemos nada ;
Dios mande que nos preste la su uertut sagrada,
Ternia que auemos a Ierico ganada. »
- 483 « En la çibdad auemos huna tal iuglaresa,
Furtada la ouieron, enbiare por essa.
Si ella non le saca del coraçon la quexa,
A null omne del mundo nol fagades promesa. »
- Fol. 48 v. 484 Enbio sus siruie[n]tes al malo a dezir
Quel dijese a Tarsiana quel viniese seruir ;

Leuanye tal ganancia, sil pudiese guarir,
Qual ella se pudiese de su boca pedir.

485 La duenya fue venida sobre gent adobada,
Saluo Antinagora e a toda su mesnada ;
Por la palabra sola, luego de la entrada,
Fue de los pelegrinos bien quista e amada.

486 Dixol Antinagora : « Tarsiana, la mi querida,
Dios mande que seyades en buen punto venida ;
La maestria uuestra tan gran e tan conplida
Agora es la ora de seyer aparecida. »

487 « Tenemos vn buen omne, senyor destas companyas,
Omne de gran fazienda, de rayç e de manyas :
Es perdido con duelo por perdidas estranyas.
Por Dios, quel acorrades con algunas fazanyas. »

488 Dixo ella : « Mostrat me lo, qua como yo so creyda,
Yo trayo letuarios e espeçia tan sabrida
Que, si mortal non fuere ho que seya de vida,
Io le tornare alegre tal que a comer pida. »

489 Leuaron la al lecho a Tarsiana la infante.
Dixo ella : « Dios te salue, romero o merchante.
Mucho so de tu cuyta(da), sabe lo Dios, pesante. »
Su(e) estrumente en mano paro se le delante.

Fol. 49. 490 « Por mi solaz non tengas que eres aontado,
Sy bien me conosçieses tener te yes por pagado,
Qua non so iuglaresa de las de buen mercado,
Nin lo e por natura, mas fago lo sin grado. »

491 « Duenya so de linatge, de parientes honrrados,
Mas dezir non lo oso por mios graues pecados ;
Naçi entre las ondas on naçen los pescados,
Amos houe mintrosos e traydores prouados. »

492 « Ladrones en galeas que sobre mar vinyeron,
Por amor de furtar me de muerte me estorcieron ;
Por mi uentura graue a omne me uendieron
Por que muchas de virgines en mal fado cayeron. »

493 « Pero fasta agora quiso me Dios guardar,

490 b : conscieses. — 492 b : estorcieron.

Non pudo el pecado nada de mi leuar.
 Maguer en cuyta biuo, por meior escapar
 Busco menester que pueda al sieglo enganyar. »

494 « Et tu, si desta guisa te dexares morir,
 Siempre de tu maliçia auremos que dezir.
 Camya esta posada si cobdiçias beuir ;
 Io te dare guarido si quisieres ende sallir. »

495 Quando le houo dicho esto e mucho al,
 Mouyo en su viola hun canto natural,
 Coplas bien assentadas, rimadas a senyal ;
 Bien entendie el rey que no lo fazie mal.

Fol. 49 v.

496 Quando houo bien dicho e ouo bien deportado,
 Dixo el rey : « Amiga, bien so de ti pagado.
 Entiendo bien que vienes de linatge granado ;
 Ouiste en tu dotrina maestro bien letrado. »

497 « Mas si se me aguisare e ploguiere al Criador,
 Entendries que de grado te faria amor ;
 Si uender te quisiere aquell tu senyor,
 Io te quitaria de muy buen amor. »

498 « Mas por esto senyero que me has aqui seruido,
 Dar te he diez libras de oro escogido.
 Ve a buena uentura que muy mal so ferido,
 Que quantos dias biua nunca sere guarido. »

499 Torno a Antinagora Tarsiana muy desmayada,
 Dixol : « Nos non podemos aqui meiorar nada.
 Mando me dar diez libras de oro en soldada,
 Mas avn por prender las non so yo acordada. »

500 — « Fazes, diz Antinagora, en esto aguisado.
 Non prendas su oro, qua seria gran peçado.
 Io te dare dos tanto de lo que te el a mandado ;
 Non quiero que tu laçerio vaya en denodado. »

501 « Mas avn te lo ruego e en amor te lo pido,
 Que tornes a ell e mete hi tu son complido.
 Si tu bien entendieres e yo bien so creydo,
 Que querra Dios que seya por tu son guarido. »

Fol. 50.

502 Torno al rey Tarsiana faziendo sus trobetes,

Tocando su viola, cantando sus vesetes.

« Omne bueno, diz, esto que tu a mi prometes,

Ten te lo pora tu si en razon non te metes. »

503 « Vnas pocas de demandas te quiero demandar.

Si tu me las supieses a razon terminar,

Leuar hia la ganancia que me mandeste dar ;

Si non me recudieres quiero te la dexar. »

504 Ouo el rey dubda que si la desdenyasse

Que asmarien los omnes, quando la cosa sonasse,

Que por tal lo fiziera que su auer cobrasse.

Torno se contra ella, mando le que preguntase.

505 (Dixo) « Di me qual es la casa, pregunto la mallada,

Que nunca seye queda, sienpre anda lazdrada,

Los huespedes son mudos, da bozes la posada.

Si esto adeuinases seria tu pagada. »

506 — « Esto, diz Apolonyo, yo lo uo asmando :

El rio es la casa que corre murmuiando,

Los peçes son los huespedes que siempre estan callan-

— « Esta es terminada, ve otra adeuinando. » [do. »

Fol. 50 v.

507 « Parienta so de las aguas, amiga sso del rio,

Fago fermosas crines, bien altas las enbio,

Del blanco fago negro, qua es ofiçio mio.

Esta es mas graue, segunt que yo fio. »

508 — « Parienta es del agua mucho la canya uera

Que çerqua ella cria, esta es la cosa vera ;

Ha muy fermosas crines altas de grant manera,

Con ella fazen libros. Pregunta la tercera. »

509 — « Fija sso de los montes, ligera por natura,

Ronpo e nunca dexo senyal de la rotura,

Guerreyo con los vientos, nunca ando segura. »

— « Las naues, ditz el rey, trayen essa figura. »

510 — « Bien, dixo Tarssiana, as a esto respondido ;

Paresçe bien que eres clerigo entendido.

Mas por Dios (te ruego) pues que eres en responder

[metido,

507 a : P. s. (de las rio) de las aguas. — 507 c : oficio. — 508 a : P. e. de las aguas.

- Ruego te que non cansses e ten te por guarido. »
- 511 « Entre grandes fogueras que dan gran calentura,
Iaçe cosa desnuda, huespet sin vestidura,
N(n)il nueze la calor, nil cuyta la friura.
Esta puedes iurar que es razon escura. »
- Fol. 51. 512 Estonçe dixo el rey : « Yo me lo faria
Si fuesse tan alegre como seyer ssolia ;
Por entrar en los banyos yo desnudo seria.
Fablar en tan vil cosa ssemeia bauequia. » *mueyell*
- 513 — « Nin he piedes nin manos ni otro estentino,
Dos dientes he sennyeros corbos como fozino,
Fago al que me traye fincar en el camino. »
— « Tu ffablas dell ancora », dixo el pelegrino.
- 514 — « Nassçi de madre dura, sso mueyell como lana,
Apesga me el rio que sso por mi liuiana ; *disert*
Quando prenyada sseyo semeio fasscas rana. » *case*
— « Tu fabras de la esponia, dixo el Rey, ermana. »
- 515 — « Dezir te he, [dixo] Tarssiana, ya mas alegre sse-
A bien verna la cosa, segunt que yo creyo ; [yo,
Dios me dara consseio, que buenos signos veyo,
Avn por aventura vere lo que desseyo. »
- 516 « Tres demandas tengo que son assaz rafeçes. *fratras*
Por tan poca de cosa por Dios non enperezes ; *-h...*
Si demandar quisieres yo te dare las vezes. »
- 517 — « Nunqua, ditz el rey, vi cossa tan porffiosa.
Si Dios me benediga, que eres mucho enoiossa.
Si mas de tres dixeres tener te por mintrosa.
Non te esperaria mas por ninguna cosa. »
- Fol. 51 v. 518 — « De dentro sso vellosa e de fuera rayda,
Siempre trayo en sseno mi crin bien escondida ;
Ando de mano en mano, traen me escarnida ;
Quando van a yantar nengun non me conbida. »
- 519 — « Quando en Pentapolin entre desbaratado,
Si non ffuesse por essa andaria lazdrado.

512 c : yo me lo faria. — 514 a : mueyell, mueyl or mueyell ; the word is written over an erasure.

- Fuy del rey Architrastres por ella onrrado ;
 Si no, non me ouiera a yantar conbidado. »
- 520 — « Nin sso negro [nin blanco], nin he color çertero,
 Nin lengua con que fable vn prouerbio senyero,
 Mas sse render a todos, ssiempre sso referçero,
 Valo en el mercado apenas vn dinero. »
- 521 — « Da lo por poco preçio el bufon ell espeio ;
 Nin es ruuio nin negro, nin blanco nin bermeio ;
 El que en el sse cata veye su mismo çeio,
 A altos e a baxos riende los en pareio. »
- 522 — « Quatro ermanas ssomos, sso vn techo[moramos],
 Corremos en pareio, ssiempre nos ssegudamos,
 Andamos cadal dia, nunca nos alcançamos,
 laçemos abraçadas, nunca nos ayuntamos. »
- Fol. 52 523 — « Raffez es de contar aquesta tu question,
 Que las quatro ermanas las quatro ruedas son ;
 Dos a dos enlazadas tira las vn timon,
 Andan, e non sse ayuntan en ninguna sazon. »
- 524 Quisol aun otra pregunta demandar,
 Assaz lo quiso ella de quenta enganyar ;
 Mas ssopo quantos eran Apolonyo contar,
 Dixol que sse dexasse e que estouies en paz.
- 525 « Àmiga, dixo, deues de mi seyer pagada,
 De quanto tu pidiste bien te he abundada ;
 Et te quiero avn anyader en soldada ;
 Ve te luego tu via, mas non me digas nada. »
- 526 « Querries me, bien lo veyo, tornar en alegria,
 Mas por ninguna cosa non te lo ssufriria.
 Ternye lo a escarnio toda mi compannya ;
 Demas de mi palabra por ren non me toldria. »
- 527 Nunqua tãto le pudo dezir nin predicar
 Que en otra letiçia le pudiesse tornar.
 Con grant cuyta que ouo non sopo que asmar,
 Fue le amos los braços al cuello a echar.

520 a : certero. — 520 c : render. — 522 d : abracadas. — 526 a b :
 the order of these verses is inverted in the Ms. — 527 b : leticia.

- Fol. 52 v.
- 528 Ouo sse ya con esto el rey a enssanyar,
 Ouo con fellonia el braço a tornar;
 Ouo le huna ferida en el rostro a dar,
 Tanto que las narizes le ouo ensangrentar.
- 529 La duenya fue yrada, començo de llorar,
 Començo sus rencuras todas ha ementar;
 Bien querrie Antinagora grant auer a dar
 Que non fuesse entrado en aquella yantar.
- 530 Dizia : « ¡ Ay, mesquina, en mal ora fuy nada !
 Sienpre fue mi uentura de andar aontada ;
 Por las tierras agenas ando mal sorostrada,
 Por bien e por seruiçio prendo mala soldada. »
- 531 « Ay, madre Luçiana, ssi mal fado ouiste,
 A tu fija Tarssiana meior non lo diste ;
 Peligreste sobre mar e de parto moriste.
 Ante quen pariesses afogar me deuiste. »
- 532 « Mi padre Apolonyo non te pudo prestar,
 A fonsario ssagrado non te pudo leuar ;
 En ataud muy rico echo te en la mar,
 Non sabemos del cuerpo do pudo arribar. »
- 533 « A mi touo a vida por tanto pesar tomar ;
 Dio me a Dionisa de Tarsso a criar ;
 Por derecha enbidia quiso me fer matar.
 Si estonçe fuesse muerta non me deuiera pesar. »
- Fol. 53.
- 534 « Oue por mis pecados la muerte ha escusar ;
 Los que me acorrieron non me quissieron dexar,
 Vendieron me a omne que non es de prestar,
 Que me quiso ell alma e el cuerpo danyar. »
- 535 « Por la graçia del çielo que me quiso ualler,
 Non me pudo ninguno fasta aqui uençer ;
 Dieron me omnes buenos tanto de su auer,
 Por que pague mi amo de todo mio loguer. »
- 536 « Entre las otras cuytas esta mes la peyor :
 A omne que buscaua seruiçio e amor,
 A me aontada a tan gran desonor.

533a : touo or possibly ouo.

Deuria tan gran soberuia pesar al Criador. »

537 « Ay, rey Apolonyo, de ventura pesada,
Si ssopieses de tu fija, tan mal es aontada,
Pesar auries e duelo, e seria bien vengada ;
Mas cuydo que non biues, onde non sso yo buscada. »

538 « De padre nin de madre, por mios graues pecados,
Non sabre el çiminterio do fueron ssoterrados ;
Trayen me como a bestia ssienpre por los mercados,
De peyores de mi faziendo sus mandados. »

539 Reuisco Apolonyo, plogol de coraçon,
Entendio las palabras que vinien por razon ;
Torno se contra ella de grado el uaron,
Preguntol por paraula si mintie o non.

Fol. 53 v.

540 « Duenya, si Dios te dexa al tu padre veyer,
Perdona me el fecho, dar te de mio auer ;
Erre con fellonia, puedes lo bien creyer,
Ca nunca fiz tal yerro nin lo cuyde fazer. »

541 « Demas si me dixiesses, qua puede te menbrar,
El nombre del ama que te ssolie criar,
Podriemos nos por ventura amos alegrar,
Io podria la fija, tu el padre cobrar. »

542 Perdono lo la duenya, perdio el mal talento,
Dio a la demanda leyal recudimiento :
« La ama, diçe, de que siempre menguada me sientto,
Dixieron le Licorides, sepades que non uos miento. »

543 Vio bien Apolonyo que andaua carrera,
Entendio bien senes falla que la su fija era ;
Sallo fuera del lecho luego de la primera,
Diziendo : « ¡ Val me, Dios, que eres vertut uera ! »

544 Priso la en sus braços con muy grant alegria,
Diziendo : « Ay, mi fija, que yo por uos muria.
Agora he perdido la cuyta que auia.

Fol. 54.

Fija, non amanesçio pora mi tan buen dia. »

545 « Nunca este dia no lo cuyde veyer,

539 cd : Torno se contra ella demandol si mintie o non | Preguntol por paraula de grado el uaron.

- Nunqua en los mios braços yo uos cuyde tener.
 Oue por uos tristicia, ahora he plaçer ;
 Siempre aure por ello a Dios que gradeçer. »
- 546 Començo a llamar : « Venit, los mios vasallos ;
 Sano es Apolonyo, ferit palmas e cantos ;
 Echat las coberturas, corret vuestros cauillos, *justo aq-*
 Alçat tablados muchos, penssat de quebrantar los. »
- • 547 « Penssat como fagades fiesta grant e complida ;
 Cobrada he la fija que hauia perdida ;
 Buena fue la tempesta, de Dios fue prometida,
 Por onde nos ouiemos a fer esta venida. »
- 548 El prinçep Antinagora por ninguna ganancia,
 Avn si ganase el imperio de Francia,
 Non serie mas alegre, e non por alabança,
 Ca amostro en la cosa de bien grant abundança.
- 549 Auye lo ya oydo, dizie lo la mesnada,
 Que auie Apolonyo palabra destaiada
 De barba nin de crines que non çerçenase nada
 Fasta que a ssu fija ouiesse bien casada.
- Fol. 54 v. 550 Por acabar su pleyto e su seruiçio complir,
 Asmo a Apolonyo la fija le pedir ;
 Quando fuesse casada que lo farie tundir,
 Por seyer salua la iura e non auria que dezir,
- 551 Bien deuie Antinagora en escripto iaçer,
 Que por saluar vn cuerpo tanto pudo ffaçer.
 Si cristiano fuesse e sopiesse bien creyer,
 Deuemos por su alma todos clamor tener.
- 552 « Rey, dize Antinagora, yo merçet te pido
 Que me des tu fija, que seya yo su marido.
 Seruiçio le he fecho, non sso ende repentido ;
 Valer me deue esso por ganar vn pedido. »
- 553 « Bien me deues por yerno reçeber e amar,
 Ca rey sso de derecho, reyno he por mandar.
 Bien te puedes encara, rey, marauillar,
 Si meior la pudieres oganyo desposar. »

- 554 Dixo le Apolonyo : « Otorgo tu pedido ;
Non deue tu bien fecho cayer te en oluido.
As contra amos estado muy leyal amigo,
Della fuste maestro e a mi as guarido. »
- Fol. 55 555 « Demas yo he iurado de non me çerçenar,
Nin rayer la mi barba, nin mis vnyas taiar,
Fasta que pudiesse a Tarsiana desposar.
Pues que la he casada quiero me afeytar. »
- 556 Sonaron estas nueuas luego por la çibdat.
Plogo mucho a todos con esta vnidat.
A chiquos e a grandes plogo de uoluntat,
Fueras al traydor falsso que sse dolie por verdat.
- 557 Con todos los roydos, maguer que sse callaua,
Con este cas[a]miento a Tarssiana non pesaua.
El amor quel fiziera quando en cuyta estaua,
Quando ssallida era non sse le oluidaua.
- 558 Aguisaron las bodas, prisieron bendiçiones,
Fazien por ellos todos preçes e oraçiones ;
Fazien tan grandes gozos e tan grandes misiones
Que non podrian contar las loquelas ni sermones.
- 559 Por esto Tarssiana non era ssegurada ;
Non sse tenye que era de la cuyta ssacada,
Si el traydor falsso que la [aue] conprada
Non ffuesse lapidado ho muerto a espada.
- Fol. 55 v. 560 Sobresto Antinagora mando llegar conçeio ;
Fueron luego llegados a vn buen lugareio.
Dixo ell : « Ya, varones, oyd hun poquelleio.
Mester es que prendamos entre todos conseio. »
- 561 « El rey Apolonyo, omne de grant poder,
Es aqui aquaesçido, quiere uos conosçer.
Vna fija, que nunca la cuydo veyer,
A la aqui fallada, deue a uos plaçer. »
- 562 « Pedi la por muger, sso con ella casado ;
Es(s) rico casamiento, sso con ella pagado.

558 a : bendiciones. — 559 c : Nin e. t. f. — 561 b : *The o of conosçer added above the line.*

- Qual es vos lo ssabedes, que aqui ha morado ;
 Todos uos lo veyedes como ella ha prouado. »
- 563 « Gradesçe uos lo mucho, tiene uos lo en amor,
 Que tan bien la guardastes de cayer en error.
 Fuemos hi bien apresos, grado al Criador ;
 Si non, auriemos ende grant pesar e dolor. »
- 564 « Enbia uos vn poco de present prometer ;
 Quinientos mil marquos doro, pensat los de prender ;
 En lo que uos querredes mandat los despender ;
 En esto lo podedes qual omne es veyer. »
- 565 « Pero ssobre todo esto enbia uos rogar,
 Del malo traydor quel quiso la fija difamar,
 Que le dedes derecho qual ge lo deuedes dar,
 Que non pueda el malo desto sse alabar. »
- Fol. 56. 566 Todos por huna boca dieron esta respuesta :
 « Dios de a tan buen rey vida grant e apuesta.
 Quando el esta uengança ssobre nos la acuesta,
 Cumplamos el su ruego, non le demos de cuesta. »
- 567 Non quisieron el ruego meter en otro plazo ;
 Mouio sse el conçeio como que ssanyudazo,
 Fueron al traydor, echaron le el laço,
 Mataron lo a piedras como a mal rapaço.
- 568 Quando el rey ouieron de tal guisa vengado
 Que ffue el malastrugo todo desmenuzado,
 Echaron lo a canes como a descomulgado.
 Fue el rey de Tiro del conçeio pagado.
- 569 Tarssiana a las duenyas que el tenie conpradas
 Dio les buenos maridos, ayudas muy granadas ;
 Sallieron de pecado, visquieron muy onrradas,
 Ca sseyen las catiuas fieras mientres adobadas.
- 570 Touo sse el conçeio del rey por adebdado,
 Ca por verdat auie les fecho bien aguisado ;
 Fablaron quel fiçiesen guallardon ssenyalado,
 Por el bien que el fizo que non fuesse oluidado.
- Fol. 56 v. 571 Mandaron fer vn ydolo al ssu mismo estado ;

De oro fino era de orençe labrado ;
 Pusieron lo derecho en medio del mercado,
 La fija a los pïedes de su padre ondrado.

- 572 Fizieron en la basa huna tal escriptura :
 « El rey Apolonio, [omne] de grant mesura,
 Echo lo en esta villa huna tenpesta dura ;
 Fallo aqui su fija Tarsiana por grant uentura. »
- 573 « Con gozo de la fija perdio la enfermedat ;
 Dio la a Antinagora, ssenyor desta çibdat ;
 Dio le en casamiento, muy gran solepnidat,
 El regno de Antiocha, muy grant eredat. »
- 574 « Enriquesçio esta villa mucho por su venida ;
 A qui tomar lo quiso dio auer sin medida ;
 Quanto el sieglo dure fasta la fin venida,
 Sera en Mitalena la su fama tenida. »
- 575 El rey Apolonyo, ssu cuyta amanssada,
 Quiso entrar en Tiro con su barba treçada ;
 Metio sse en las naues, ssu barba adobada ;
 Non podrie la riqueza omne asmar por nada.
- 576 Iendo por la carrera asmaron de torçer,
 De requerir a Tarsso, sus amigos veyer,
 Cremar ha Dionisa, su marido prender,
 Que atan mal ssopieron el amiztat tener.
- 577 Auiendo, esto puesto, el guyon castigado,
 Vinol en vision vn omne blanqueando ;
 Angel podrie seyer, qua era aguisado.
 Lamo lo por su nombre, dixol atal mandado :
- 578 « Apolonyo, non as ha Tiro que buscar,
 Primero ve a Efesio, alla manda guiar ;
 Quando fueres arribado e sallido de la mar
 Io te dire que fagas por en çierto andar. »
- 579 « Demanda por el templo que dizen de Diana.
 Fuera yaze de la villa en huna buena plana,
 Duenyas moran en el que visten panyos de lana,
 A la meior de todas dizen le Luçiana. »

Fol. 57.

- 580 « Quando a la puerta fueres, ssi vieres que es hora,
Fiere con ell armella e saldra la priora ;
Sabra que omne eres e hira a la senyora ;
Saldran a re ebir te la gente que dentro mora. »
- 581 « Verna ell abadessa muy bien acompa ada ;
Tu faz tu abenencia, qua duenya es honrrada ;
Demandal que te muestre el arqua consagrada
Do iazen las reliquias en su casa ondrada. »
- 582 « Hira ella contigo, mostrar te ha el logar.
Luego a altas bozes tu pienssa de contar
Quanto nunca sopieres por tierra e por mar ;
Non dexes huna cosa ssola de ementar. »
- 583 « Si tu esto fizieres ganaras tal ganancia
Que mas la pre iaras que el regno de Fran a ;
Despues hiras a Tarsso con meior alaban a,
Perdras todas las cuytas que prisiste en infancia. »
- 584 Razon no alonguemos, que seria perdici on.
Desperto Apolonyo, ffue en comedi on,
Entro luego en ello, cumplio la mandaci on.
Todo lo fue veyendo ssegunt la vision.
- 585 Mentre que el conta a su mal e su la erio,
Non penssaua Lu iana de rezar el ssalterio ;
Entendio la materia e todo el misterio,
Non le podie de gozo caber el monesterio.
- 586 Cayo al rey a pies e dixo a altas bozes :
« Ay, rey Apolonyo, creyo que me non conos es.
Non te quyde veyer nunca en estas alfo es.
Quando me conos ieres non creyo que te non gozes. »
- 587 « Io sso la tu muger, la qu  era perdida,
La que en la mar echeste, que tienes por transida ;
Del rey Architrastres fija fuy muy querida,
Lu iana he por nombre, biua sso e guarida. »
- 588 « Io sso la que tu sabes como te houe amado.
Iaziendo mal enferma veniste me con mandado ;
De tres que me pidien tu me aduxiste el dictado.

583 a : ganancia. — 584 a : perdicion. — 584 c : mandacion.

Fol. 57 v.

Fol. 58.

Io te di el escripto qual tu sabes notado. »

- 589 Entendio (dize) Apolonyo toda esta estoria,
 Por poco que con gozo non perdio la memoria ;
 Amos huno con otro vieron sse en gran gloria,
 Car auie les Dios dado grant graçia e grant victoria.
- 590 Contaron sse huno a otro por lo que auien passado,
 Que auie cada huno perdido ho ganado.
 Apolonyo del metge era mucho pagado,
 Avyen le Antinagora e Tarssiana grant grado.
- 591 A Tarssiana con todo esto nin marido nin padre
 Non la podien ssacar de braços de ssu madre.
 De gozo Antinagora, el cabosso confradre,
 Loraua de los oios como ssi fuesse ssu fradre.
- Fol. 58 v. 592 Non sse tenie el metge del ffecho por repiso,
 Porque en Luçiana tan gran ffemençia miso ;
 Dieron le presentes quantos el quiso,
 Mas por ganar buen preçio el prender nada non quiso.
- 593 Por la çibdat de Effessio corrie grant alegria,
 Auien con esta cosa todos plazenteria ;
 Mas llorauan las duenyas dentro en la mongia,
 Ca sse temien de la senyora que sse queria yr ssu via.
- 594 Moraron hi vn tiempo quanto ssabor ouieron ;
 Fizieron abadessa a la que mejor vieron ;
 Dexaron les aueres quantos prender quisieron,
 Quando el rey e la reyna partir sse quisieron.
- 595 Entraron en las naues por passar la marina,
 Doliendo a los de Effessio de la buena vezina ;
 En el puerto de Tarsso arribaron ayna
 Alegres e gozosos el rey e la reyna.
- 596 Antes que de las naues ouiessen a ssallir,
 Sopo lo el conçeio, ffue los ha reçebir ;
 Nunca non pudo omne nin veyer nin oyr
 Omnes a huna cosa tan de gozo ssallir.
- Fol. 59. 597 Reçibieron al rey como ha ssu ssennyor,
 Cantando los resposssos de libro e de cor ;

589 a : Entiendo. — 589 d : gracia. — 590 d : Avyel Antinagora. — 592
 b : ffemençia.

Bien les vinye emiente del antigo amor,
Mas avie Dionisa con ellos mal ssabor.

- 598 Ante que a la villa ouinessen a entrar,
Finco el pueblo todo, non sse quiso mudar;
Entro el Rey en medio, començo de ffablar :
- 599 « Oyt me, conçeio, ssi Dios uos benediga,
Non me vos reboluades ffasta que mi razon diga.
Si ffiz mal ha alguno-quanto val huna figa,
Aqui ante uos todos quiero que me lo diga. »
- 600 Dixieron luego todos : « Esto te respondemos :
Por tu ffincamos biuos, bien te lo conosçemos ;
De lo que te prometimos non te nos camiaremos ;
Que quiere que tu mandes nos en ello sseremos. »
- 601 — « Quando vine aqui morar la segunda vegada,
De la otra primera non uos emiento nada,
Aduxe mi fija, ninya rezient nada,
Ca auia la madre por muerta dexada. »
- 602 « A los falssos mis huespedes, do solia posar,
Con muy grandes aueres di ge la a criar ;
Los falssos con enbidia mandaron la matar,
Mas, mal grado a ellos, houo a escapar. »
- Fol. 59 v. 603 « Quando torne por ella, que seria ya criada,
Dixieron me que era muerta e ssoterrada.
Agora por mi ventura e la biua fallada,
Mas en este comedio grant cuyta he passada. »
- 604 « Si desto non me feches iustiçia e derecho,
Non entrare en Tarsso, en corral nin so techo ;
Auriedes desgradeçido todo uuestro bienffecho. »
- 605 Fue de ffiera manera rebuelto el conçeio ?
Non dauan de grant huno a otro conseio.
Dizien que Dionisa ffiziera mal ssobeio,
Meresçie resçebir por ello mal trebeio.
- 606 Fue presa Dionisa e preso el marido,
Metidos en cadenas, ell auer destruydo ;
Fueron antell con ellos al conçeio venido ;
Fue en poco de rato esto todo boluido.

- 607 Como non sabie Dionisa que Tarssiana hi vinye,
Touo en ssu porffia como antes tenie ;
Dizie que muerta ffuera e por verdat lo prouarye,
Do al padre dixiera en esse logar iaçie.
- Fol. 60. 608 Fue luego la mentira en conçeio prouada,
Qua leuanto sse Tarssiana do estaua assentada ;
Como era maestra e muy bien razonada,
Dixo todas las cuytas por o era passada.
- 609 Por prouar bien la cosa, la uerdat escobrir,
Mandaron ha Teoffilo al conçeio venir ;
Que antel rey de miedo non osarie mentir,
Avrie ante todos la uerdat a dezir.
- 610 Fue antel conçejo la verdat mesturada,
Como la mando matar e sobre qual ssoldada
Como le dieron por ella cosa destaiada.
Con esto Dionisa fue mucho enbargada.
- 611 Non alongaron plazo nin le dieron vagar ;
Fue luego Dionisa leuada a quemar,
Leuaron al marido desende a enforquar ;
Todo ffue ante ffecho que fuessen ha yantar.
- 612 Dieron a Teofilo meiorada raçion
Porque le dio espaçio de ffer oraçion ;
Dexaron lo a vida e ffue buen gualardon ;
De catiuo que era dieron le quitaçion.
- Fol. 60 v. 613 El rey, esto ffecho, entro en la çibdat ;
Fizieron con el todos muy grant solepnitat.
Moraron hi vn tiempo segunt ssu voluntat,
Dende dieron tornada pora ssu eredat.
- 614 Fueron pora Antiocha, esto ffue muy priuado,
Qua ouieron buen viento, el tiempo ffue pagado.
Como lo esperauan e era desseyado,
Fue el pueblo con el rey alegre e pagado.
- 615 Dieron le el emperio e todas las ffortalezas,
Tenien le ssobrepuetas muy grandes riquezas,
Dieron le los varones muchas de sus altezas.
; Mal grado ha Antiocho con todas sus malezas !

- 616 Priso les omenatges e toda segurança,
 Fue ssenyor dell emperio huna buena pitança ;
 Non gano poca cosa en ssu adeuinança,
 Mucho era camiado de la otra mal andança.
- 617 Desque ffue en el regno ssenyor apoderado,
 E vio que todo el pueblo estaua bien pagado,
 Fizo les entender el rey auenturado
 Commo auie el regno a ssu yerno mandado.
- Fol. 61. 618 Fue con este ssenyorio el pueblo bien pagado,
 Qua veyen omne bueno e de ssen bien esforçado ;
 Reçibieron lo luego de sabor e de grado.
 Ia veye Antinagora que no era mal casado.
- 619 Quando houo ssu cosa puesta e bien recabdada
 Sallo de Antiocha, ssu tierra aconsseuada ;
 Torno en Pentapolin con su buena mesnada,
 Con muger e con yerno e con ssu fija casada.
- 620 Del rey Architrastes ffueron bien reçebidos,
 Ca cuydaua(n) que eran muertos ho pereçidos ;
 Car bien eran al menos los XV anyos conplidos
 Como ellos asmauan que eran ende ssallidos.
- 621 El pueblo e la villa houo grant alegria ;
 Todos andauan alegres, diziendo : « ¡ Tan buen dia ! »
 Cantauan las palabras todos con alegria,
 Colgauan por las carreras ropa de grant valia.
- 622 El rey auian viejo, de dias ançiano,
 N(n)in les dexaua fijo nin fincaua ermano ;
 Por onde era el pueblo en duelo ssobegano
 Que senyor non fincaua a quien besasen la mano.
- Fol. 61 v. 623 Por ende eran alegres, qua derecho fazien,
 Porque de la natura del senyor non saldrien ;
 A guisa de leyaes vassallos comidien,
 Las cosas en que cayen todas las conosçien.
- 624 De la su alegria ; quien uos podrie contar ?
 Todos se renouaron de vestir e de calçar,
 Entrauan en los banyos por la color cobrar,

Avian los alffagemes priessa de çerçenar. *deberia*

- 625 Fumeyauan las casas, ffazian grandes cozinaz,
 Trayen grant abundançia de carnes montesinas,
 De toçinos e de vacas rezientes e çeçinas;
 Non costauan dinero capones ni gallinas.
- 626 Fazia el pueblo todo cada dia oraçion
 Que al rey Apolonyo naçiesse criazon.
 Plogo a Dios del çielo e a su deuoçion,
 Conçibio Luçiana e pario fijo varon.
- 627 El pueblo con el ninyo que Dios les auie dado
 Andaua mucho alegre e mucho assegurado ;
 Mas a pocos de dias fue el gozo torbado,
 Qua murio Architrastres, vn rey muy acabado.
- Fol. 62. 628 Del duelo que fizieron ementar non lo queremos,
 A los que lo passaron a esos lo dexemos.
 Nuestro cursso ssigamos e razon acabemos ;
 Si non, diran algunos que nada non sabemos.
- 629 Quando el rey fue deste ssieglo passado,
 Commo el lo meresçie fue noble miente ssoterrado ;
 El gouernio del rey e todo el dictado
 Finco en Apolonyo, qua era aguisado.
- 630 Por todos los trabaioz quel auian venido
 Non oluido el pleito que auie prometido ;
 Membrol del pescador quel auie acogido,
 El que houo con el el mantiello partido.
- 631 Fue buscar lo el mismo, que sabie do moraua.
 Finco el oio bien luenye e vio lo do andaua ;
 Enbio quel dixiesen quel rey le demand[a]ua,
 Que viniesse antel, que el lo esperaua.
- 632 Vino el pescador con ssu pobre vestido,
 Ca mas de lo que fuera non era enriquesçido ;
 Fue de tan alta guisa del rey bien reçevido
 Que pora vn rico conde seria amor conplido.
- Fol. 62 v. 633 Mandol luego dar honrradas vestiduras,
 Seruientes e seruietas e buenas caualgaduras,

626 c : deuocion. — 633 b : Sieruentes.

- De campos e de vinyas muchas grandes anchuras,
 Montanyas e ganados e muy grandes pasturas.
- 634 Dio le grandes aueres, e casas en que morase,
 Vna villa entera en la qual eredase,
 Que nunca a null homne seruiçio non tornase
 Nin ell nin ssu natura, ssino qua[n]do sse pagasse.
- 635 Dios que biue e regna, tres e huno llamado,
 Depare atal huespet a tot ome cuytado ;
 Bien aya atal huespet, cuerpo tan acordado,
 Que tan buen gualardon da a hun ospedado.
- 636 Fizieron omenatge las gentes al moçuelo,
 Pusieron le el nombre que hauia su auuelo,
 Dieron le muy grant guarda como a buen maiuelo,
 Metieron en el mientes, oluidaron el duelo.
- 637 El rey Apolonyo, cuerpo auenturado,
 Auye a sus faziendas buen fundamento dado,
 Qua busco a la fija casamiento ondrado ;
 Era, como oyestes, el fijo aconseiado.
- 638 Acomiendo los a todos al Rey espirital,
 Dexo los a la graçia del Senyor çestial ;
 El con ssu reyna, hun seruiçio tan leyal,
 Torno sse pora Tiro donde era naturall.
- 639 Todos los de Tiro desque ha ell perdieron
 Duraron en tristicia, ssiempre en duelo uisquieron ;
 Non por cosa que ellos assaz non entendieron,
 Mas como Dios non quiso, ffablar non le pudieron.
- 640 Quando el rey uieron houieron tal plazzer
 Commo omnes que pudieron de carçell estorçer ;
 Veyen lo con los oios, non lo podien creyer,
 Mas avn dubdauan de çerqua non lo tener.
- 641 Plogo a ell con ellos, e a ellos con ell,
 Como ssi les viniesses ell angel Gabriel ;
 Sabet que el pueblo derecho era e fiell ;
 Non auien, bién ssepades, de auer rey nouell.
- 642 Fallo todas ssus cosas assaz bien aguisadas,

Fol. 63.

Los pueblos ssin querella, las villas bien pobladas,
 Sus lauores bien fechas, ssus arquas bien çerradas,
 Las que dexo moçuelas ffallaua las casadas.

643 Mando llegar sus pueblos en Tiro la çibdat.

Lego sse hi mucho buen omne e mucha riqua potes-
 Conto les ssu ffazienda, por qual neçessitat [tat.
 Auia tanto tardado, como era uerdat.

644 Peso les con las cuytas por que auia passado,
 Que por mar e por tierra tanto auie lazdrado ;
 Mas de que tan bien era de todo escapado
 Non daua ninguna cosa por todo lo passado.

645 « Sennyor, dixieron todos, mucho as perdido,
 Buscando auenturas mucho mal as ssofrido.
 Pero todos deuemos echar lo en oluido,
 Ca eres en grant graçia e grant prez caydo. »

646 « El poder de Antiocho, que te era contrario,
 A tu sse es rendido, a tu es tributario ;
 Ordeneste en Pentapolin a tu fijo por vicario ;
 Tarsso e Mitalena tuyas sson ssin famario. »

647 « Des dende, lo que mas uale, aduxiste tal reyna
 Qual saben los de Tarsso do fue mucho vezina.
 Onde es nuestra creyença e el cuer nos lo deuina
 Que la vuestra prouinçia nunca sera mesquina. »

648 « Por tu ventura buena asaz auies andado,
 Por las tierras agenas assaz auies lazdrado ;
 Desque as tu cosa puesta en buen estado,
 Sennyor, desaqui deues ffolgar assegurado. »

649 Respondio les el rey : « Tengo uos lo en grado.
 Tengo me por uos muy bien aconsseiado.
 Por verdat uos dezir, ssiento me muy canssado.
 Desaqui adelante lograr quiero lo que tengo ganado. »

650 Finco el omne bueno mientras le dio Dios uida,
 Visco con ssu muger vida dulce e sabrida ;
 Quando por hir deste ssieglo la hora fue venida
 Fino como buen rey en buena ffin conplida.

- 651 Muerto es Apolonyo, nos a morir auemos :
 Por quanto nos amamos la fin non olvidemos.
 Qual aqui fizieremos alla tal reçibremos ;
 Alla hiremos todos, nunqua aqua saldremos.
- 652 Lo que aqui dexamos otrie lo lograra ;
 Lo que nos escusaremos por nos non lo dara ;
 Lo que por nos fizieremos esso nos huuiara,
 Qua lo que fara otro tarde nos prestara.
- 653 Lo que por nuestras almas en vida enduramos
 Bien lo querran alçar los que biuos dexamos ; *guardar*
 Nos por los que sson muertos raciones damos,
 Non daran mas por nos desde muertos seyamos.
- 654 Los homnes con enbidia perdemos los sentidos,
 Echamos el bienfecho tras cuestras en olvidos,
 Guardamos pora otrie, non nos seran gradidos ; *guardar*
 Ell auer aura otrie, nos hiremos escarnidos.
- 655 Destaiemos palabra, razon non allongemos,
 Pocos seran los dias que aqui moraremos.
 Quando daqui saldremos ¿ que vestido leuaremos
 Si non el conuiuio de Dios de aquell en que creyemos ? *guardar*
- 656 El Sennyor que los vientos e la mar ha por mandar,
 El nos de la ssu graçia e el nos denye guiar ;
 El nos dexe tales cosas comedir e obrar
 Que por la ssu merçed podamos escapar.

El que houiere sseso responda e diga amen.
 Amen Deus.

651 c : recibremos. — 653 a ; a. dar no enduramos. — 653 c :
 raciones.

0

ELLIOTT MONOGRAPHS

IN THE ROMANCE LANGUAGES AND LITERATURES

Edited by

EDWARD C. ARMSTRONG

6

LIBRO DE APOLONIO

AN OLD SPANISH POEM

EDITED BY

C. CARROLL MARDEN

PART I

TEXT AND INTRODUCTION



BALTIMORE

THE JOHNS HOPKINS PRESS

PARIS

LIBRAIRIE E. CHAMPION

1917

ELLIOTT MONOGRAPHS

Subscriptions will be received at the rate of \$ 3.00 per year, payable in advance. This will entitle the subscriber to 300 pages and to as much more as may appear in the course of a calendar year. Individual numbers may be purchased separately at the prices indicated below. Orders should be placed with the JOHNS HOPKINS PRESS, Baltimore, Md., or with the publishing-house of E. CHAMPION, Paris, France.

1. Flaubert's Literary Development in the Light of his *Mémoires d'un fou*, *Novembre*, and *Éducation sentimentale*, by A. COLEMAN. 1914. xv + 154 pp. 1.50.
 2. Sources and Structure of Flaubert's *Salammbô*, by P. B. FAYARD A. COLEMAN. 1914. 55 pp. 75 cents.
 3. La Composition de *Salammbô*, d'après la correspondance de Flaubert, par F.-A. BLOSSOM. 1914. ix + 104 pp. 1.25.
 4. Sources of the Religious Element in Flaubert's *Salammbô*, by ARTHUR HAMILTON. 1917. xi + 123 pp. 1.25.
 5. Étude sur *Pathelin*, par Richard T. HOLBROOK. 1917. ix + 115 pp. 1.25.
 6. *Libro de Apolonio*, an Old Spanish Poem, edited by C. Carroll MARDEN. Part I. Introduction and Text, 1917. lvii + 76 pp. 1.50.
-



Y

d on

12

~~NON-CIRCULATING~~

FEB 09 '62

MAY 4 '64

NOV 11 '64

DEC 10 '64

JAN 19 '68

MAY 28 '67

NOV 28 '67

FEB 20 1985

~~NON-CIRCULATING~~

MAY 18 '68

Stanford University Library

Stanford, California

In order that others may use this book,
please return it as soon as possible, but
not later than the date due.

